This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V.10
NKM
R

V.10
NKM
REP.

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

10.

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

1309

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1824.

M. Sm

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
235417B
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

Printed in France.

L'AMI DES LOIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LAYA;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 2 janvier 1793, et remise au même théâtre le 6 juin 1795.

« Haine à tous les partis, respect à tous les droits,
» Amour, hommage au prince, obéissance aux lois. »

Acte III.

M Sm

NOTICE SUR M. LAYA,

Extraite de diverses biographies.

M. LAYA (Jean-Louis), membre de l'Institut et de l'Académie française, chevalier de la légion-d'honneur, est né à Paris, vers 1764, d'une famille originaire d'Espagne. Ses premiers essais en littérature furent quelques *héroïdes*, genre de poésie que Colardeau avait mis à la mode, et une comédie faite en société avec le poète Legouvé, son condisciple et son ami. Cette comédie, intitulée *Le Nouveau Narcisse*, n'a jamais été représentée. M. Laya composa seul, et fit jouer le drame des *Dangers de l'Opinion* et la tragédie de *Jean Calas*, pièces dans lesquelles l'auteur, s'élevant aux plus hautes considérations, attaquait plus particulièrement, dans la première, le préjugé des peines infamantes. Un motif non moins noble, plus hardi, et qui produisit une plus grande sensation, lui inspira la comédie de l'*Ami des Lois*, jouée, pour la première fois, le 2 janvier 1793. Le courage avec lequel il osait attaquer non-seulement les

poctrines révolutionnaires, qui dominaient alors, mais les hommes puissans qui les professaient aux tribunes des Jacobins et de la Convention, et surtout un portrait de Robespierre assez ressemblant, lui valurent un succès que favorisèrent singulièrement les circonstances et le parti de la Gironde, dont la lutte venait de commencer avec celui de la Montagne et de la commune de Paris. La pièce fut représentée presque en même tems dans toutes les villes de France. La Rive se rendit à Lyon pour y jouer le personnage de l'Ami des lois, et tel fut l'enthousiasme que cette pièce excita à Marseille, qu'on la donna deux fois en un seul jour sur le même théâtre. La commune de Paris, alarmée d'un pareil effet, voulut en vain le 12 janvier en arrêter la représentation. Un mouvement général qui eut lieu dans la capitale força le même jour la Convention à casser l'arrêté de la commune. Au milieu de la pièce, que l'on ne commença qu'à neuf heures du soir : *Allons*, s'écria-t-on de toutes parts, *murer les jacobins dans leurs antres*. Santerre, qui avait osé se montrer sur le théâtre, fut couvert de huées, et peut-être ne manqua-t-il qu'un chef à cette multitude si noblement exaltée, pour em-

pécher le crime du 21 du même mois. L'hommage des sections de Marseille, consigné dans des registres que Fréron rapporta à son retour de cette ville au comité de salut public, motiva la *mise hors la loi* sous laquelle M. Laya gémit plus d'une année. Quelle époque, grand Dieu! proscrire un homme parce qu'une ville entière le félicitait d'avoir prêché la modération! Il échappa cependant aux proscripteurs, et il put reparaître après la révolution du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Voici comme Chénier juge cette pièce dans son tableau de la littérature française : « Quand M. Laya donna » au théâtre sa comédie de l'*Ami des Lois*, » déjà l'anarchie menaçante allait se perdre » dans cette tyrannie qui fut exercée au nom » du peuple; mais le talent lui-même a be- » soin de beaucoup de tems pour bien écrire, » et surtout pour bien écrire en vers français. » La pièce paraît avoir été composée trop » vite. Quoi qu'il en soit, l'auteur y fit preuve » d'une noble audace, et de ce genre d'élo- » quence qu'une généreuse audace est sûre » de donner. Aussi l'*Ami des Lois* fut ac- » cueilli par la faveur publique; car, en ce » genre, un nombreux auditoire applaudit

» toujours au courage dont il ne court point
» les risques. »

Après le règne de la terreur, on croit que M. Laya fut le rédacteur principal du rapport relatif aux papiers trouvés chez Robespierre, rapport qui parut sous le nom de Courtois, et que l'abbé Mulot renforça de quelques coups de pinceau révolutionnaire. On met aussi sur le compte de M. Laya la *motion d'ordre* du même Courtois qui fit fermer le club du manége, ainsi que l'*opinion* prononcée à la tribune par ce conventionnel pour la restitution des biens des condamnés. Obligé de recourir à l'utile emploi de son talent, M. Laya s'attacha successivement à la rédaction de plusieurs feuilles scientifiques. Il travailla aux *Veillées des Muses* avec MM. Arnault, Legouvé et Vigée ; à *l'Observateur des spectacles* avec M. Salgues; et, pendant plus de quinze ans, il a fourni des articles de littérature au *Moniteur*. En 1797, il fit, pour le théâtre de Louvois, dont Mlle Raucourt était directrice, une petite pièce d'ouverture, intitulée *les Deux Sœurs*, et donna, en 1799, deux autres pièces, le drame de *Falkland*, et *Une Journée du jeune Néron*, qui n'eurent qu'un petit nombre de

représentations; de ces deux pièces, *Falkland* seul a été imprimé. Après avoir publié quelque tems après l'*Épitre à un jeune Cultivateur*, M. Laya parut s'éloigner entièrement des muses pour se jeter dans la carrière administrative, d'où cependant on chercha à le repousser, par cela seul qu'il était *homme de lettres*. C'est ainsi que s'en expliquait à son égard l'un des trois consuls de la république, en lui refusant la sous-préfecture de Fontainebleau, qu'il ne s'était permis cependant de solliciter qu'après s'être en quelque sorte lavé de tort singulier par l'exercice des fonctions de secrétaire auprès de M. de La Rochefoucault, préfet de Seine-et-Marne. Quand ce dernier fut nommé ambassadeur en Saxe, M. Laya le suivit à Dresde, et en revint six mois après, au moment de la réorganisation de l'instruction publique. Il fut désigné suppléant de M. de Saint-Ange, dans la chaire des belles-lettres, au lycée Charlemagne. Vers 1807 et 1808, il se vit en butte à des attaques virulentes et répétées de la part du *Journal de l'Empire*, attaques qui ne lui ont causé d'autre tort que de le faire sortir de la modération de son caractère. Après avoir rempli la chaire de rhétorique du col-

lége de Henri IV (alors lycée Napoléon) il fut nommé professeur d'éloquence française à la faculté des belles-lettres; et à la mort de M. Delille, on lui confia la chaire d'histoire littéraire et de poésie française, qu'il occupait encore à la fin de 1817. Le 6 août de cette même année, M. Laya fut élu successeur de M. Choiseul-Gouffier à l'Académie française, et prononça, le 27 novembre suivant, son discours de réception. M. le duc de Lévis, chargé de la réponse, loua de la manière la plus noble et la plus ingénieuse la conduite de M. Laya comme auteur de l'*Ami des Lois*. M. Laya s'est, en général, constamment appliqué à donner un but utile à ses compositions; elles offrent toutes de grandes leçons de morale.

On a de lui : 1°, avec Legouvé, *Essai de deux amis*, 1786, in-8°.

2°. *Voltaire aux Français*, sur leur constitution, 1789, in-8°.

3°. *La Régénération des Comédiens en France*, ou leurs droits à l'état civil, 1789, in-8°.

4°. *Les Dangers de l'opinion*, drame en cinq actes et en vers, 1790, in-8°.

5°. *Jean Calas*, tragédie en 5 actes, précédée d'une préface historique, 1791, in-8°.

6°. L'*Ami des Lois*, comédie en cinq actes, en vers, 1793, in-8°.

7°. *Épître à un jeune Cultivateur, nouvellement élu député*, 1799, in-8°.

8°. *Les derniers Momens de la présidente de Tourvel*, héroïde, 1799, in-8°.

9°. *Essai sur la Satire*, 1800, in-8°.

10°. *Eusèbe*, héroïde, 1807; 3e édition, 1815.

11°. *Falkland*, drame, etc.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

La comédie de l'*Ami des Lois* fut représentée, pour la première fois, le 2 janvier 1793, dans ces tems d'anarchie et de terreur, où la Convention nationale s'occupait avec le plus de violence du jugement de Louis XVI. Ce vertueux prince, ayant été informé de l'effet extraordinaire que produisait l'ouvrage, désira de le connaître. On lui en fit passer un exemplaire par M. Cléry, qui transmit quelques jours après à l'auteur les félicitations de l'auguste prisonnier, dans les termes les plus (*) honorables.

Deux années plus tard, l'*Ami des Lois* fut remis au théâtre, d'après le vœu même des députés *thermidoriens*, qui formaient à cette époque le gouvernement. Chose étrange ! cette comédie, donnée en 1793, reprise en 1795, sous l'administration des hommes qui

(*) Ce fait se trouve relaté dans les mémoires de Cléry.

avaient le plus à s'en plaindre, puisque c'était contre eux qu'elle avait été composée, se trouve, depuis cinq ans, frappée d'interdiction, sous le règne des princes qui ont félicité l'auteur de l'avoir fait représenter au moment où les idées d'ordre et de modération étaient un arrêt de mort. Depuis cinq ans l'auteur éprouve un *déni de justice*, dont les étrangers, non moins que les nationaux, auront peine à comprendre les motifs, quand ils auront lu la pièce. On ne concevra pas qu'un homme de lettres qui énonce des principes tellement louables, qu'on peut souhaiter (lui a dit l'un des ministres) qu'ils deviennent la morale politique de tous les peuples, soit plus rigoureusement traité que tel écrivain de qui les œuvres, reproduites souvent sur nos théâtres, sont un outrage fait à la morale, à la raison et au goût. L'auteur, *mis hors la loi* pendant quatorze mois par les ennemis de toutes les lois, est repoussé hors de la scène depuis cinq ans... Par qui? par d'excellens citoyens qui s'honorent de partager ses opinions. Depuis cinq ans ils étouffent sa voix qui n'est que l'écho de la leur; car et leurs voix et la sienne rappellent les peuples au respect du prince, à l'amour des lois, à cet esprit d'ordre public qui seul

peut maintenir la stabilité des gouvernemens ou ramener l'équilibre au sein des États que de longues secousses ont ébranlés.

Quand donc le releveront-ils de cet *interdit*, porté en sens inverse des bonnes intentions qui les animent? quand donc cessera cette *suspension*, inique autant qu'illégale, qui atteint, sans *indemnité préalable*, le citoyen dans sa propriété, et, sans un honorable dédommagement, l'écrivain dans ce qu'il doit avoir de plus précieux, l'intérêt de sa réputation?

Le jury *renouvelé* des examinateurs des pièces de théâtre, en 1822, sera-t-il aussi (*)

(*) Il faut être juste : si *l'Ami des Lois* n'a pas reparu sur la scène depuis cinq ans, ce n'a pas toujours été la faute des censeurs. En 1817, ils avaient fait un rapport favorable. L'auteur est loin sans doute de vouloir réveiller de vieilles animosités qu'il croit assoupies, cependant il doit rappeler qu'il a donné connaissance des obstacles apportés en ce tems à la représentation de sa comédie. Depuis, les tentatives qu'il a faites ont toutes été infructueuses.

Voici les termes du rapport adressé *par MM. les examinateurs des pièces de théâtre à son excellence le ministre de la police générale, le* 28 *mars* 1817.

« Cette pièce, qui est une satire des anarchistes et » des factieux, fut jouée en 1793, et attira sur l'au- » teur une honorable persécution. Ces tems de désor- » dre, où la modération était réputée crime, sont loin

favorable à l'auteur que le fut le jury des examinateurs de 1817; ou bien le sera-t-il davantage que le jury de 1820? Que vont décider messieurs les censeurs sur cette pièce monarchique et nationale que son auteur soumet de nouveau, mais cette fois publiquement, à leur examen? S'ils sont aujourd'hui les juges de l'auteur, le public un jour sera leur juge.

Avant de terminer, il faut donner quel-

» de nous. L'auteur a changé quelques nuances de son » ouvrage... son *Ami des Lois* est *l'ami de la Charte* » *monarchique*.

» Quoique la reprise de cette pièce ait été demandée » depuis long-tems, on avait hésité à la permettre, » parce qu'on avait craint de réveiller des souvenirs » trop récens : mais nous paraissons être arrivés au » point où de telles craintes seraient peu fondées. Les » anarchistes que l'auteur attaque avec force ne sont » plus un parti. Ces anciens partisans ne sont pas les » moins ardens à le désavouer. Les factieux dans » l'autre extrémité reçoivent des reproches très-adoucis, et n'oseront pas se plaindre d'une comédie *déjà* » *ancienne*, qui fut proscrite par des jacobins, auxquels probablement ils ne voudront pas ressembler. » *L'ouvrage respire le respect du roi, l'amour de* » *l'ordre, et cette modération qui est désirée par tous* » *les gouvernemens*. »

» Et s'en rapportant aux lumières de votre excellence, dont ils sollicitent particulièrement l'attention, » les examinateurs ont l'honneur de lui proposer D'AUTORISER LA REPRISE DE L'AMI DES LOIS, etc.

ques éclaircissemens sur cette nouvelle édition.

L'auteur ayant voulu que sa comédie fût un fidèle tableau de mœurs, *l'Ami des Lois* de 1822 n'est et ne doit être au fond que *l'Ami des Lois* de 1793. On a voulu, et l'on voudrait peut-être encore y voir une pièce de circonstance : sans avoir l'impertinence d'établir des points de comparaison, l'auteur peut dire que *l'Ami des Lois* est, comme *Tartufe* et toutes les comédies de mœurs et de caractères, une pièce *de toutes les circonstances*. Sous tous les gouvernemens, en effet, il y aura des classes d'hommes frondeurs par habitude, mécontens par système ; il y aura des esprits remuans, ennemis de l'ordre établi, des factieux enfin ; mais il y aura aussi de ces hommes à principes outrés, toujours en-deçà de leur siècle, brouillons d'une autre espèce, qui poussent les gouvernemens à leur perte avec les meilleures intentions du monde. Voilà les exagérations dont le poète comique doit s'emparer : qu'il doit produire et personnifier sur la scène, afin que ceux qui s'y livrent s'en corrigent; afin que ceux qu'elles séduiraient s'en méfient et s'en garantissent. Or c'est là particulièrement le but moral de *l'Ami des Lois*.

Ce qui vient d'être dit est pour le fond de l'ouvrage.

Quant aux formes, on pourra remarquer que les augmentations que la pièce à reçues sont un développement d'effets de scène qui étaient inachevés, de situations plutôt indiquées que tracées et soutenues, de raisonnemens écourtés qui manquaient de force et quelquefois de justesse. Ces additions sont un éclaircissement ou un complément de ce que la peinture des caractères et la marche de l'action offrait de vague, de heurté et d'incomplet dans une œuvre écrite avec toute la précipitation du jeune âge. On ne veut pas dire que l'exécution soit aujourd'hui sans reproche : mais elle offre du moins un mieux relatif, qui pourra satisfaire les personnes instruites des difficultés de l'art. Cette classe de juges, qui est la plus éclairée, n'est pas la moins indulgente.

—

PERSONNAGES.

M. LE BARON DE VERSAC.
MADAME DE VERSAC, femme du Baron.
LE MARQUIS DE FORLIS.
DUBRISSAGE.
FILTEAU, ami de Dubrissage.
LAROCHE, journaliste.
PLAUDE, membre du comité des recherches.
BÉNARD, intendant de Forlis.
UN OFFICIER ET SA SUITE.
DOMESTIQUES.

La scène est à Paris dans l'hôtel de M. de Versac.

L'AMI DES LOIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, éclairé au premier acte.

SCÈNE I.

M. DE VERSAC, M. DE FORLIS.

M. DE VERSAC.

Vous avez vu ma fille, et je suis plus tranquille,
Elle est mieux : sa santé m'inquiétait. La ville,
Son désordre, le train qui règne en ma maison,
Où trente novateurs sans probité, sans nom,
Veulent régir la France, et ma table et ma femme,
Tout blessait son esprit, tout affligeait son ame.
Ses goûts l'ont ramenée aux mœurs simples des champs;
Chez sa tante, du moins, livrée à ses penchans,
Elle n'entendra plus les discours anarchiques
De vos nains transformés en géans politiques;
Elle y cultive en paix les vertus de son cœur.
Mais je vous le répète, et c'est avec douleur,
Ils ont fait du chemin, Forlis, en votre absence :
Je juge leurs progrès d'après leur insolence :

Ma femme en leur faveur extravague, et je crains
Pour ma Sophie et vous, mon cher, quelques chagrins.

M. DE FORLIS.

J'ai son aveu, le vôtre.

M. DE VERSAC.

Oui, ma parole est sûre;
Je la tiendrai.

M. DE FORLIS.

J'y compte, et ce mot me rassure,
Car je vous vis toujours maître dans la maison.

M. DE VERSAC.

Le bon tems est passé.

M. DE FORLIS.

Vraiment! et la raison?
Vous abusiez un peu...

M. DE VERSAC.

La chose est bien changée.
Ma femme était soumise; elle s'est corrigée;
L'esprit d'indépendance agite son cerveau:
C'est un des heureux fruits de votre ordre nouveau,
Qui m'ôte, avec mes droits, ceux que j'eus sur son ame.

M. DE FORLIS.

Oh! le tour est piquant.

M. DE VERSAC.

J'avais contre Madame
Deux grands torts; j'étais noble, et, de plus, son mari.

M. DE FORLIS.

Vous voilà du premier, ainsi que moi, guéri.

M. DE VERSAC.

L'héritage, Forlis, que je tiens de mon père,
Était en fonds d'honneur et non en fonds de terre.
Les aïeux de ma femme, honnêtes parvenus,
N'avaient pas un grand nom, mais de grands revenus.
La richesse, illustrée alors par ce mélange,
Payait la qualité qui vivait de l'échange.
C'était bien. Comme noble ensemble et comme époux,
J'avais double pouvoir sur ses vœux, sur ses goûts;
J'ordonnais; mais, mon cher, il faut voir la manière
Dont proteste aujourd'hui sa hauteur roturière!
Madame prétend bien avoir sa volonté:
Et comme tous les biens viennent de son côté,
Elle s'en fait un droit pour l'hymen de sa fille.
Si je parle en mari, comme un chef de famille,
Tout est perdu pour moi! Vos grands législateurs,
Des bienfaits du passé zélés réformateurs,
Pour qui la nouveauté fut toujours une amorce,
Oui, vous le savez bien, décrété le divorce...

M. DE FORLIS.

Oui.

M. DE VERSAC.

Je suis roturier déjà de leur façon:
Ma femme, en me quittant, va me rendre garçon.

M. DE FORLIS, riant.

Votre mauvaise humeur est fort divertissante.

M. DE VERSAC.

Riez-en; ma conduite est fort embarrassante:
Mes reproches, mes cris auront-ils le secret

De régler une tête, ou changer un décret?

M. DE FORLIS.

Non... On tient donc toujours bureau de politique?

M. DE VERSAC.

Oui, c'est à qui fera ses plans de république.
L'un, dans sa vue étroite et ses goûts circonscrits,
Claquemure la France aux bornes de Paris.
L'autre, plus décisif en son humeur altière,
Avec la France encor régit l'Europe entière;
L'autre, en petits états formant trente cantons,
Demande trente rois... pour de bonnes raisons;
Et tous, vantant leurs mœurs, étalent leur science,
Veulent régénérer tout... hors leur conscience.

M. DE FORLIS.

Leurs plans diffèrent? bien : l'un de l'autre envieux,
Ils se querelleront.

M. DE VERSAC.

Ils s'entendent au mieux.
La guerre domestique est le but de ces traîtres,
De ces nouveaux Gracchus, plus hardis que leurs maîtres.
La guerre domestique! ah! qu'ils savent trop bien
Que pour vaincre un grand peuple il n'est que ce moyen!
Fort contre l'étranger, il s'indigne, il se serre;
Perdu, dès que lui-même est son propre adversaire.

M. DE FORLIS.

Je suis de votre avis; et vous devez savoir
Que je veux les combattre, et de tout mon pouvoir.

M. DE VERSAC.

Vous l'avez fait déjà même avec avantage:

Mais votre absence a bien relevé leur courage.
Nous avons à présent nos *feseurs*, grands, petits,
Qui propagent le trouble, animent les partis...

M. DE FORLIS.

Ces partis, ces *feseurs* ont trop peu d'importance
Pour qu'on daigne un moment croire à leur existence;
Et vous verrez, enfin, ces obscurs charlatans,
Après avoir dupé quelques honnêtes gens,
Terminant par l'oubli leur honteuse carrière,
Tout naturellement rentrer dans leur poussière.

M. DE VERSAC.

Vous ne doutez de rien.

M. DE FORLIS.

Et vous doutez de tout.

M. DE VERSAC.

L'État est renversé, vous le voyez debout.

M. DE FORLIS.

Vous vous trompez, Versac; c'est vous, tout à l'inverse,
Qui, lorsqu'on rétablit, croyez que l'on renverse.

M. DE VERSAC.

Commerce, industrie, arts, tout tend à s'abîmer.

M. DE FORLIS.

Qu'on vous rende vos droits, tout va se ranimer?

M. DE VERSAC.

Oui, tous nos droits d'abord...

M. DE FORLIS.

D'abord, il faut s'entendre:
Voulez-vous donc toujours posséder, sans rien rendre?

Consultez la justice, ou bien le sens commun :
Tous deux, mon cher Versac, demandent que chacun,
Puisque chacun enfin a part aux bénéfices,
Supporte également le poids des sacrifices.
Tous deux veulent encor que l'esprit, le talent,
S'il est né sans fortune, ait l'espoir consolant
De pouvoir quelque jour surmonter la barrière
Qui l'éloigne du prince et borne sa carrière.
La raison, la justice, étant sans préjugés,
Veulent que tous délits par la loi soient jugés,
Sans égard pour le rang, les biens et la naissance :
La loi nous pèse tous dans la même balance.
Le prince, consacrant ces règles d'équité,
Nous a rendus lui-même à cette égalité.

M. DE VERSAC.

En spéculation, oui, tout cela s'explique.
Ces principes sont bons dans une république :
Athènes, Sparte, Rome ont pu s'en arranger :
Chez nous, on ne les peut pratiquer sans danger...
Vous voulez, en dépit de la nature humaine,
De l'ame d'un Français faire une ame romaine ?
Dites : que devint Rome au siècle de Caton ?
L'erreur d'un demi-dieu peut servir de leçon.
Caton, qu'eût adoré Rome dans son enfance,
Et dont les dieux trop tard placèrent la naissance,
Caton, qu'un saint amour pour sa Rome enflamma,
La voulut reculer au siècle de Numa,
N'estimant pas assez cet intervalle immense
Du peuple qui finit au peuple qui commence.
Le bien ne put tout seul satisfaire son goût ;

En exigeant le mieux sa vertu perdit tout.
Sa vertu prépara les fers de Rome esclave;
Rome immola César, et fléchit sous Octave.

M. DE FORLIS.

« Caton, qu'un saint amour pour sa Rome enflamma,
» La voulut reculer au siècle de Numa?
Non! Caton se trompa : qu'en voulez-vous conclure?
Qu'il connut la vertu, mais fort mal la nature.
Il traita Rome usée et tombant de langueur,
Comme il eût traité Rome aux jours de sa vigueur.
Ce vœu fut, j'en conviens, d'un fou plus que d'un sage,
D'assouplir la vieillesse aux mœurs du premier âge.
L'avons-nous imité? toutes nos vieilles lois
Reposent dans leur poudre avec nos premiers droits.
Nous n'avons pas souillé nos antiques annales,
Nos vieux titres rongés de rouilles féodales.
Nous cherchions, au contraire, et maintenant avons
Un code convenable au siècle où nous vivons,
Plus conforme aux progrès de la raison humaine;
Un contrat où, liés d'une commune chaîne,
Le sujet et le prince ont voulu s'engager,
L'un à suivre les lois, l'autre à les protéger.
L'un trouve son pouvoir dans ces lois consenties,
L'autre sa sûreté, tous deux des garanties.
Du tems, de la raison les fidèles flambeaux
Vont diriger nos pas dans ces sentiers nouveaux;
Nous montrer le danger de tous les faux systèmes,
Des principes outrés; nous sauver des extrêmes...

M. DE VERSAC.

De ces illusions ne soyez plus bercé :

Se plaire à les nourrir serait d'un insensé ;
Des hommes et des tems la longue expérience
Vous donne un démenti... mais je perds patience ;
N'en parlons plus, Forlis... Chez nous vous allez voir
Des niveleurs du jour les soutiens et l'espoir :
D'abord, un monsieur Plaude, aplanisseur farouche :
Le mot *égalité* sans cesse est dans sa bouche ;
Il veut, dans la fureur qui trouble son cerveau,
Voir les hommes passer sous le même niveau,
Ou sous la même faux tomber toute science :
C'est le petit Tarquin des arts et de la France...
De ce monsieur d'ailleurs il faut vous défier :
Il est inquisiteur en chef, de son métier ;
Infatigable agent de cette chambre ardente (*)
Qui, toujours très-peureuse, ou toujours très-prudente,
Dénonce le complot avant qu'il soit ourdi ;
Quand je ne parle pas, punit ce que je di ;
Veille contre le crime avec persévérance,
Et n'effraie et n'atteint jamais que l'innocence...
Vous connaissez, je crois, les autres : c'est d'abord
Un Laroche, de Plaude audacieux support ;
Journaliste mutin, qu'aucun respect n'arrête :
Je ne sais que son cœur de plus dur que sa tête...
Puis, monsieur Dubrissage et Filteau son ami.
Filteau dans le chemin est le moins affermi.
Le besoin d'exister, la fureur de paraître
Le rend sur les moyens peu scrupuleux peut-être.
Pour monsieur Dubrissage, oh! passe encor, voilà

(*) Le comité des recherches.

Ce que j'appelle un homme ! un héros ! l'Attila
Du pouvoir et des lois ! grand fourbe politique,
Des révolutions possédant l'art pratique :
C'est un chef de parti...

M. DE FORLIS.

Peu dangereux.

M. DE VERSAC.

Ma foi,
Je ne sais... il vous craint.

M. DE FORLIS.

Je le méprise, moi.

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, UN DOMESTIQUE.

M. DE VERSAC, au domestique.

Bon. Madame est rentrée ?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. DE VERSAC.

La troupe fidèle
Est là ?

LE DOMESTIQUE.

Tous ces messieurs sont rentrés avec elle.

(Il sort.)

M. DE VERSAC.

Ces messieurs à souper ont rendez-vous toujours,
Quand ils dînent... notez qu'ils dînent tous les jours

M. DE FORLIS.

A demain.

M. DE VERSAC.

Non, restez; vous allez voir ma femme.

M. DE FORLIS.

Volontiers.

M. DE VERSAC.

Je l'entends.

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC.

M. DE VERSAC, à sa femme.

Voici Forlis, Madame.

MADAME DE VERSAC, le saluant froidement.

Monsieur...

M. DE FORLIS, bas a M. de Versac.

Ce froid accueil confirme vos soupçons.

M. DE VERSAC, à sa femme.

Je viens de l'informer des puissantes raisons
Qui vous font, en ce jour, détruire votre ouvrage,
Et de son union rejeter l'avantage :
Mais il ne me croit pas.

MADAME DE VERSAC.

C'est une vérité.

M. DE VERSAC.

Je vous dis que Madame ainsi l'a décrété.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE VERSAC, M. DE FORLIS.

MADAME DE VERSAC.

Cette union, honorable, sans doute,
Ne peut plus se former, je la romps; il m'en coûte;
Mais, avec votre esprit, votre nom, votre rang,
Vous eussiez pu, Forlis, percer, aller au grand:
Quand l'audace est encor la vertu de votre âge,
Quand il fallait oser, vous avez fait le sage:
Faux calcul! vous voyez: avec tous vos talens,
Vous restez de côté, tandis que d'autres gens,
Moins forts que vous, sans doute, auront sur vous la pomme.
Qu'arrive-t-il de là? d'excellent gentilhomme
Qu'on vous vit autrefois, vous voilà comme nous,
Et comme votre ami monsieur mon cher époux,
Qui me fesait sonner si haut sa baronnie,
Descendu dans l'honnête et simple bourgeoisie:
Or, l'homme ancien, en vous se trouvant effacé,
Par les hommes du jour chez nous est remplacé.

M. DE FORLIS.

Mais ces hommes du jour, ou d'un jour, pour mieux dire,
Est-ce leur grand talent qui vers eux vous attire?

MADAME DE VERSAC.

Vous valez mieux, je sais, que vos rivaux...

M. DE FORLIS.

Vraiment?
Vous n'attendez de moi rien pour ce compliment.

MADAME DE VERSAC.

Mais de l'opinion le thermomètre indique
Que nous allons ici fonder la république.

M. DE FORLIS.

Vous croyez ?

MADAME DE VERSAC.

C'est le vœu général à présent.
La constitution sera mise au néant...
(Confidentiellement.)
En états fédérés la France se partage.

M. DE FORLIS.

Plus d'un ambitieux y voit son avantage.

MADAME DE VERSAC.

En trente états unis.

M. DE FORLIS.

Donc, trente rois?... fort bien !
Chacun a son royaume.

MADAME DE VERSAC.

Et moi, j'aurai le mien.

M. DE FORLIS.

Au mieux.

MADAME DE VERSAC.

L'auteur du plan est monsieur Dubrissage,
Esprit vaste, élevé, plein de feu, de courage
D'audace, bravant tout, osant tout attaquer.

M. DE FORLIS.

Quand on n'a rien à perdre, on peut bien tout risquer.

MADAME DE VERSAC.

Oh ! vous le haïssez.

M. DE FORLIS.

Moi? c'est me faire injure,
Et c'est lui faire honneur. Le mépris, je vous jure,
Est tout ce que j'accorde à vos chers protégés.

MADAME DE VERSAC.

Vous allez voir chez moi ceux qu'ainsi vous jugez.

M. DE FORLIS.

Soit. Leur abord n'a rien qui m'impose et m'étonne :
Je ne crains leurs complots, leurs plans, ni leur personne.

MADAME DE VERSAC.

Aux prises avec eux demain je vous attends.

M. DE FORLIS.

J'ai rencontré parfois de plus forts combattans :
A vaincre ces messieurs il est si peu de gloire,
Qu'on est presque honteux d'une telle victoire.
Mais je mets au combat une condition ;
C'est que, donnant l'essor à mon opinion,
J'en exerce sur eux le libre ministère.

MADAME DE VERSAC.

D'accord : ils ont d'ailleurs un fort bon caractère.

M. DE FORLIS.

Ils appellent sur eux de dures vérités ;
Et je leur en promets... si vous le permettez.

MADAME DE VERSAC.

Faites, faites ; demain nous tenons nos assises.

M. DE FORLIS.

Eh bien ! à demain donc : vous nous verrez aux prises...
En vérité, Madame, oui, j'admire comment.

Ces messieurs vous ont pu séduire un seul moment.

MADAME DE VERSAC.

Mais ils sont, croyez-moi, patriotes.

M. DE FORLIS.

Madame,
Pénétrons, vous et moi, dans le fond de leur ame !
Patriotes! ce titre, aujourd'hui prodigué,
N'appartient qu'à celui qui ne l'a point brigué.
Patriotes!... Eh quoi! cette race flétrie
De sots ou de méchans, fléaux de la patrie;
Ces Solons nés d'hier, enfans législateurs,
Qui, rédigeant en lois leurs rêves destructeurs,
Pour se le partager, voudraient mettre à la gêne
Cet immense pays rétréci comme Athène!
Ne plaçons pas, de grâce, en un même tableau,
Le patriote ancien à côté du nouveau.
Celui-ci ne l'est pas, mais veut passer pour l'être;
L'autre l'est en effet, sans vouloir le paraître.
Le mien n'honore pas, comme vos messieurs font,
Ces sentimens du cœur de son mépris profond.
Ce n'est qu'en pratiquant les vertus domestiques
Qu'il compte s'élever jusqu'aux vertus publiques.
Il croit qu'ayant des mœurs, étant homme de bien,
Bon parent, l'on peut être alors bon citoyen.
Compatissant aux maux de tous tant que nous sommes,
Il ne voit qu'à regret couler le sang des hommes;
Et, rattachant sa cause à celle de chacun,
Confond son intérêt dans l'intérêt commun.
Voilà le patriote; il a tout mon hommage:
Vos messieurs ne sont pas formés à cette image.

MADAME DE VERSAC.

Vous voyez en petit ; il faudrait voir en grand.
Un seul est devant tous un point indifférent :
Et le vrai citoyen ne voit père, ni fille,
Ni femme, ni parens ; il n'a qu'une famille,
Le peuple ; de tous nœuds prompt à se délier,
Il doit...

M. DE FORLIS.

Vous devenez sublime... à m'effrayer !...
Il est encor pour moi des nœuds que je révère :
Je me sens tressaillir au nom d'ami, de frère ;
De mes chagrins près d'eux le trait peut s'adoucir,
Et mon cœur près d'un cœur ne sait pas s'endurcir.
Sans trop se dégrader, sans rabaisser son ame,
Je crois qu'on peut aimer ses enfans et sa femme.
Dussé-je compromettre un peu ma dignité,
Je veux aimer les miens avec sincérité,
En bon bourgeois ; je veux entrer dans le partage
De leurs maux, de leurs biens ; les maux, je les soulage :
Les biens, tout autant qu'eux, plus qu'eux, j'en sais jouir ;
Près d'eux je veux enfin pleurer, me réjouir...
Voilà des sentimens, des goûts bien *terre-à-terre :*
Blâmez-les, j'y consens : mais c'est mon caractère
De préférer ces goûts aux transports exaltés
De certains grands esprits qui, toujours haut montés,
Dédaignent de chérir ce qui les environne ;
N'aimant le monde entier que pour n'aimer personne.
De mes rivaux enfin quel est le favori ?

MADAME DE VERSAC.

Aucun des deux encor.

M. DE FORLIS.

Bon!

MADAME DE VERSAC.

Je n'ai jusqu'ici
Aucun penchant pour eux, pour eux aucune haine.

M. DE FORLIS.

Il faut choisir pourtant.

MADAME DE VERSAC.

Je choisirai sans peine.
Si le succès s'arrange au gré de vos rivaux...

M. DE FORLIS.

Comme ils l'ont arrangé déjà dans leurs cerveaux!

MADAME DE VERSAC.

Plus digne par son rang d'entrer dans ma famille,
Le mieux doté des deux, Forlis, aura ma fille.

M. DE FORLIS, galment.

Je serai votre gendre.

MADAME DE VERSAC.

Oui?... nous verrons cela.
Pour monsieur mon mari, patience; on saura
Lui prouver que ce monde est une loterie:
Nous suivons tous sa roue, et la chance varie.
Monsieur était baron; l'on n'osait l'approcher:
Vers de plus grands honneurs, moi, je prétends marcher.
Je veux, ne pouvant plus m'allier à des princes,
Pour gendre un gouverneur de deux ou trois provinces.

M. DE FORLIS, riant.

Oh! vous ne pouviez mieux terminer le roman,
Madame.

MADAME DE VERSAC.

Permettez qu'on vous quitte un moment.
Je passe chez Monsieur.

M. DE FORLIS.

Peut-on vous y conduire?
(Elle lui donne la main.)
Je vais le saluer sur son nouvel empire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DE FORLIS, BÉNARD.

M. DE FORLIS.

Entrons ici, Bénard.

BÉNARD.

Monsieur, je vous apporte...

M. DE FORLIS.

La liste? en bon état?

BÉNARD.

Complète; mais bien forte

Cent cinquante!

M. DE FORLIS, prenant le papier.

Par jour, à vingt sous, c'est, je crois...
Par jour...vingt sous chacun...deux cents louis par mois.

BÉNARD.

Moins douze, Monsieur...

M. DE FORLIS.

Oui, moins douze.

BÉNARD.

Et quatre livres.

M. DE FORLIS.

Et quatre livres, bon.

BÉNARD.

La note est dans mes livres...
Mais, songez-y, Monsieur : que de gens à payer !

M. DE FORLIS.

C'est doubler son argent que le bien employer.

BÉNARD.

De ces actions-là peu d'hommes sont capables.

M. DE FORLIS.

Vous me jugez trop bien, ou trop mal mes semblables.
Le secret est-il sûr ?

BÉNARD.

Oui... mais d'un si beau trait,
Qui vous ferait honneur, pourquoi faire un secret ?

M. DE FORLIS.

Publier un bienfait, s'il faut que je le dise,
C'est d'un acte obligeant faire une marchandise.
C'est vendre, non donner : le plus noble intérêt
Qu'on en puisse exiger, Bénard, c'est le secret.
(Apercevant Dubrissage.)
Suivez-moi, mon ami ; j'aperçois Dubrissage
Et l'un de ses agens.

BÉNARD.

L'honnête personnage !

(Ils se retirent.)

SCÈNE II.

DUBRISSAGE, FILTEAU.

DUBRISSAGE, voyant sortir M. de Forlis.

Me trompé-je ? Forlis de retour ! Ah ! tant pis.
Il faut au journaliste en donner prompt avis.
Ici, nous serons bien... Je vais vous montrer l'acte.

FILTEAU.

Du partage ?

(Ils s'asseyent devant une table.)

DUBRISSAGE.

J'en tiens une copie exacte.
Vous savez que déjà les plans sont discutés.

FILTEAU.

Je sais même à peu près comme on nous a traités.

DUBRISSAGE.

J'ai de vous et de moi vanté le zèle extrême :
On plaide toujours bien en plaidant pour soi-même :
Mais vingt-huit concurrens !...

FILTEAU.

Sans doute.

DUBRISSAGE.

Il fallait bien
Se saigner quelque peu pour force gens de bien,
Bons travailleurs sous nous, troupeau qui nous seconde :
Voulez-vous réussir ? ménagez tout le monde.
Soyons justes d'ailleurs, Filteau ; sous l'ordre ancien,

Qu'étions-nous, vous et moi? parlons franc : moins que rien.
Qu'avions-nous? j'en rougis! pas même un sou de dettes.
Car il faut du crédit pour en avoir de faites :
Or, d'un vaste pays maintenant gouverneurs,
Nous aurons des sujets, des trésors, des honneurs,
Nous, humbles rejetons de la gent prolétaire,
Qui n'avions pas en propre un seul arpent de terre.

FILTEAU, suivant des yeux sur le papier.

Oui... voyons le travail... Mâcon, Beaune... Vraiment,
Bon pays! bon vignoblé!

DUBRISSAGE.

Il tombe au plus gourmand.

FILTEAU.

Ah! voici notre lot... On me donne le Maine.

DUBRISSAGE.

Vous allez y manger les chapons par centaine.

FILTEAU.

C'est un fort beau pays!... Vous avez le Poitou.

DUBRISSAGE.

Oui, mais j'aurais voulu qu'on y joignît l'Anjou.

FILTEAU.

Je ne vois rien pour Plaude?

DUBRISSAGE.

Eh! mais, que veux-tu faire
D'un fou qui, tout coiffé de son système agraire,
Ne fait du sol français qu'une propriété,
Et de ses habitans qu'une communauté?

FILTEAU.

Vous approuviez ses plans?

DUBRISSAGE.

En politique habile,
J'use d'un instrument tant qu'il peut m'être utile :
Un moment, comme lui, je fus *agrairien;*
Mais pourquoi? c'est qu'un champ vaut toujours mieux que rien.
Aujourd'hui, du Poitou puissant seigneur et prince,
Je laisse là le champ, pour prendre la province.

FILTEAU.

Ce plan me paraît bien. Il n'y manque à présent
Que l'exécution et le succès.

DUBRISSAGE.

Comment?

FILTEAU.

Vous oubliez Forlis : ce Forlis, qui nous gêne,
N'est pas de ces rivaux qu'on surmonte sans peine.

DUBRISSAGE.

Oh! j'ai pour l'arrêter des moyens excellens :
La ruse, qui nous sert au défaut des talens;
L'audace, qui nous sauve au défaut de la ruse;
Et de ces deux ressorts je sais comme l'on use.
Il faut qu'avant un mois cet homme dangereux
Tombe, ou que nous tombions : ce sera l'un des deux.
Et de l'ordre et des lois ces fidèles apôtres
Sont les amis du peuple, et ne sont pas les nôtres.
Un Forlis, dégagé de toute ambition,
Qu'on ne saurait séduire, étant sans passion,
Armé pour maintenir l'unité monarchique,

Ne doit être à nos yeux qu'un monstre en politique.
Il n'est, soyez-en sûr, qu'un état démembré
Où l'on puisse, mon cher, s'arrondir à son gré.

FILTEAU.

Il faut que la vertu cache en soi quelque chose
Qu'on ne peut s'expliquer, dont le pouvoir impose;
Mais ce Forlis m'étonne, et j'ai honte, entre nous,
Quand je suis près de lui, d'être si près de vous.

DUBRISSAGE.

Tête étroite! une fois lancé dans la carrière,
Doit-on, comme un poltron, regarder en arrière?
Allons droit en avant, monsieur le vice-roi:
Il faut une démarche, une attitude à soi.
Presque tous nos succès sont un fruit de l'audace.
Qui sait oser, sait vaincre; et qui craint, s'embarrasse,
Se fourvoie et s'égare au plus beau du chemin.
Il faut, comme un enfant, vous mener par la main!
La vertu! c'est sans doute une chose fort belle;
J'ai, tout en m'en passant, un grand respect pour elle;
Mais c'est un de ces fonds qui ne produisent rien.
Voyez un peu le sort de vos hommes de bien!
Pauvres dupes! martyrs de leurs folles maximes!...
Laissez là ces retours sots et pusillanimes,
Tous ces doutes honteux d'esprits mal convertis,
Qui, se laissant flotter entre les deux partis,
N'ont ni l'appui de l'un, ni l'estime de l'autre.
Votre appui, votre espoir, votre asile est le nôtre.

FILTEAU.

Passons... De l'acte, enfin, vous avez effacé

Certain nom de coquin qui s'était là glissé,
Pour notre déshonneur... je vois de cette liste
Exclu formellement du moins le journaliste,
Ce Laroche... homme vil...

DUBRISSAGE.

C'est un écervelé,
Pauvre diable !

FILTEAU.

Méchant.

DUBRISSAGE.

Eh ! non, cerveau fêlé,
Vous dis-je ; quelquefois utile.

FILTEAU.

Pour mal faire.

DUBRISSAGE.

Mal faire est quelquefois utile, ou nécessaire.
Du reste, infatigable, intrépide limier,
En quête des complots, toujours, et le premier ;
Contre nos ennemis sans cesse en embuscade.

FILTEAU.

Oui, prenant les terreurs de son esprit malade
Pour des complots réels, et pour nos ennemis
Ceux qui sont nos soutiens ou nos plus sûrs amis.
D'un maître vigilant l'oreille en sentinelle
Sera toujours ouverte au cri d'un chien fidèle,
Qui jamais n'aboya qu'à l'aspect du brigand ;
Mais il n'écoute plus ce gardien fatigant
Qui, troublant son repos d'une clameur stérile,
Quand il n'est qu'importun, ose se croire utile...

Mons Laroche est de Plaude un digne compagnon.

DUBRISSAGE.

Mon cher, vous voyez mal ; et la saine raison,
La bonne politique inspire, et même ordonne
De ne sentir estime ou mépris pour personne ;
D'user de tous : chacun a son petit talent :
Le Laroche a le sien : c'est un homme excellent
Dans l'art de préparer, de chauffer une émeute ;
Il aboie à lui seul plus que tout une meute.
C'est du bruit, j'en conviens : c'est de vains mots, d'accord :
Il ne frappe pas juste ; oui, mais il frappe fort.
Le peuple aime le bruit : la meilleure logique
Pour le peuple, amoureux du langage énergique,
C'est celle des poumons ; hurlant avec succès,
Enfiant tout, brouillant tout, portant tout à l'excès,
Sa feuille est comme lui : le bon sens la condamne ;
Tant mieux : étourdissante autant que son organe,
De la foule excitée elle arme la frayeur ;
Parlant à son oreille, elle parle à son cœur,
C'est tout un : son journal nous rend de bons offices.
D'ailleurs, exigeant peu : pour tant de sacrifices,
Que veut-il ? un peu d'or : assez indifférent
Sur ce qu'on nomme honneurs, emplois, dignités, rang,
Il s'immole pour nous et se rend ridicule ;
Laissons-le donc grossir son modique pécule,
En échange des rangs dont nous sommes jaloux,
Et même du mépris qu'il recueille pour nous.

FILTEAU.

Je lui voudrais du moins un peu de conséquence ;
Il ne sait ce qu'il veut, ce qu'il dit, ce qu'il pense,

DUBRISSAGE.

Ces nœuds fesaient bien mon affaire ;
Mais lorsque je verrai le Poitou sous mes lois,
Pourrai-je bien descendre à ces liens bourgeois ?

FILTEAU.

Et moi donc, gouverneur du haut et du bas Maine,
Ne puis-je pas serrer une plus noble chaîne ?

DUBRISSAGE.

Oui, mais, mon cher Filteau, croyez-en mes avis :
Tenons toujours le dé, pour l'ôter à Forlis.
Cette enfant-là d'ailleurs est unique héritière ;
Et, si quelque ouragan, ce que je ne crains guère,
Brisait contre un écueil nos vaisseaux hasardeux,
Son bien, dans le naufrage, aiderait l'un des deux.
Pour moi, votre rival, je verrai sans colère
(A part.)
Le bonheur d'un ami... J'ai l'aveu de la mère.

FILTEAU.

Moi de même... Tous deux soyez unis demain,
(A part.)
J'en suis ravi d'avance... On m'a promis sa main.

SCÈNE III.

DUBRISSAGE, FILTEAU, LAROCHE.

DUBRISSAGE.

Eh ! c'est ce cher Laroche... Oh ! quel air d'allégresse !
Quel qu'en soit le sujet, cher ami, je m'empresse
De partager ta joie. Avons-nous du nouveau ?

LAROCHE, essoufflé.

Ah! je vous en réponds!... Ouf! je suis tout en eau.
J'ai donc l'air bien joyeux?

DUBRISSAGE.

Oui... ta gaîté maligne
D'un complot découvert nous doit être un doux signe.

LAROCHE.

Ah! devinez un peu le traître.

DUBRISSAGE, gaîment.

Le coquin
Ne nous aborde plus qu'un complot à la main!

LAROCHE.

Ce dernier en vaut trente, en vaut cent.

DUBRISSAGE.

Allons, passe.

LAROCHE.

Oh! oui, le Ciel sur moi manifeste sa grâce;
Il m'a guidé, ce Ciel...

DUBRISSAGE.

Où donc?

LAROCHE.

Dans le jardin.

DUBRISSAGE.

Le Ciel!... et pour y voir?

LAROCHE.

Ah! le diable est bien fin:
Vous deux qui vous croyez un esprit plus habile,
Devinez le coupable; on vous le donne en mille.

DUBRISSAGE.

Bavard ! tes vains discours sont-ils bientôt finis ?
Son nom ?

LAROCHE.

Vous saurez donc...

DUBRISSAGE.

Son nom ?

LAROCHE.

Monsieur Forlis.

DUBRISSAGE.

Qui ? Forlis ?

FILTEAU.

Prenez garde : oh ! cela ne peut être.

LAROCHE.

On en est sûr, Monsieur ; on se connaît en traître.

DUBRISSAGE.

En effet, mon ami, prends garde, il a raison ;
Prends garde... Oh ! seulement si de sa trahison
Nous avions, pour l'acquit de notre conscience,
Je ne dis pas la preuve, une seule apparence !
Ce serait trop heureux !

LAROCHE.

Apparence ! ah ! bien, oui
Complot réel, vous dis-je, incroyable, inouï !
Cent cinquante employés qu'il soutient, sans reproche,
De ses propres deniers ! Le tout est dans ma poche.

DUBRISSAGE.

Parle, point de longueurs.

LAROCHE.

En deux mots, m'y voici.
Tout exprès pour vous voir je me rendais ici.
Traversant le jardin, et guettant par routine,
J'aperçois un quidam d'assez méchante mine,
Marchant près d'un monsieur qu'à son air, ses habits,
Je reconnais bientôt pour monsieur de Forlis.
Ce quidam, dont la mine aux façons assortie
Dénonçait un agent de l'aristocratie;
Le retour un peu prompt de son maître, un instinct,
Un rayon, je le crois, qui d'en haut me survint,
Tout m'éclaire à la fois: « Forlis, me dis-je, à peine
» Vient-il hors de Paris de passer la quinzaine,
» Le voici de retour! quand, parti pour ses bois,
» Il devait, disait-on, être absent plusieurs mois!
» Suspect!... J'aperçois là quelque chose d'oblique. »

DUBRISSAGE.

Oui, le raisonnement est clair et sans réplique.
C'est une tête au moins! il vous flaire un complot!

LAROCHE.

J'étais né délateur.

FILTEAU.

Oui, c'est là votre lot.

LAROCHE.

Quand j'ignore un complot, toujours je le devine...

DUBRISSAGE.

Après?

LAROCHE.

Après?... Vers eux je marche à la sourdine;

J'avance, retenant le feuillage indiscret
Qui de mes pas furtifs eût trahi le secret;
Caché par le taillis, l'oreille bien active,
Le cou tendu, l'œil fixe, et l'haleine captive,
J'écoutai, j'entendis, je vis... je fus content.
Après un court narré, vague, non important :
« Bon, dit monsieur Forlis, vos listes sont complètes;
» Je garde celle-ci. » Puis, tirant ses tablettes,
Il écrit, les referme, et sans me voir, il sort,
Oubliant sur le banc cette liste... son sort!
Le nôtre! que sait-on? Crac, fuir de ma cachette,
Saisir et dévorer cette liste indiscrète,
C'est l'instant d'un éclair!... Voyez... lisez un peu :

(Il remet un papier à Dubrissage.)

Cent cinquante employés, gens sans nom, sans aveu,
Et sans gîte, et sans pain... Mes amis, cette bande,
Monsieur la soutient seul! Pourquoi? je le demande.

FILTEAU.

Cela prouve, à mon sens, bien peu de chose, ou rien.
Il faut, pour condamner...

LAROCHE.

Lisez.

DUBRISSAGE.

Lisons.

(Il lit.)

« Liste des noms de ceux auxquels, moi, Charles-
» Alexandre de Forlis, je m'engage à fournir, jusqu'au
» terme convenu, une paie de vingt sous par jour,
» bien entendu que, de leur part, ils rempliront les

» conventions par eux souscrites dans le premier traité
» secret fait entre nous. »

LAROCHE.

Eh bien!

DUBRISSAGE.

Rien n'est plus clair; complot avéré, manifeste!
Vite, il faut dénoncer.

LAROCHE.

C'est fait.

DUBRISSAGE.

Bon.

LAROCHE.

Je suis preste!
J'ai commencé par là : tout est bien préparé;
Ou, si vous l'aimez mieux, tout est presque assuré.

DUBRISSAGE.

Écoute : bonne idée!... Oui, quinze ou vingt copies
A nos fidèles!

LAROCHE.

Bon.

DUBRISSAGE.

Avec art réparties,
Ces listes, tout d'abord, vont produire un effet...

LAROCHE.

Du diable! Un bruit d'enfer! un désordre parfait!
Fiez-vous à mes soins... Oh! j'ai de la pratique :
Des émeutes à fond je connais la tactique.

DUBRISSAGE.

As-tu des témoins ?

LAROCHE.

Cent... qui le vont travailler !...
Pour avoir des témoins on n'a qu'à les payer.

DUBRISSAGE.

Notre caisse ?

LAROCHE.

A l'emplir ma troupe est occupée.

DUBRISSAGE.

Bien. L'or est un vainqueur plus puissant que l'épée.

FILTEAU.

Forlis est accusé ; ne passez point vos droits ;
Et, sans les prévenir, laissez parler les lois.

LAROCHE.

Les lois! les lois! ce mot est toujours dans leurs bouches.
Avec des magistrats muets comme des souches,
Laissez parler des lois qui se tairont toujours !
Non, il faut de la forme accélérer le cours.

DUBRISSAGE.

Bien dit.

LAROCHE.

J'ai dénoncé, dans moins d'une quinzaine,
Huit complots coup sur coup ; c'est quatre par semaine.
Peu de bons citoyens, sans me vanter, je crois,
En ont su découvrir tout au plus un par mois.
Bon ! mes yeux n'ont été que des visionnaires ;
Mes complots (vrais complots d'élite !) des chimères ;
Les accusés le soir sortaient tous des prisons,

Et moi j'étais gibier à petites-maisons !..
Je cours à notre affaire.

DUBRISSAGE.

Attends, que je te suive.
Il faut prendre une marche à la fois sûre et vive.
Sans adieu, cher Filteau, nous reviendrons.

SCÈNE IV.

FILTEAU, seul.

Ma foi,
Cette affaire pour eux me donne quelque effroi ;
Je n'y veux point entrer : puisqu'ils l'ont disposée,
Qu'ils démêlent tous deux, s'ils peuvent, la fusée..
Ces hardis boute-feux, Dubrissage surtout,
Ont fait un intrigant de moi contre mon goût.
J'étais né pour la vie honnête et sédentaire.
C'est le plus grand des maux qu'être sans caractère !
Dans les nœuds des serpens je suis pris !... aujourd'hui,
Remplissons notre sort, je n'ai qu'eux pour appui.
Hélas ! que ne peut-on, d'une marche commune,
En restant honnête homme, aller à la fortune !

(Il se retire en réfléchissant.)

FIN DU SECOND ACTE.

DUBRISSAGE.

Ces nœuds fesaient bien mon affaire ;
Mais lorsque je verrai le Poitou sous mes lois,
Pourrai-je bien descendre à ces liens bourgeois?

FILTEAU.

Et moi donc, gouverneur du haut et du bas Maine,
Ne puis-je pas serrer une plus noble chaîne?

DUBRISSAGE.

Oui, mais, mon cher Filteau, croyez-en mes avis :
Tenons toujours le dé, pour l'ôter à Forlis.
Cette enfant-là d'ailleurs est unique héritière ;
Et, si quelque ouragan, ce que je ne crains guère,
Brisait contre un écueil nos vaisseaux hasardeux,
Son bien, dans le naufrage, aiderait l'un des deux.
Pour moi, votre rival, je verrai sans colère
(A part.)
Le bonheur d'un ami... J'ai l'aveu de la mère.

FILTEAU.

Moi de même... Tous deux soyez unis demain,
(A part.)
J'en suis ravi d'avance... On m'a promis sa main.

SCÈNE III.

DUBRISSAGE, FILTEAU, LAROCHE.

DUBRISSAGE.

Eh! c'est ce cher Laroche... Oh! quel air d'allégresse!
Quel qu'en soit le sujet, cher ami, je m'empresse
De partager ta joie. Avons-nous du nouveau?

LAROCHE, essoufflé.

Ah! je vous en réponds!... Ouf! je suis tout en eau.
J'ai donc l'air bien joyeux?

DUBRISSAGE.

Oui... ta gaîté maligne
D'un complot découvert nous doit être un doux signe.

LAROCHE.

Ah! devinez un peu le traître.

DUBRISSAGE, gaîment.

Le coquin
Ne nous aborde plus qu'un complot à la main!

LAROCHE.

Ce dernier en vaut trente, en vaut cent.

DUBRISSAGE.

Allons, passe.

LAROCHE.

Oh! oui, le Ciel sur moi manifeste sa grâce;
Il m'a guidé, ce Ciel...

DUBRISSAGE.

Où donc?

LAROCHE.

Dans le jardin.

DUBRISSAGE.

Le Ciel!... et pour y voir?

LAROCHE.

Ah! le diable est bien fin:
Vous deux qui vous croyez un esprit plus habile,
Devinez le coupable; on vous le donne en mille.

FILTEAU.

Quoi ! tant d'obscurs agens qu'en secret vous armez,
Ces doubles de la liste en cent endroits semés,
Vos déclamations, vos cris, votre scandale,
Vont aider la justice ?

DUBRISSAGE.

Ah ! trève à la morale...
Un mot encore ; il faut vous tracer tous vos pas,
Pour que votre air, vos yeux, ne vous trahissent pas.
Lorsque Laroche ici paraîtra, dans une heure,
Vous verrez le Forlis *en état et demeure*
D'arrestation.

FILTEAU.

Ciel !

DUBRISSAGE.

Vous vous troublez déjà ?
Allons, un maintien ferme, et point de pâleur... là.
C'est Forlis !... taisons-nous.

FILTEAU, à part.

Que mon ame est saisie !

SCÈNE II.

DUBRISSAGE, FILTEAU, M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC.

MADAME DE VERSAC, bas à Dubrissage.

Nous verrons votre plan à quelque heure choisie.
Vous l'avez ?

DUBRISSAGE.

Dans ma poche.

MADAME DE VERSAC.

Il faut pour l'examen
Du tems .. Nous parlerons aussi de votre hymen.

SCÈNE III.

DUBRISSAGE, FILTEAU, M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, PLAUDE.

MADAME DE VERSAC.

Eh ! comment donc ? voici monsieur Plaude !

M. DE VERSAC, bas à Forlis.

En personne,
C'est l'inquisition.

DUBRISSAGE.

L'ingrat nous abandonne.

PLAUDE.

Le service public...

MADAME DE VERSAC.

Vous excuse.

PLAUDE, lui remettant une brochure.

Voici
Ma dissertation nouvelle... Celle-ci,
J'ose croire, Madame, aura quelque influence :
Et doit, en moins d'un mois, *régénérer* la France.

FORLIS.

En moins d'un mois !

M. DE VERSAC.

C'est fort !

PLAUDE.

Oui, Messieurs, en deux mots,
Voici comment : j'arrive à la source des maux.
Il n'en est qu'une.

M. DE FORLIS.

Qu'une ?

PLAUDE.

Importante et très-claire :
C'est la propriété.

M. DE FORLIS.

Je ne m'en doutais guère.

PLAUDE.

De la propriété découlent à longs flots
Les abus, les excès, presque tous les fléaux.
Sans la propriété, point de voleurs ; sans elle,
Point de supplices donc, la suite est naturelle.
Point d'avares, les biens ne pouvant s'acquérir ;
D'intrigans, les emplois n'étant plus à courir ;
De libertins, la femme, et complaisante et bonne,
Étant à tout le monde et n'étant à personne ;
Point de joueurs non plus ; car, sous mes procédés,
Tombent tous fabricans de cartes et de dés.
Or, je dis : si le mal naît de ce qu'on possède,
Donc ne plus posséder en est le sûr remède.

Murs, portes et verrous, nous brisons tout cela :
On n'en a plus besoin, dès que l'on en vient là...

M. DE FORLIS.

Monsieur rend à l'Etat de signalés services :
Il détruit les vertus, pour mieux tuer les vices.

M. DE VERSAC.

Avec lui, nous voilà revenus, je le voi,
A ces jours où la force était l'unique loi.

PLAUDE.

Suivez bien : je remonte aux deux sources premières
Des maux des nations : les arts et les lumières.
Je proscris ce savoir, et ces arts empestés :
D'artistes, d'érudits nous sommes infestés.
De leurs livres, tout pleins des poisons de leurs ames,
Je ne fais qu'un bûcher, je livre tout aux flammes.

M. DE FORLIS.

Grâce pour quelques-uns.

PLAUDE.

Ces livres superflus
Vous font-ils en un an croître un épi de plus ?
La nature, les champs, voilà notre grand livre ;
Et celui-là sait tout, qui sait nous faire vivre.

M. DE FORLIS.

La modération n'est pas votre défaut.

DURRISSAGE.

Tant mieux. Le modéré n'est pas ce qu'il nous faut.

M. DE FORLIS.

Si ce mot, dont en vain l'on veut faire une injure,

Désigne en ce moment ces gens froids par nature,
Que rien à leur sommeil ne saurait arracher,
A moins qu'un bon malheur ne les vienne chercher,
Et de qui l'existence équivoque et flétrie
D'un inutile poids fatigue la patrie ;
Je hais autant que vous ces cœurs faux et glacés
Qui, vivant dans ce monde, en semblent effacés.
Mais, si vous entendez par ce mot l'homme sage
Qui, d'esprit et de cœur, non moins que de langage,
Contre les intrigans défend la vérité,
En dût-il perdre un peu de popularité ;
Qui sert, même en risquant encor de lui déplaire,
Le peuple pour le peuple, et non pour le salaire ;
Patriote, et non pas de ceux-là dont la voix
Va crier LIBERTÉ ! jusqu'au plus haut des toits ;
Mais de ceux qui, sans bruit, sans parti, sans systèmes,
Prêchent toujours la loi, qu'ils respectent eux-mêmes ;
Si fuir les factions c'est être modéré,
J'accepte cette injure, et m'en trouve honoré.

PLAUDE, bas à Dubrissage.

Quel est donc ce monsieur?..Quelque noble, sans doute?

DUBRISSAGE.

Moi, les gens sans parti sont ceux que je redoute.

M. DE FORLIS.

Oh ! c'est par modestie et non de bonne foi
Que les gens sans parti vous donnent de l'effroi :
Et sans citer des noms que personne n'ignore,
Convenez qu'il en est de plus à craindre encore.

DUBRISSAGE.

Moi, je n'en connais pas.

M. DE FORLIS.

Si j'étais indiscret !..

DUBRISSAGE.

Sont-ce ces mécontens armés contre un décret? (*)
Ces héros d'outre-Rhin, et leurs castes altières?...

M. DE FORLIS.

Vous les cherchez trop loin par-delà nos frontières.
Non, les miens s'aiment trop pour nous quitter ainsi
Ces prudens ennemis sont près de nous, ici.
Ce sont tout ces jongleurs, dont l'adroite grimace,
Qui leur a mérité quelques succès de place,
Assemble à leurs tréteaux, sous leur troupe poudreux,
La troupe des oisifs chez nous toujours nombreux,
La troupe des fripons non moins nombreuse encore,
Celle aussi de ces gens que rien ne déshonore,
Parce qu'ils ont usé même le déshonneur,
Se sauvant du mépris en inspirant l'horreur.
Ce sont ces ennemis de tout frein légitime,
Qui, lorsqu'on les soumet, disent qu'on les opprime;
Censurent tout pouvoir, sont prompts à s'en blesser,
A moins qu'on ne les laisse eux-mêmes l'exercer.
Que ces *hommes perdus de dettes et de crimes*,
(Comme l'a dit Corneille en ses profondes rimes),
Et qui (comme il a su lui-même l'ajouter),
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister,
Purgent de leur aspect cette terre affranchie
De toute oppression et de toute anarchie.

(*) La loi qui supprime la noblesse.

Guerre à tous les partis ! respect à tous les droits !
Amour, hommage au prince ! obéissance aux lois !
C'est du bon citoyen la devise fidèle.
Malheur à qui n'est pas formé sur ce modèle !

DUBRISSAGE.

Nous ne reconnaissons personne à vos portraits.

M. DE FORLIS.

Et moi, j'en sais plusieurs qu'ils font voir traits pour traits.

DUBRISSAGE.

On pourrait en douter.

M. DE FORLIS.

Oui, la glace fidèle
Réfléchit des objets aveugles devant elle.

DUBRISSAGE.

Vous citeriez les noms avec quelque embarras.

M. DE FORLIS.

Ma mémoire long-tems ne les chercherait pas.

DUBRISSAGE.

Les preuves à fournir, voilà le difficile !

M. DE FORLIS.

Mille dans leurs écrits, dans leur conduite mille.

DUBRISSAGE.

Les vrais amis du peuple ainsi sont outragés ;
Mais, dans leur conscience, ils sont du moins vengés.

M. DE FORLIS.

L'honnête homme pour eux montre moins d'indulgence,

Il ne sait pas flatter comme leur conscience.

DUBRISSAGE.

Le prix que jusqu'ici leur zele a retiré
Prouve que l'intérêt ne l'a pas inspiré.

M. DE FORLIS.

On les a dédaignés, c'est cè qui les irrite.
On leur a dérobé le prix de leur mérite ;
Et, d'un esprit moins fier, d'un œil moins effrayé,
Ils verraient leur néant, s'il leur était payé :
Mais, las de n'être rien dans notre grande cause,
Ils se font factieux pour être quelque chose,
Sachant trop bien que l'ordre et la tranquillité
Les vont, en renaissant, rendre à leur nulité.

SCÈNE IV.

DUBRISSAGE, FILTEAU, M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, PLAUDE, LAROCHE.

DUBRISSAGE, à Laroche qui entre.

Venez... Vous avez part aux traits que Monsieur lance,
Mon cher ami du peuple.

LAROCHE, bas à Dubrissage et avec mystère.

Ils arrivent.

DUBRISSAGE, de même.

Silence !

PLAUDE.

Laissons cela. Chacun juge d'après ses yeux.

Nous autres, nous voyons comme des factieux :
De nous l'on ne fera jamais de bons esclaves.

M. DE FORLIS.

On doit l'être des lois : sans leurs saintes entraves,
La liberté n'est plus que le droit du brigand.
Le plus libre est des lois le moins indépendant.
Malheur à tout état où règne l'arbitraire ;
Où le texte avili fait place au commentaire.

PLAUDE.

C'est bien ainsi qu'on fonde un bon gouvernement !
Non, la délation et l'emprisonnement,
Voilà les vrais ressorts ! Il ne faut point de grâce :
De l'apparence même au besoin l'on se passe.
Moi, Messieurs, par exemple, oh ! je l'entends au mieux.
Je n'examine pas si c'est clair ou douteux ;
Je vois, ou ne vois pas ; j'arrête, au préalable.
Aussi, me dira-t-on qu'il échappe un coupable ?
Je fournis les cachots.

M. DE FORLIS.

C'est un terrible emploi.

PLAUDE.

Il faut être de fer ; il faut que ce soit moi,
Pour y tenir, Monsieur ! Nul jour où je n'enferme
Quelque conspirateur !... Oh ! mes limiers vont ferme !
Tenez, on en arrête encore un aujourd'hui ;
Je viens de signer l'ordre ; on doit être chez lui.
Il est riche, il est noble ; après ces deux épreuves...

M. DE VERSAC.

J'entends : cela suffit pour se passer de preuves ?

PLAUDE.

Ici, j'en ai.

M. DE VERSAC.

Vraiment ?

PLAUDE.

Un écrit de sa main.

LAROCHE, à part.

Quel contre-tems !

PLAUDE.

J'espère aussi que dès demain
Un bon arrêt...

M. DE VERSAC.

Sitôt ?

PLAUDE.

Tout retard est funeste.
Il nous faut un exemple ; aussi, je vous proteste
Que je vais de tout cœur soigner ce monsieur-là.
Je vous le certifie un bon traître !... déjà
Le procès est en train.

DUBRISSAGE, à part.

Oh! la langue indiscrète !

M. DE VERSAC.

Un noble, dites-vous ?

PLAUDE.

Oui, son affaire est faite.
Son nom va circuler bientôt dans tout Paris !...
Il est assez connu ; c'est monsieur de Forlis ?

M. DE FORLIS.

Y pensez-vous, Monsieur ? Quel nom osez-vous dire ?

PLAUDE.

Le marquis de Forlis !...

M. DE VERSAC.

Monsieur est en délire ?

PLAUDE.

Non, Monsieur, c'est lui-même, et je le s is fort bien :
Je n'ai pas ce matin instrumenté pour rien.

M. DE FORLIS.

Ce matin ?

PLAUDE.

J'ai fait tout pour qu'on saisît le traître.

M. DE FORLIS.

Et l'on va l'arrêter, chez lui ?

PLAUDE.

Bon ! ce doit être
Chose faite à présent.

M. DE FORLIS.

Moi, je vous avertis
Qu'on n'aura pas trouvé chez lui monsieur Forlis.

PLAUDE.

Vous le connaissez ?

M. DE FORLIS.

Oui.

PLAUDE.

Tant pis, mauvais présage,
D'avoir quelque commerce avec ce personnage !

M. DE FORLIS.

Monsieur...

PLAUDE.

C'est, entre nous, un scélérat.

M. DE FORLIS.

Eh quoi !
Savez-vous bien, Monsieur, que ce Forlis, c'est moi.

PLAUDE.

Est-il possible ? Vous !... Ah ! ah ! que j'ai de honte !...
On vous cherche, Monsieur, vous ferez votre compte
De demeurer céans, ou de suivre mes pas.

M. DE FORLIS.

Vous pourrez voir, Monsieur, que je ne fuirai pas.

PLAUDE.

Je suis fâché, d'honneur! Quel dommage ! Un brave homme.
(Apercevant l'escorte.)
Ah ! bon ! voici mes gens !

SCÈNE V.

DUBRISSAGE, FILTEAU, M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, PLAUDE, LAROCHE, UN OFFICIER, SUITE.

PLAUDE, à l'Officier.

Messieurs, monsieur se nomme
Monsieur Forlis... Je sors.
(Il s'échappe.)

M. DE FORLIS.

Oui, Messieurs, avancez,
Je suis au fait.

L'OFFICIER.

Voici le mandat...

M. DE FORLIS.

C'est assez.
Quand règne, par les lois, la liberté publique,
Ces ordres sont, Messieurs, un abus... Ma critique
Paraît en ce moment suspecte, je le voi.
Au reste, eût-elle tort, j'obéis à la loi.

M. DE VERSAC.

La liberté, Messieurs, qui nous est tant promise,
Doit-elle en un moment être ainsi compromise ?
Que la loi sans rigueur veille à sa sûreté :
Double-t-on ses moyens par la sévérité ?
Souffrez que mon ami, dont vous répond ma tête,
Trouve dans ma maison une prison honnête.

M. DE FORLIS.

Non, non, je ne veux pas, Messieurs, de passe-droit:
La loi, pour tous égale, à personne n'en doit.
Puisqu'elle a prononcé, je subirai ma peine ;
Innocent ou coupable, il suffit, qu'on m'emmène.
(A madame de Versac.)
Madame, pardonnez l'éclat inattendu
D'un coup dont je me sens plus que vous confondu.
Le tems arrachera le voile à l'imposture.

MADAME DE VERSAC.

Vous ne soupçonnez rien ?

M. DE FORLIS.

Non, rien : cette aventure
Est un mystère encor pour moi, comme pour vous...
(S'arrêtant et considérant Dubrissage.)
Mais ces Messieurs pourraient en savoir plus que nous ;

De monsieur Plaude ils sont les amis, les apôtres ;
Nous avons rarement des secrets pour les nôtres :
Ils sont instruits, sans doute.

DUBRISSAGE.

Oh ! moi, je ne sais rien.

LAROCHE.

J'ignore tout.

M. DE FORLIS.

Pour moi, j'ai là quelque soutien
Qui, sans peine, rendra cette attaque inutile.
Il est, en ce moment, plus d'un cœur moins tranquille.
Cachant mal de leur front l'indiscret mouvement,
Mes ennemis déjà triomphent hardiment :
De ce succès honteux qu'ils goûtent donc les charmes;
Ils pourront, dès demain, l'expier de leurs larmes.

DUBRISSAGE.

Oseriez-vous, Monsieur, nous soupçonner ?

M. DE FORLIS.

Pour peu
Que vous vous défendiez, c'est me faire un aveu.

DUBRISSAGE.

Vous ne douterez plus, du moins, de ma franchise,
Monsieur, et, puisqu'enfin il faut que je le dise,
Je ne vous aime pas ; je l'avoue hautement :
Mais agir contre vous, et clandestinement !
A ces obscurs détours qui pourrait me contraindre ?
Ceux que je n'aime pas, je ne sais pas les craindre.
Vos provocations ne pourraient m'irriter,

Qu'autant que ma conduite eût pu les mériter.
Par ma conduite, un jour, je saurai vous instruire
Que j'étais loin, Monsieur, mais très-loin de vous nuire.

UN DOMESTIQUE, paraissant.

Madame, on a servi.

M. DE FORLIS, à madame de Versac.

Bon : oubliez à table
Un sujet qui pour moi n'a rien de redoutable :
Ce mystère d'horreurs, où je suis compromis,
Ne peut être alarmant que pour mes ennemis.

(Dubrissage donne la main à madame de Versac ; Laroche et Filteau les suivent ; Filteau en jetant un regard inquiet sur M. de Forlis.)

SCÈNE VI.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, L'OFFICIER.

M. DE FORLIS, à l'Officier.

PARTONS.

L'OFFICIER, qui a laissé s'éloigner les précédens, moins M. de Versac, dit à M. de Forlis :

Je vois, Monsieur, à ce ferme maintien,
Qu'en vous-même, en effet, vous avez un soutien.
De la loi qui commande exécuteur fidèle,
Je ne peux voir, agir, ordonner que par elle ;
Mais dois-je, de son texte interprète exigeant,
Quand j'accompliś son vœu, moins qu'elle être indulgent?
Je vais vous obtenir, je m'en flatte, et sur l'heure,
Pour gardien votre ami, pour prison sa demeure :

Vous n'êtes point encor prisonnier sur sa foi ;
Soyez-le sur la vôtre.

M. DE FORLIS.

On peut compter sur moi.
A quelque avis, Monsieur, que le comité passe,
Forlis souscrit à tout, mais ne veut point de grâce.

M. DE VERSAC.

Quel noble procédé !... je ne l'attendais pas.

L'OFFICIER.

Vous aviez tort, Monsieur. Nos citoyens soldats
Ont tous le même cœur, avec le même zèle.
Ces cœurs n'admettent point une vertu cruelle.
Leur courage s'allie avec l'humanité ;
Et, chez nous, le malheur est toujours respecté.

(M. de Forlis et M. de Versac rentrent dans l'appartement, l'Officier sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DUBRISSAGE, FILTEAU.

FILTEAU.

Monsieur, encore un coup, vous me l'accorderez.

DUBRISSAGE.

Non, cela ne se peut.

FILTEAU.

Nous verrons.

DUBRISSAGE.

Vous verrez.

FILTEAU.

Je ne vous quitte pas, que de vous je n'obtienne...

DUBRISSAGE.

Veux-tu suivre ma marche ? il faut changer la tienne,
Mon cher Filteau.

FILTEAU.

Forlis n'est point coupable.

DUBRISSAGE.

Oh ! non.

FILTEAU.

Sa fermeté, Monsieur, son sang-froid m'en répond.

DUBRISSAGE.

La peste ! quel esprit profond ! Je me prosterne !...
Si nous n'avions ici qu'un traître subalterne,
Un mince conjuré, bon ! par exemple... toi,
Nous eussions, dans ses yeux, vu des signes d'effroi...
Mais Forlis !

FILTEAU.

Il n'est pas coupable, je le gage.

DUBRISSAGE.

Et la liste ?

FILTEAU.

La liste ?... Eh bien ! cet assemblage
De noms, tous inconnus, peut bien être innocent.

DUBRISSAGE.

Innocent ! Soudoyer un parti mécontent !
Tudieu ! quelle innocence ! Ensuite, le mystère !

FILTEAU.

Qu'il soit coupable ou non, avez-vous dû vous faire
L'ordonnateur caché des ressorts qu'aujourd'hui
Un Laroche, sous vous, fait mouvoir contre lui ?

DUBRISSAGE.

Des éclats contre moi ! contre le journaliste !
Je vous ai vu naguère un peu moins formaliste.

FILTEAU.

Épargnez-moi ma honte.

DUBRISSAGE.

A vous parler sans fard,
Vous vous convertissez, mon cher, un peu trop tard.

Sachez, l'expérience au moins le persuade,
Que jamais vers le bien l'homme ne rétrograde.
Sachez qu'un scélérat, mais grand, mais prononcé,
Vaut mieux que l'être nul, dans son néant fixé,
Honnête sans vertu, criminel sans courage,
Et qu'il faut être, enfin, Forlis ou Dubrissage.

FILTEAU.

Les nobles sentimens!

DUBRISSAGE.

Prenez votre parti;
D'honneur, vous aurez beau jouer le converti;
Dans un cœur corrompu ces révoltes sont vaines.
Un feu contagieux circule dans vos veines;
La fièvre des honneurs, des rangs et des succès,
Ravage votre sang brûlé de ses accès.

FILTEAU.

Reprenez ces honneurs qu'avec vous je partage:
J'achète trop, Monsieur, leur funeste avantage.

DUBRISSAGE.

Vous serez sans ressource.

FILTEAU.

Oui.

DUBRISSAGE.

Car vous n'existez...

FILTEAU.

Que par le crime, hélas!

DUBRISSAGE.

Et si vous me quittez,

Que vous reste-t-il ?

FILTEAU.

Rien... pas même l'innocence.

DUBRISSAGE.

J'ai voulu faire en vain de vous une puissance.
Ce beau gouvernement du Maine est bien tentant !....
Mais la richesse nuit au zèle repentant...
Allons, réfléchissez, avant que rien n'éclate :
Monsieur l'homme de bien encor de fraîche date,
La vertu vaut son prix ; mais vous la payez cher...
Tenez, j'ai, malgré vous, pitié de vous, mon cher ;
Du néant obstiné, qui toujours vous réclame,
J'ai retiré vos pas, sans retirer votre ame ;
Vous êtes mon ouvrage, et, sans vous irriter,
Je ne rappelle pas cela pour me vanter...
Qu'est-ce que ton remords, Filteau ? faiblesse pure !
Et je veux t'en convaincre ; écoute : la nature,
Sur notre pauvre globe, où le sage et le fou
Passent comme l'éclair et vont je ne sais où,
Dans ses œuvres jamais n'eut qu'un but : c'est la vie.
Pourvu qu'au mouvement la matière asservie
Dans son cours productif roule éternellement,
Elle vit, elle enfante, il n'importe comment.
Que les trônes, croulant dans l'océan des âges,
S'abîment illustrés par d'immortels naufrages ;
Qu'en ce flux et reflux les peuples entraînés
Consomment leurs destins, absous ou condamnés ;
Ainsi l'a résolu l'inflexible puissance
Qui, des gouvernemens agitant la balance,
A son gré les élève, ou les brise à son gré.

Qu'importe qu'un débris me serve de degré !
Dans ses reversemens j'admire la nature.
L'édifice est entier sous une autre structure :
Rien ne se perd, s'éteint, tout change seulement.
L'on existait ainsi, l'on existe autrement.
Le soleil luit toujours ; sa chaleur épandue
D'esprits vivifians embrase l'étendue,
Et les pauvres mortels, qu'ils soient méchans ou bons,
Vivent également au feu de ses rayons.

FILTEAU.

Bien. Confondez toujours dans vos affreux systèmes
La cause et les effets ; rapprochez les extrêmes,
Tous ces grands résultats, ce désordre apparent
De l'ordre universel la marque et le garant,
Tous les maux, tous les biens...

DUBRISSAGE, l'interrompant.

J'en voulais donc conclure.
Qu'avec son beau sang-froid, cette aveugle nature
Nous laisse aller le monde à peu près comme il veut,
Ou, pour mieux m'exprimer, à peu près comme il peut.
Donnons le mouvement, si nous pouvons, nous-mêmes ;
Prenons le sceptre, osons ceindre les diadèmes ;
Poursuivons, combattons, perdons nos ennemis ;
L'ordre du monde en rien n'en sera compromis.

FILTEAU.

Donc rien n'est bien ?

DUBRISSAGE.

Ni mal.

FILTEAU.

Conséquence bien triste ;

Qui veut faire le bien reconnaît qu'il existe.
L'honnête homme jamais ne rentre dans son cœur,
Sans croire à la vertu, sans en bénir l'auteur;
Du monde il ne parcourt la chaîne universelle
Que pour admirer mieux la sagesse éternelle,
Qui traça, pour chacun de ces êtres divers,
La loi qui le rattache aux lois de l'univers;
Et, des perfections de cet accord suprême,
En conclut qu'il se doit d'être parfait lui-même:
Mais le mortel pervers, se cherchant dans autrui,
Veut partout retrouver le mal qu'on blâme en lui;
Ou plutôt ses discours, dont il sent l'imposture,
Pour tromper son remords, blasphèment la nature.

DUBRISSAGE.

Crois-tu me réfuter?

FILTEAU.

Vous réfuter! Pourquoi?
Il faudrait supposer que vous ajoutez foi
A vos principes vains; et que sert d'y répondre,
Quand un mot, un seul mot, suffit pour vous confondre?
Jetez les yeux partout: l'ordre de l'univers
Ne les détruit-il pas ces argumens pervers,
Qui rendent au hasard, anarchique puissance,
L'œuvre que Dieu tira de son intelligence?
Vous réfuter! moi-même en ai-je le pouvoir?
Les secrets de là-haut surpassent mon savoir:
Pénétrez-les tout seul: pour moi, la Providence
Ne m'a pas, comme vous, mis dans sa confidence...
Je sais bien qu'au besoin je pourrais tout nier,
Douter de Dieu lui-même, ou le calomnier.

Nier tranche le nœud ; *calomnier* dispense
Envers le bienfaiteur de la reconnaissance :
Mais mon peu de savoir, mon faible jugement,
Selon moi, contre Dieu n'est pas un argument ;
Car enfin, entre nous, quoique incompréhensible,
Son être, son pouvoir n'en est pas moins sensible ;
Malgré mon ignorance, et votre grand savoir,
Il n'en fera pas moins éclater ce pouvoir,
Eclater ses bienfaits sur tous... et sur vous-même,
Qui les reconnaîtrez par un nouveau blasphème.

DUBRISSAGE.

Adieu, mon bon Filteau.

FILTEAU.

Malheureux, arrêtez.
Voyez sur quel écueil, oh! Ciel! vous vous jetez!
Quel combat inégal!... d'un côté, l'assurance
Que montre à tous les yeux le front de l'innocence ;
De l'autre, l'embarras de la duplicité,
De l'astuce qui lutte avec la loyauté!...
Vous êtes perdu!

DUBRISSAGE.

Soit : mais ce seul mot décide :
Un homme tel que moi vit et meurt intrépide,
Tente tout, risque tout, ne sait jamais trembler ;
Ne craint rien, en un mot... que de vous ressembler.
Adieu, Filteau...

(Il sort.)

SCÈNE II.

FILTEAU.

Quel homme ! Helas ! quel caractère :
Fatal entêtement !... que résoudre... que faire ?
Sauver Forlis ? Comment ? Puis-je, vil délateur,
Tout scélérat qu'il est, trahir mon bienfaiteur ?
A mes yeux égarés par une longue ivresse,
La trahison toujours parut une bassesse ;
Elle doit l'être encore, et le nœud des bienfaits
Ne peut être rompu, même au sein des forfaits...
Forlis vient !... Je ne puis soutenir son approche :
Sa présence à mon cœur fait un secret reproche ;
Chez madame Versac entrons pour l'éviter.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

Un moment avec moi daignez vous arrêter.
Lorsqu'un soin domestique occupe encor ma femme,
Je veux vous parler seul ; il faut m'ouvrir votre ame.
Dites-moi tout, Forlis

M. DE FORLIS.

Eh quoi, tout ?... Vous donnez
Dans ces bruits de complots !... Récits imaginés...

M. DE VERSAC.

Ah! niez, c'est fort bien : quoique je sois crédule,
Je ne le serai pas jusques au ridicule.
Je le dis franchement : ce refus de parler
Redouble mes soupçons : pourquoi dissimuler
Avec moi, votre ami? Tenez, un gentilhomme
Est toujours gentilhomme au fond du cœur; et, comme
Je l'ai dit mille fois, l'amour-propre chez nous,
Autant que l'habitude, est tyran de nos goûts...
Ces éloges pompeux, dont vous fêtiez sans cesse
La révolution, n'étaient qu'une finesse...
A présent que j'y songe, oui, depuis quelques tems
Vous couvez là, Monsieur, des secrets importans;
Je m'y connais.

M. DE FORLIS.

Beaucoup.

M. DE VERSAC, avec finesse et satisfaction.

Que je vous envisage,
Mon cher conspirateur! Le voilà ce voyage
Entrepris, disiez-vous, pour visiter vos champs!
Visiter vos papiers, et méditer vos plans,
C'est le mot, le secret!... Moi! m'avoir fait sa dupe!

M. DE FORLIS.

C'est étonnant!

M. DE VERSAC.

Pour vous cette affaire m'occupe,
Mais sans m'inquiéter : vos ennemis jaloux
Ne seront pas de taille à lutter contre vous.
Dans leurs piéges vraiment ils n'ont qu'à vous attendre!

Oh! vous n'êtes pas homme à vous y laisser prendre.
Si vous avez mûri quelque utile projet,
Rien fin qui vous pourrait tirer votre secret.
Laissez-moi, mon ami, me réjouir d'avance :
Ainsi donc un seul homme, un Forlis, à la France
Va rendre son éclat, au roi tout son pouvoir,
Aux nobles tous leurs droits! nous allons donc ravoir
Nos titres, et nos rangs, et nos prérogatives!...

M. DE FORLIS.

Ce que c'est que d'avoir les conceptions vives!

M. DE VERSAC.

Mais, j'ai droit d'accuser votre froide amitié :
Versac dans vos périls n'est pas mis de moitié!
C'est une perfidie!...

M. DE FORLIS, riant.

Entière, décidée.

M. DE VERSAC.

Sans doute : j'avais là plus d'une bonne idée,
Plus d'un aperçu juste, utile, lumineux,
Dont, malgré vos grands airs, monsieur le dédaigneux,
Vous pouviez profiter, d'après leur importance...
Mais, voyons : comptez-moi vos plans, votre espérance.
Nous rétablissez-vous dans son intégrité
Le pouvoir souverain? le vouloir limité,
C'est ne le vouloir pas, et qui dit roi, dit maître.
Celui qui veut la loi n'a point à s'y soumettre.
Après le roi, c'est nous : nous sommes ses bras droits,
Or, à côté du trône il faut placer nos droits,
Stables, illimités, non moins que ceux du trône,
Indépendans pourtant des droits de la couronne.

M. DE FORLIS.

En sorte que du roi le pouvoir absolu
Ne s'exerce qu'autant que nous l'aurons voulu;
N'est-ce pas?

M. DE VERSAC.

C'est cela.

M. DE FORLIS.

Que le peuple obéisse,
Qu'il paie et soit content, qu'à tout il applaudisse,
Qu'il amasse pour nous lorsque nous dépensons,
Qu'il se prive de tout lorsque nous jouissons;
C'est son lot, n'est-ce pas?

M. DE VERSAC.

Monsieur, vous pensez rire?
Et pourtant le passé doit assez vous redire
Qu'un peuple n'a jamais été plus fortuné
Que lorsque son bonheur n'était pas raisonné.
On a trop éclairé la classe roturière...
Éclairé, je m'entends, d'une fausse lumière
Qui, trompant son esprit, ne fait que l'égarer.
Le plus simple bon sens savait mieux l'éclairer.

M. DE FORLIS.

Je le suppose, il faut s'arrêter où nous sommes;
Car il ne s'agit pas, pour bien juger les hommes,
De voir s'ils seraient mieux, étant tout autrement;
Nous avons à juger les hommes du moment.
Voulant nous reporter aux siècles de nos pères,
Ne heurtez pas de front nos torts ou nos lumières.
La force ne vaut rien; elle dérange tout.

La persuasion est plus de notre goût.
S'il faut le dire encor : le tems est un grand maître,
Et le plus obstiné finit par s'y soumettre.
Attendez tout du tems : pour tout en obtenir,
Laissez, sans rien brusquer, s'avancer l'avenir;
Il semble qu'il recule alors qu'on le devance :
Le sage marche au but, où le fou seul s'élance.
J'entre dans votre sens.

SCÈNE IV.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, UN DOMESTIQUE, accourant d'un air effrayé.

LE DOMESTIQUE, à M. de Forlis.

Monsieur, votre intendant
Le front pâle, les yeux égarés, à l'instant,
Pour vous parler, accourt plein de frayeurs mortelles.

M. DE FORLIS.

Que s'est-il donc passé?

M. DE VERSAC.

Quelques horreurs nouvelles.
En doutez-vous?... Qu'il entre.

SCÈNE V.

M. DE FORLIS, M. DE VERSAC, BÉNARD.

BÉNARD.

Au! Monsieur!

M. DE FORLIS.

Quel effroi!

BÉNARD.

Pardon, je n'en puis plus.

M. DE FORLIS.

Remettez-vous.

BÉNARD.

Je crois
Que tous ces furieux me poursuivent encore.

M. DE FORLIS.

Des furieux! Parlez : qui sont-ils?

BÉNARD.

Je l'ignore.
Des monstres qu'on croirait échappés des enfers,
Étincelans de feux, tout hérissés de fers,
Et dont l'aspect féroce, inspirant les alarmes,
Semble plus meurtrier que leurs feux, que leurs armes,
Ont forcé votre hôtel (*). Sous vos toits embrasés,
Meubles, glaces, tableaux, saccagés ou brisés,
Tout périt consumé par la flamme rapide,
Ou sert de récompense au brigandage avide.

M. DE VERSAC.

Les scélérats!

BÉNARD.

Monsieur, ils n'ont rien respecté.

(*) Rappelle le feu mis à l'hôtel de Castries.

M. DE VERSAC.

Ses gens ne pouvaient-ils dans cette extrémité ?...

BÉNARD.

Rien...rien...Pour moi, Monsieur, affrontant l'incendie,
Sur les ais menaçans, d'une marche hardie,
Je me suis avancé vers le détour secret
Dont l'issue aboutit à votre cabinet :
Les brigands et la flamme en respectaient la porte.
Pour prendre vos papiers aussitôt je m'y porte ;
Je n'avais qu'un moment, un seul, je l'ai saisi.
Mais je n'ai pu sauver qu'un carton... le voici.

(Il le lui remet.)

M. DE FORLIS.

Quelle perte de biens que ce trait ne compense !
Je ne vous parle pas, Bénard, de récompense :
La plus digne de vous, le prix le plus flatteur,
N'est pas dans mes trésors, il est dans votre cœur...
Bénard, aucun des miens, défendant mon asile
N'est-il blessé du moins ?

BÉNARD.

Aucun.

M. DE FORLIS.

Je suis tranquille.

(Il fait un signe à Bénard qui se retire.)

SCÈNE VI.

M. DE VERSAC, M. DE FORLIS.

M. DE VERSAC, après un moment de silence.

Vous rêvez ?...Votre esprit, d'un jour nouveau frappé,
De ses illusions sans doute est détrompé ?...
Le voilà donc, enfin, ce merveilleux ouvrage
Voilà ces belles lois, ces droits du premier âge,
Du bonheur des états éternels fondemens!
Qu'ont-ils produit ? Le meurtre et les embrasemens...
Vous vous taisez !...

M. DE FORLIS.

Forlis ne doit pas se dédire ;
Le sort à cet affront ne pourra me réduire,
D'aller, par l'intérêt, par la peur converti,
Me donner à moi-même un honteux démenti ;
De tomber, comme vous, dans ce fâcheux extrême
Qui fait qu'un sentiment n'est plus rien qu'un système.
Voyez votre logique : un ramas de brigands
Est armé contre moi par quelques intrigans :
Que prouvent leurs fureurs, au moment où nous sommes?
Parlons franchement : rien, sinon qu'il est des hommes
Qui, du retour de l'ordre en secret consternés,
De qui le rétablit sont les ennemis nés.
Je combats leur licence ; il faut bien que j'expie
L'attaque que je livre à cette race impie :
Ils font guerre pour guerre ; en ce conflit fâcheux,
Mon malheur est d'avoir bien plus à perdre qu'eux :
Mais puisque cet échec que reçoit ma fortune

Ne porte aucun dommage à la cause commune,
Je n'irai pas confondre et le bien et l'excès;
Et, lorsque l'excès blesse, au bien faire un procès;
Car c'est une injustice à nulle autre seconde,
Lorsqu'un seul a failli, d'accuser tout le monde;
Et...

M. DE VERSAC.

L'outrage public que l'on fait à vos droits...

M. DE FORLIS.

Est le crime d'un homme, et non celui des lois.

M. DE VERSAC.

Vous avez un sang-froid qui me met au supplice.

M. DE FORLIS.

De vos emportemens dois-je être le complice?

M. DE VERSAC.

Je suis un factieux, de son prince ennemi!...

M. DE FORLIS.

Non : la France n'a pas de plus sincère ami,
Le prince de sujet plus zélé, plus fidèle;
Mais vous n'ignorez pas qu'on nuit par trop de zèle.
Le vôtre, le dirai-je? est sans règle et sans frein.
Nous vous voyons pousser les droits du souverain,
Plus qu'il ne veut lui-même, au-delà des limites
Qu'il s'est, dans sa sagesse, à lui-même prescrites;
Comme si, de ses droits seul arbitre aujourd'hui,
Vous en connaissiez mieux les limites que lui,
Mieux instruit que celui qui porte la couronne
De ce qu'il faut de force et de splendeur au trône.
Laissez votre chimère, et gardez, croyez-moi,

D'être plus royaliste, en France, que le roi.

M. DE VERSAC.

Fort bien! je vous comprends : ce nom de royaliste
Est un terme poli qui veut dire anarchiste?...

M. DE FORLIS, gaîment.

Anarchiste, du moins, à bonne intention.

M. DE VERSAC.

Je suis, à vous entendre, un homme à passion,
Partisan des excès... qu'on reproche à nos pères;
Je n'aime pas, du moins, les excès populaires.
Vous, vous les excusez : on brûle votre bien,
On vous vole, on vous pille, et vous le trouvez bien!
Passons : soyez, Monsieur, ce que vous voulez être :
Vous êtes innocent; l'on vous transforme en traître;
Au mieux! ardent ami des principes nouveaux,
Excellent citoyen; vos frères, vos égaux,
Tous les bons citoyens vous préparent des chaînes,
Bientôt vont ravager vos fermes, vos domaines;
Riche, vous serez pauvre. Après? Est-ce un grand mal?
Bon! La fortune? abus! L'or? fi donc! vil métal!
L'ordre naît du désordre; aussi, je suis tranquille.
Encor deux ou trois ans de ce désordre utile,
Et la faux du bon peuple aura passé partout;
Et vous serez servi, j'espère, à votre goût.

M. DE FORLIS.

Vous n'avez pas en vous ce qu'il faut pour m'entendre;
Ou vous faites exprès de ne me pas comprendre;
Car, vous n'en doutez pas : comme vous, mon ami,
J'aime, je veux des lois; j'ai, plus que vous, gémi

D'en voir tous les ressorts naguère se détendre ;
Mais du mépris des lois aux lois doit-on se prendre?
Tout le mal vient de ceux qui s'en font des soutiens ;
Accusez les agens, et non pas les moyens.
N'accusez pas non plus le peuple ; la justice
De vos préventions veut l'entier sacrifice :
Car le peuple n'est pas dans tous ces désœuvrés,
A la mollesse, au vice, à l'intrigue livrés ;
N'est pas dans cette oisive et stupide cohue
A qui manque, au moral, et l'ouïe et la vue ;
Qui n'ayant rien en propre, et qui, brûlant d'avoir,
Vole à tous les dangers, sur la foi d'un espoir.
Le vrai peuple est tout autre : il tient de ses ancêtres
Son respect pour les lois, son amour pour ses maîtres :
C'est un double héritage, où sa soumission
Trouve tout à la fois repos, protection...

M. DE VERSAC.

Nous parlerions cent ans, sans pouvoir nous entendre ;
Ainsi, laissons cela.

M. DE FORLIS.

Soit.

M. DE VERSAC

Mais daignez m'apprendre
Ce qu'en cet embarras vous comptez faire.

M. DE FORLIS.

Rien.
Attendre en paix chez vous, Versac, il le faut bien ;
Un ordre, vous savez, me tient captif.

M. DE VERSAC.

Sans doute :

Mais il est d'autres coups que l'amitié redoute.
Ne pourrais-je, Forlis, connaître quels papiers
Bénard vous a sauvés des flammes ?

M. DE FORLIS.

Volontiers.

(Il les examine.)

Parcourons-les ensemble... Attendez... Ce cher homme!
Voici plusieurs effets d'une assez forte somme...

M. DE VERSAC.

C'est un vol, entre nous, que vos soins obligeans
Devraient restituer à ces honnêtes gens.

M. DE FORLIS.

Mais ceci vaut bien mieux.

M. DE VERSAC.

Vos titres de noblesse ?

M. DE FORLIS.

Non, non... c'est un écrit qu'il faut que je vous laisse ;
Car, bien que ces papiers au fond soient innocens,
On saurait, avec art, donnant l'entorse au sens,
Les tourner contre moi : je puis vous les remettre,
Bien sûr qu'ils ne pourront en rien vous compromettre.

M. DE VERSAC.

Donnez, je ne crains rien.

M. DE FORLIS.

Attendez, ce matin
Bénard m'en a remis encore un au jardin :
Je l'ai, je m'en souviens, serré dans mes tablettes ;
Je vais vous livrer tout.

M. DE VERSAC.

J'ai deux ou trois cachettes,
D'où le diable viendra, s'il peut, les enlever.

M. DE FORLIS, cherchant avec inquiétude.

Oh! oh!

M. DE VERSAC.

Dépêchez donc... qu'avez-vous à rêver?

M. DE FORLIS.

Je ne le trouve pas.

M. DE VERSAC.

Bon! autre alarme encore!
Cherchez donc bien...

M. DE FORLIS.

J'ai beau les retourner, j'ignore
Ce que j'en ai pu faire.

M. DE VERSAC.

Ah! Dieu!

M. DE FORLIS.

Point de souci...
Un moment... Ce matin... Ah! tout est éclairci!
Bénard me l'a remis au jardin, où je tremble
De l'avoir oublié.

M. DE VERSAC.

Venez, courons ensemble;
En cherchant...

M. DE FORLIS.

Inutile! il est bien tems, ma foi!
J'ai vu le journaliste y rôder après moi.

M. DE VERSAC.

Ah ! vous êtes perdu !

M. DE FORLIS.

Non, point d'inquiétude :
Mais me voilà guéri de mon incertitude.
Oui, tout est éclairci ; je sais tout, je vois tout ;
Et ce sont ces Messieurs qui m'ont porté le coup.

M. DE VERSAC.

Mais, enfin, cet écrit cache-t-il un mystère
Qui...

M. DE FORLIS.

Je puis à présent cesser de vous le taire...
Vous saurez... Avant tout, l'autre m'étant ravi,
Je dois tenir sur moi ce papier...

M. DE VERSAC.

Le voici.

M. DE FORLIS.

Sachez...

SCÈNE VII.

M. DE VERSAC, M. DE FORLIS, MADAME DE VERSAC, FILTEAU.

MADAME DE VERSAC.

Nous accourons, je suis toute saisie !

M. DE VERSAC.

Comment ?

MADAME DE VERSAC.

Qu'allons nous faire ?

M. DE VERSAC.

Expliquez, je vous prie,
Ce grand effroi.

MADAME DE VERSAC.

Monsieur, qu'allons-nous devenir?

M. DE VERSAC.

Allons, des cris encor! c'est à n'en plus finir!

FILTEAU.

Monsieur, un de vos gens arrive plein d'alarmes :
Il a, dans son chemin, vu des hommes en armes ;
Ils accourent, dit-il : ces flots de furieux
Se grossissent encore en roulant vers ces lieux.
(A M. de Forlis.)
Fuyez, Monsieur.

MADAME DE VERSAC.

Je tremble, ah! Dieu!

M. DE FORLIS.

Calmez votre ame :
C'est moi, ce n'est que moi qu'on cherche ici, Madame ;
Pour vous moins exposer, je cours au-devant d'eux.

M. DE VERSAC.

Non, restez : notre honneur nous enchaîne tous deux.
J'ai répondu de vous ; je tiendrai ma parole :
Forlis, de l'amitié commence ici le rôle.
L'esprit nous divisa, le cœur nous met d'accord.
Versac va partager ou changer votre sort.
J'aurais trop à rougir, si, d'une ame commune,

M. DE VERSAC.

Ah ! vous êtes perdu !

M. DE FORLIS.

Non, point d'inquiétude :
Mais me voilà guéri de mon incertitude.
Oui, tout est éclairci ; je sais tout, je vois tout ;
Et ce sont ces Messieurs qui m'ont porté le coup.

M. DE VERSAC.

Mais, enfin, cet écrit cache-t-il un mystère
Qui...

M. DE FORLIS.

Je puis à présent cesser de vous le taire...
Vous saurez... Avant tout, l'autre m'étant ravi,
Je dois tenir sur moi ce papier...

M. DE VERSAC.

Le voici.

M. DE FORLIS.

Sachez...

SCÈNE VII.

M. DE VERSAC, M. DE FORLIS, MADAME DE VERSAC, FILTEAU.

MADAME DE VERSAC.

Nous accourons, je suis toute saisie !

M. DE VERSAC.

Comment ?

MADAME DE VERSAC.

Qu'allons nous faire ?

M. DE VERSAC.

Expliquez, je vous prie,
Ce grand effroi.

MADAME DE VERSAC.

Monsieur, qu'allons-nous devenir?

M. DE VERSAC.

Allons, des cris encor! c'est à n'en plus finir!

FILTEAU.

Monsieur, un de vos gens arrive plein d'alarmes :
Il a, dans son chemin, vu des hommes en armes;
Ils accourent, dit-il : ces flots de furieux
Se grossissent encore en roulant vers ces lieux.
(A M. de Forlis.)
Fuyez, Monsieur.

MADAME DE VERSAC.

Je tremble, ah! Dieu!

M. DE FORLIS.

Calmez votre ame :
C'est moi, ce n'est que moi qu'on cherche ici, Madame;
Pour vous moins exposer, je cours au-devant d'eux.

M. DE VERSAC.

Non, restez : notre honneur nous enchaîne tous deux.
J'ai répondu de vous; je tiendrai ma parole :
Forlis, de l'amitié commence ici le rôle.
L'esprit nous divisa, le cœur nous met d'accord.
Versac va partager ou changer votre sort.
J'aurais trop à rougir, si, d'une ame commune,

J'abandonnais l'ami que trahit la fortune.
Restez, ces murs, du moins, pourront vous protéger.

M. DE FORLIS.

Je ne redoute point un courroux passager;
Je puis d'un cœur tranquille affronter leur présence :
La crainte est pour le crime, et non pour l'innocence.

M. DE VERSAC.

Du moins, en quelque endroit que vous porticz vos pas,
Vous savez qu'un ami ne vous quittera pas.

MADAME DE VERSAC.

J'oubliais : on a vu ces hommes pleins de rage
Courir vers la maison de monsieur Dubrissage,
L'accuser, à son tour, d'infâmes trahisons,
Supposer entre vous de sourdes liaisons,
L'appeler votre ami, même votre complice,
Et vous envelopper dans la même injustice.

M. DE FORLIS.

Mon ami! ce trait-là sans doute est le dernier;
C'était le seul affront qui pût m'humilier.
Cet homme, mon ami!

SCÈNE VIII.

M. DE VERSAC, M. DE FORLIS, MADAME DE VERSAC, FILTEAU, DUBRISSAGE.

FILTEAU, à part, apercevant Dubrissage.

Que vois-je? Dubrissage!

M. DE VERSAC.

Quoi! cet homme, à cette heure!

M. DE FORLIS.

Est-ce un nouvel outrage ?

FILTEAU, à part.

Que veut-il ?

DUBRISSAGE, avec calme, après avoir regardé tout le monde.

Mon abord vous surprend, je le voi.

M. DE FORLIS.

Que voulez-vous, Monsieur ?

DUBRISSAGE, avec mystère.

Vous sauver.

M. DE FORLIS.

Qui ? vous ?

DUBRISSAGE.

Moi.

Trop heureux si je puis, enfin, par ce service,
Vous faire revenir d'une grande injustice,
Et forcer votre esprit, contre moi prévenu,
De confesser tout haut qu'il m'avait mal connu.

M. DE FORLIS.

Oh ! je vous ai, Monsieur, trop bien connu, peut-être:
Mais, ne désirant pas, enfin, vous mieux connaître,
Je n'accepterai pas vos soins officieux,
Que je n'ai pas voulu nommer injurieux.
Reprenez vos faveurs; gardez-moi votre haine,
Mais franche, mais ouverte, et non plus souterraine;
Qu'elle éclate au grand jour : en me cachant vos coups,
Vous semblez trop, Monsieur, vous défier de vous.

DUBRISSAGE.

Mais la haine, Monsieur, n'interdit pas l'estime.

Sauver son ennemi n'a rien de si sublime,
N'est pas un tel effort, que vous dussiez m'ôter
Jusqu'au facile honneur de vouloir le tenter !
En sauvant la personne, on sauve le mérite ;
Et c'est le double objet, Monsieur, de ma visite.
Sauf à reprendre après tous nos anciens débats,
Acceptez mon secours.

M. DE FORLIS.

Je ne l'accepte pas.

DUBRISSAGE.

Mais écoutez, par grâce ; après, vous serez maître
D'agréer ce service, ou de le méconnaître...
Écoutez...

M. DE VERSAC.

Écoutons, Forlis.

DUBRISSAGE.

On vous poursuit.
Le peuple, je l'ignore, équitable ou séduit...

M. DE FORLIS.

Séduit, vous le savez.

DUBRISSAGE.

Dans sa fougue excusable,
De je ne sais quels torts vous suppose coupable.
Le croiriez-vous ? moi-même, en butte à sa fureur,
J'ai failli payer cher une flatteuse erreur.
Dans quelques mots sur vous, où parlait mon estime,
On crut voir un complot, un véritable crime.
Ce peuple, à ses soupçons se laissant emporter,

M'accusa d'un honneur... que je veux mériter,
Disant que ces dehors d'inimitiés factices
Étaient un voile adroit qui cachait deux complices.

M. DE FORLIS.

Monsieur, j'attends la fin ; pourriez-vous abréger ?

DUBRISSAGE.

Cet orage sur moi n'était que passager.
« Amis, leur ai-je dit, vous devez me connaître :
» Je vous livre Forlis, si Forlis est un traître ;
» Mais je dois le laver d'un soupçon offensant,
» Si, comme j'en suis sûr, Forlis est innocent.
» Amis, je vais le voir ; amis, je vous l'amène ;
» Il n'a pas, croyez-moi, mérité votre haine. »
Je dis, et je les quitte, et j'accours ; hâtons-nous :
Profitons du moment qui retient leur courroux.
Fuir, vous cacher ici, tentative inutile,
Et qui de vos amis exposerait l'asile.

M. DE FORLIS.

Ces moyens seraient vils ; je n'en veux prendre aucun
Qui soit...

DUBRISSAGE.

Pour vous sauver, sans doute, il n'en est qu'un.
De ce public amour, que la faveur me donne,
Protégeons, entourons, couvrons votre personne.
Ma présence est pour vous le plus sûr bouclier ;
Et nous montrer unis, c'est vous justifier.
Tout ce peuple, pour moi plein de reconnaissance,
Dans cette liaison va voir votre innocence.
Sans regarder la main, acceptez le secours :

Devenez mon ami, pour conserver vos jours :
Je bornerai, Monsieur, la grâce que j'envie
A ce qu'il faut de tems pour sauver votre vie.

FILTEAU, à part.

Quel changement ! Oh ! Ciel ! est-ce une illusion,
Ou d'un génie affreux la noire invention ?

M. DE VERSAC, à Dubrissage.

Monsieur, votre démarche est généreuse et belle.
(A Forlis.)
Allons, marchons, Forlis... ne soyez pas rebelle.

M. DE FORLIS, après une pause.

Non, Versac, j'irai seul.

M. DE VERSAC.

Forlis, vous résistez !

DUBRISSAGE.

Mais vous êtes perdu, Monsieur...

M. DE FORLIS, le considérant d'une manière énergique.

Vous insistez !
Ce pouvoir sur le peuple (inexprimable injure
Faite au prince, à nos lois), si sa source était pure,
Je l'eusse reconnu, je l'eusse révéré ;
Recevant vos secours, je m'en fusse honoré.
« Tout un peuple, pour vous plein de reconnaissance,
» Dans notre liaison verra mon innocence ?
» Votre présence, enfin, sera mon bouclier,
» Et nous montrer unis, c'est me justifier ? »
A merveille, Monsieur ! pour qu'on puisse vous croire,
Il faut, une autre fois, montrer plus de mémoire.

Vous avez oublié, mais bien étourdiment,
Ce grand courroux du peuple et son ressentiment,
Quand, trompé, disiez-vous, sur notre intelligence,
Il venait, chez vous-même, en demander vengeance.
Comment cette fureur, que produit le soupçon,
Bien affligeant pour moi, de notre liaison,
Va-t-elle s'apaiser, quand, par votre présence,
De notre liaison il aura l'assurance?...
Pour l'honneur de moi-même et de l'humanité,
Je laisse vos secrets dans leur obscurité.
Ce mot en dit assez, et doit vous faire entendre
Que l'on comprend trop bien ce qu'on craint de comprendre.
Restez.

DUBRISSAGE.

Monsieur...

M. DE FORLIS, avec force.

Restez... Vous tous, veillez sur lui
Sauvez-moi, cher Versac, l'affront d'un tel appui.

DUBRISSAGE.

Non, je veux vous prouver...

M. DE FORLIS, avec plus de force

Restez... Je vous refuse;
Et, s'il faut vous le dire, enfin, je vous accuse.

M. DE VERSAC.

Je vous suivrai donc seul.

M. DE FORLIS, avec vivacité.

Non, ne le quittez pas.
Empêchez, mon ami, qu'il ne suive mes pas.

Répondez-moi de lui dans ce péril extrême ;
Je vous réponds, après, du peuple et de moi-même.
(Il s'échappe.)

SCÈNE IX.

M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, FILTEAU, DUBRISSAGE.

M. DE VERSAC.

Que va-t-il devenir ?... Forlis !... Cris superflus !
Forlis !... Ah ! c'en est fait, nous ne le verrons plus !
(A Dubrissage.)
Monsieur, vous resterez... Monsieur, je ne puis croire
Ce qu'il pense de vous... L'ame est-elle assez noire
Pour...

DUBRISSAGE.

Le malheur, sans doute, à ses yeux reproduit
Ce rêve d'un complot qui toujours le poursuit.

M. DE VERSAC, à Filteau.

Vous, Monsieur, au dehors, informez-vous, de grâce.
Je brûle de savoir, et crains ce qui se passe.
(Ils rentrent par la porte du milieu. Filteau prend le chemin par lequel est sorti Forlis.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DUBRISSAGE, seul, dans l'agitation.

Voyez-moi ce Filteau! Tout une heure mortelle
Sans rentrer!... Que fait-il?... Quoi! pas une nouvelle!
Trois laquais sont partis, rien n'arrive... O tourment!...
Ce Forlis a pensé m'imposer un moment.
C'est la première fois, depuis que je conspire,
Qu'un homme a sur mes sens su prendre cet empire.
Filteau l'a bien connu... Quel est donc ce Forlis,
Qui sait juger mon ame à travers ses replis?...
J'ai cru qu'il me suivrait. . C'était le coup de maître,
Le diable, après cela, n'eût pu s'y reconnaître.
Ma présence écartait le soupçon loin de nous,
Rassurait nos agens, affermissait leurs coups;
Ou, s'il en réchappait... contre toute apparence,
C'est à moi qu'il croyait devoir sa délivrance:
N'ayant pas pu le perdre, au moins j'avais l'honneur
De passer à ses yeux pour son libérateur...
O maudit contre-tems!... J'entends du bruit!... Personne...
Que faire?... M'échapper? Déjà l'on me soupçonne:
Fuir, c'est tout confirmer!... Me serais-je mépris?
Dans mes propres filets Forlis m'aurait-il pris?...
Tenons ferme au surplus, le dénoûment approche;
Qu'ai-je à craindre? sous moi j'ai des gens sans reproche,
Sûrs... Nul écrit qui prouve...

235417B

SCÈNE II.

DUBRISSAGE, LAROCHE.

LAROCHE.

Ah! je te trouve donc!

DUBRISSAGE.

C'est toi! Que fait Forlis?

LAROCHE.

Je crois son compte bon;
Ou, que pour l'en tirer, il faudra de l'adresse.
Selon les uns, la foule et l'entoure et le presse:
D'autres, trompés peut-être, ou cherchant à tromper,
Assurent que Forlis aura pu s'échapper.
Toutefois, mon ami, l'insurrection roule:
Viens, il faut nous hâter; il faut presser la foule;
Lui souffler notre esprit, et l'égarer si bien,
Qu'elle n'ait plus que nous pour salut, pour soutien.
Suis-moi.

DUBRISSAGE.

Comment? Je suis enchaîné; l'on m'observe.
Oh! je suis obligé d'agir avec réserve...
Si tu savais...

LAROCHE.

D'accord; mais ta présence aussi
Est plus utile ailleurs qu'elle ne l'est ici.

DUBRISSAGE.

Que se passe-t-il donc?

LAROCHE.

Tout est au mieux, sans doute.
D'après ce que j'ai vu. Notre armée est en route :
Tanserre la commande ; il s'avance aux flambeaux.
Nuit plus belle pour nous que les jours les plus beaux !
Les faux, les fers, les feux, le cliquetis des armes,
Les tambours, les tocsins qui sonnent les alarmes,
Les insurgés courant au milieu des *bravos*,
Les marches, les rappels, les cris de leurs rivaux...
C'est un vrai train d'enfer ! L'homme qui vit d'usure
S'enferme, sans compter, sous sa triple serrure ;
Le riche, sans songer lui-même à se sauver,
Cache, cache son or... qu'on saura bien trouver.
(Croyant entendre du bruit.)
Quel moment !... Écoutons...

DUBRISSAGE.

Tout est dans le silence...
Va-t'en.

LAROCHE.

Je te l'ai dit : il nous faut ta présence
Pour ranimer le peuple... On l'a bien travaillé,
Mais...

DUBRISSAGE.

Chut !...
(*Il écoute.*)
On se querelle !... Ici, j'ai tout brouillé.

LAROCHE.

Je ne réponds de rien, si tu ne nous secondes,
Tout ce peuple incertain, moins stable que les ondes,
S'en va nous échapper !

DUBRISSAGE.

Paix ! voici nos époux.
Fuis... j'irai te rejoindre.

(Laroche s'échappe par le côté opposé.)

SCÈNE III.

DUBRISSAGE, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

Excusez mon courroux ;
Et plaignez tous les maux où mon ame est en proie.
En ces momens de crise, où l'esprit se fourvoie,
Qui pourrait se flatter, de soi-même vainqueur,
De régler ses discours, d'ordonner sa douleur ?
Je vais, je cours partout, rempli d'horreurs secrètes,
Redemandant Forlis à ces voûtes muettes.
Qui m'apprendra son sort ? Ah ! ce silence affreux
Redouble la terreur de ce jour douloureux.
O Dieu ! Dieu ! que je crains !

DUBRISSAGE, se composant, et avec hypocrisie.

Cruelle inquiétude !
Et c'est lui qui nous jette en cette incertitude !
Extrémité fâcheuse, où nous ne serions pas
S'il m'eût au moins permis d'accompagner ses pas !
C'était le seul moyen... Mais que faire, à cette heure,
Et quand l'honneur surtout veut qu'ici je demeure ?
Vous-même avez voulu, Monsieur, me retenir.

M. DE VERSAC.

Pardonnez, si j'ai pu me laisser prévenir...
Le malheur rend injuste... Allons... Sonnons encore....
(Il va sonner dans la plus grande inquiétude.)
Quel secret m'apprendra le tems que je dévore?...

MADAME DE VERSAC, au laquais qui entre.

Personne de retour?

LE DOMESTIQUE.

Personne jusqu'ici.

MADAME DE VERSAC.

Le quartier?

LE DOMESTIQUE.

Est tranquille à présent, Dieu merci.

MADAME DE VERSAC.

Vous n'avez rien appris?

M. DE VERSAC.

Quoi! rien entendu dire?

DUBRISSAGE.

Sur monsieur de Forlis aucun bruit ne transpire?

LE DOMESTIQUE.

Rien; sinon qu'attaqué par des hommes méchans,
Il a peur lui, dit-on, tous les honnêtes gens:
Mais les honnêtes gens sont de faible défense.

M. DE VERSAC, à Dubrissage, avec l'intérêt le plus vif.

Si vous avez un cœur au-dessus de l'offense,
Monsieur; si mon ami, contre vous prévenu,
Comme vous l'avez dit, vous avait mal connu;
Eh bien! tirez de lui cette vengeance heureuse,

La seule qui convienne à l'ame généreuse :
Arrachez-le des mains qui poursuivent ses jours ;
Malgré lui-même, enfin, prêtez-lui vos secours ;
Et, si vous nous servez, ah ! mesurez d'avance
Sur un si grand bienfait notre reconnaissance.

DUBRISSAGE.

Que puis-je en sa faveur ? Je me suis vu ravir,
Et par vous et par lui, l'espoir de le servir.

M. DE VERSAC.

Punissez-nous tous deux, je le répète encore,
Mais par un châtiment, Monsieur, qui vous honore.

DUBRISSAGE.

Mais l'honneur veut, Monsieur, que je reste; et pourtant
Je ne puis du péril le sauver... en restant.

M. DE VERSAC.

L'honneur veut qu'on le sauve.

DUBRISSAGE.

Eh bien ! je vous immole
Mes scrupules, Monsieur ; ordonnez, et je vole,
Heureux de ressaisir l'espoir qu'on m'a ravi,
Et qui serait comblé, si Forlis m'eût suivi...

(Il va pour sortir, et s'arrête au cri de Filteau.)

SCÈNE IV.

DUBRISSAGE, M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, FILTEAU.

FILTEAU, à haute voix, de la coulisse.

Sauvé ! sauvé !

M. DE VERSAC.

Qui donc ?

FILTEAU.

Forlis.

M. DE VERSAC.

Forlis !

FILTEAU.

Lui-même.

MADAME DE VERSAC.

O bonheur !

DUBRISSAGE, à part.

O revers !

M. DE VERSAC.

O justice suprême,
Vous l'avez défendu !... Succès inespéré !...
Mais, vous en êtes-vous, Monsieur, bien assuré ?
Quel pouvoir si puissant a conjuré l'orage ?
Quel prodige inouï l'a sauvé ?

FILTEAU.

Son courage,
La justice du peuple, et son humanité.

Vous m'en voyez de joie encor tout transporté !
Tout ce qu'on vit jamais de bon et d'équitable,
Tout ce qui fut jamais et noble et respectable,
A paru, ce jour même, entre le peuple et lui :
Tous deux ils ont lutté de vertus aujourd'hui.
L'un était digne enfin d'être sauvé par l'autre.

DUBRISSAGE, à part.

Le peuple est son sauveur !... Eh ! quel sera le nôtre ?

FILTEAU.

Je courais sur votre ordre : à peine descendu,
Je trouve en bas Forlis, par la foule attendu,
Recueillant ses moyens et son ame en silence.
Un cri s'élève alors : soudain, Forlis s'élance
Seul, quand de nouveaux cris, par mille voix poussés,
Font retentir ces mots, à la fois prononcés :
« C'est Forlis!... Oui, dit-il, et vous m'allez entendre ;
» Citoyens, on m'accuse, et vous m'allez défendre.
» Je vais vous révéler un horrible complot...
» Citoyens, écoutez. » Tout se tait à ce mot.
Il reprend : « Peuple juste, et d'un crime incapable,
» L'innocent devant vous s'avance, ou le coupable.
» Voyez de l'innocent, sous vos coups étendu,
» Sur vous et sur vos fils tout le sang répandu !
» Tremblez en frappant l'autre : assassins sacriléges,
» Vous usurpez des lois les sanglans priviléges :
» Ainsi que l'innocent le coupable a ses droits ;
» Et tous les accusés appartiennent aux lois. »
Il dit : on se regarde, on balance, on s'étonne :
Un groupe d'assassins se fait jour, l'environne ;

Les poignards sont levés, les coups près de tomber :
Votre ami...

M. DE VERSAC.

Juste Ciel ! Forlis va succomber.

FILTEAU.

Forlis en saisit deux, et terrible il s'écrie :
« J'arrête, au nom des lois, au nom de la patrie,
» Ces lâches meurtriers dont l'indigne attentat
» Blesse à la fois le peuple, et les lois, et l'État. »
Forlis au comité veut qu'on les lui confronte.
Il marche, il entre : « Au peuple, à vous, Forlis doit compte,
» Citoyens ; je vous somme, en vertu de la loi,
» De lire hautement vos charges contre moi. »
On lit un acte : aux noms que cet acte rassemble,
On croit voir un complot et les preuves ensemble :
Il reste démontré que, de ses revenus,
Forlis paie en secret cent cinquante inconnus.
Qui sont-ils ? dans quel but ? et pourquoi le mystère ?..
Forlis, toujours fidèle à son grand caractère,
Offre des mêmes noms un écrit revêtu
Qui, le lavant du crime, atteste sa vertu...
On va lire... un cri part : « Laissez, laissez ces preuves·
» Voici d'autres garans, voici d'autres épreuves,
» Traîtres qui l'accusez, nous voici ! » C'était ceux
Dont les noms sont inscrits en ces actes douteux,
Et qui, ravis au crime ainsi qu'à la misère,
Venaient tous proclamer et défendre leur père.
« Français, le désespoir allait armer nos bras,
» Envers notre patrie, envers le Ciel ingrats »,

Disaient-ils. « Ses bienfaits, en nous rendant la vie,
» Ont su nous rappeler qu'il est une patrie,
» Un Ciel, refuge ouvert à l'être abandonné,
» Un Dieu soutien du faible et de l'infortuné,
» Qui voulut que ce monde offrît à l'indigence
» Dans l'homme généreux une autre Providence...
» Eh bien! tournez aussi sur nous vos fers sanglans;
» Vous qui frappez un père, ah! frappez ses enfans! »
Le peintre, l'orateur n'ont qu'un art infidèle
Pour rendre ce tableau d'ivresse universelle.
C'est d'abord un muet et long étonnement;
Puis des cris d'allégresse et d'attendrissement.
Ses ennemis sont morts; son jour enfin commence:
Et l'accusé plus grand, que presse un peuple immense,
De respect, et de joie, et d'amour entouré,
Paraît être un vainqueur du triomphe honoré.

M. DE VERSAC, avec un sentiment de bonheur.

Il est tombé! le poids qui pesait sur mon ame!

MADAME DE VERSAC.

J'entends Forlis, je crois.

FILTEAU.

C'est lui-même, Madame.

SCÈNE V.

M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, DUBRISSAGE, FILTEAU, M. DE FORLIS, BÉNARD, SUITE DE DOMESTIQUES.

M. DE VERSAC, se jetant dans ses bras.

FORLIS!

DUBRISSAGE, sur le bord du théâtre.

Quel embarras !

M. DE VERSAC.

Forlis, est-ce bien vous!

M. DE FORLIS.

Mon ami !... ce moment est encor le plus doux !
Oui, je viens d'obtenir une belle victoire :
Mais je n'eus de bonheur que celui de la gloire ;
Et je sens, dans vos bras, dont Forlis est lié,
Que la gloire n'est rien auprès de l'amitié...
(Apercevant Dubrissage.)
Quel homme vois-je ici ?

DUBRISSAGE, à part.

Soutenons mon audace.

M. DE FORLIS.

Osez-vous bien encor me regarder en face ?

DUBRISSAGE.

Pourquoi non ?

MADAME DE VERSAC, à Forlis.

Quel discours !

M. DE FORLIS.

Voici mon assassin.
Il se dit mon ami pour me percer le sein.
Sous ce manteau sacré, de ses regards avides,
Il venait diriger le fer des homicides ;
Il commanda ma mort ; et, pour mieux l'assurer,
Lui-même à ses bourreaux il voulut me livrer.

M. DE VERSAC.

O scélérat !

FILTEAU, bas à Dubrissage.

Fuyez... fuyez.

DUBRISSAGE, bas à Filteau.

Moi, que je fuie !
(A Forlis.)
Suis-je donc un Filteau ?... Monsieur, la calomnie...

M. DE FORLIS.

Tous vos honteux complots ont été révélés :
Le peuple est là, Monsieur, il vous poursuit... tremblez.

DUBRISSAGE.

Pensez-vous que ce peuple, envers vous si facile,
N'ouvre qu'à votre voix une oreille docile ?
Il est là, dites-vous ? j'y cours, il m'entendra.
Si son courroux s'emporte, un mot le contiendra.
Mais ma présomption dût-elle être punie,
Je ne compose point pour racheter ma vie :
Je brave tout mon sort, et sais envisager
Le prix d'une action bien moins que son danger.
A côté du succès, je mesure la chute,

Et, dussé-je tomber, j'avance et j'exécute.
Adieu, monsieur Forlis, vous pouvez l'emporter;
Mais j'étais avec vous digne au moins de lutter.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC, FILTEAU, M. DE FORLIS, BÉNARD, SUITE DE DOMESTIQUES.

M. DE VERSAC, à Bénard.

Monsieur, suivez cet homme, et venez nous redire
Si sur la foule encor sa voix a quelque empire.

(Bénard sort.)

M. DE FORLIS.

Plaignons de ses talens le déplorable emploi.

FILTEAU, à part.

O malheureux Filteau! quel exemple pour toi!

MADAME DE VERSAC.

Ah! Dieu! que je rougis, Forlis, de ma conduite
Cher Forlis, les cruels!... comme ils m'avaient séduite!
Aussi je les abjure, et m'en veux à jamais
D'avoir tant écouté ces méchans que j'aimais.

M. DE FORLIS.

Les révolutions, époques des grands crimes,
Égarent tant de cœurs, et font tant de victimes,
Que la moins orageuse en son débordement
N'est du ciel courroucé qu'un moindre châtiment...

Oh ! loin, bien loin de nous ces crises politiques,
Où chacun, en pleurant les pertes domestiques,
Prend sa part du fardeau des publiques douleurs !
Jours sanglans ! jours de deuil, si féconds en malheurs,
Que d'un despote altier le règne redoutable
Est moins à craindre encore, est moins insupportable
Que ces tems d'anarchie, où l'État sans soutiens
Compte autant de tyrans qu'il a de citoyens.
(A Bénard qui revient.)
Eh bien ?...

SCÈNE VII.

M. DE VERSAC, MADAME DE VERSAC FILTEAU, M. DE FORLIS, BÉNARD, SUITE DE DOMESTIQUES.

BÉNARD.

De l'intrigant le règne enfin expire.
A soulever le peuple en vain sa voix aspire :
Le peuple, inexorable alors qu'on l'a trompé,
Couvre de ses clameurs son langage usurpé ;
Mais, laissant à la loi le soin de son supplice,
L'entraîne à la prison où l'attend son complice.

MADAME DE VERSAC.

Destin trop mérité !...
(A Filteau.)
Ces éclats scandaleux
De notre liaison ont rompu tous les nœuds,
Monsieur ; votre présence, à Forlis si funeste,
Ne peut plus désormais...

M. DE FORLIS.

Souffrez que Monsieur reste.

FILTEAU.

Ah. Monsieur, croyez bien...

M. DE FORLIS.

Oui, soyez rassuré ;
Je sais tout : des méchans vous avaient égaré.
Oui, contre votre arrêt, Madame, je réclame ;
Monsieur est notre ami.

FILTEAU.

Ciel !

M. DE FORLIS.

J'ai lu dans votre ame ;
Elle est droite.

FILTEAU.

Ah ! sur moi je n'ose ramener
Les regards que vers vous je viens de détourner.

M. DE FORLIS.

Vous avez dû rougir, quand vous étiez coupable ;
Le repentir, Monsieur, fait de vous mon semblable :
Donnez-moi votre main.

FILTEAU.

Sous le crime abattu
Je me sens, près de vous, renaître à la vertu.

M. DE VERSAC, montrant Forlis.

Ce diable d'homme en soi je ne sais quoi renferme,

Qui, si je m'oubliais, et si je n'étais ferme,
Pourrait me ramener à ses opinions.

M. DE FORLIS.

Sans doute, les jugeant un jour sans passions...

M. DE VERSAC.

Si je vous écoutais, votre voix dangereuse...

M. DE FORLIS.

Vous avez l'esprit juste et l'ame généreuse,
Vous reviendrez...

M. DE VERSAC.

C'est vous qui reviendrez, Forlis,
A ce qui fit la force et l'éclat de nos lis,
A ces vieux erremens du pouvoir monarchique,
Dont nous ne voulons plus suivre la trace antique,
Armés contre nous-même, ennuyés, mécontens
D'un bonheur que la France a goûté si long-tems.

M. DE FORLIS.

Grâce au régime heureux dont nous voyons l'aurore,
Ce bonheur peut durer aussi long-tems encore.
La raison, sur ce point, prompte à vous rassurer,
Vous dira qu'un état peut encor prospérer
Sous un vertueux roi que la justice inspire :
Croyez que tout n'est pas perdu dans un empire,
Parce qu'on y jouit avec sécurité
Des bienfaits d'une aimable et douce autorité,
Qui des droits, des pouvoirs, observe l'équilibre,
Et, sous le joug des lois, rend le citoyen libre.
J'en conviens, ce problème a ses difficultés :

Mais tel prince, à son tour, aura ses qualités
Qui seront du succès le gage, l'assurance ;
Et nous avons, je crois, un bon fonds d'espérance.

M. DE VERSAC.

Je vois que nous allons faire un peuple d'amis :
(A madame de Versac.)
Fort bien... Pour commencer, vous nous l'avez promis,
Vous unissez ma fille ?...

MADAME DE VERSAC.

A Forlis.

M. DE VERSAC.

Bon. Sans cesse
Vous me faites sonner votre grande richesse ;
Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ?

MADAME DE VERSAC.

De grand cœur
Si vous nous laissez là tous vos titres d'honneur.

M. DE VERSAC.

Soit.

MADAME DE VERSAC.

Recevez, Forlis, l'hommage d'une amie :
Par vous ma faible tête est enfin raffermie.
Mon cœur n'entrait pour rien dans cette illusion.
Un peu de vaine gloire, un grain d'ambition,
M'avait comme enivrée : à ma raison première
Je vous dois mon retour ; je vous dois la lumière
Qui dessille mes yeux, frappés d'un nouveau jour.
Je vais à tous les miens consacrer ce retour.

Du sang et de l'hymen suivre la loi chérie;
C'est ainsi qu'une femme aime et sert sa patrie,
Puisque dans vos leçons vous nous montrez si bien
Que le seul honnête homme est le vrai citoyen.

FIN DE L'AMI DES LOIS.

LA

FAMILLE GLINET,

OU

LES PREMIERS TEMS DE LA LIGUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. MERVILLE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Favart, par les comédiens de l'Odéon, le 18 juillet 1818.

Quid rides? Mutato tempore.

M. Sue

NOTICE SUR M. MERVILLE,

Extraite de la biographie nouvelle des Contemporains.

MERVILLE (PIERRE-FRANÇOIS CAMUS dit), homme de lettres, naquit à Pontoise le 20 avril 1783. Il fit ses humanités au collége de cette ville, et vint à Paris au commencement de 1790 pour étudier la médecine. Il se distingua par des progrès si rapides, qu'en 1802 il obtint au concours une place de chirurgien dans une des salles de médecine de l'Hôtel-Dieu; mais sa passion pour l'étude ne lui laissant point regarder comme un aliment suffisant les différentes branches de l'art de guérir, il suivait encore, et par délassement, les cours de littérature ancienne et moderne du collége de France. Peu à peu le goût des lettres et de la poésie devint très-vif en lui; celui du théâtre ne tarda pas à s'y joindre, et Hippocrate fut souvent négligé pour Molière. Quelques changemens survenus dans la fortune de ses parens les obligèrent de quitter un bureau de loterie qu'ils tenaient à Paris, pour prendre un commerce d'épicerie.

Le jeune Merville, pour l'éducation duquel ils avaient fait de grands sacrifices, souffrit avec chagrin l'idée de continuer à leur être à charge. La place de l'Hôtel-Dieu n'offrait qu'un faible allégement aux dépenses que nécessitent les études d'un médecin, et d'ailleurs elle était temporaire. Vers ce tems, à peu près, un sieur Lepan, propriétaire du *Courrier des Spectacles*, annonça, par la voie de son journal, des *leçons gratuites de déclamation*. La curiosité et le désir d'acquérir de nouveaux talens conduisirent M. Merville à ces leçons. On ne tarda pas à lui découvrir qu'il s'agissait d'élever un théâtre composé de jeunes gens instruits, étrangers aux habitudes et aux intrigues de coulisses, et capables de fixer l'attention du Gouvernement par ce qu'il y aurait de singulier et de piquant dans leur réunion; il s'enrôla dans la nouvelle troupe à l'insu de ses parens. Ce fut à cette époque qu'il quitta le nom de *Camus*, pour prendre celui de *Merville* que portait sa mère. L'exemple donné quelques années auparavant par Albert Bonnet et par Vigneaux, qui avaient abandonné l'école de médecine, le premier pour l'opéra, et l'autre pour le théâtre Molière, l'étourdit sur le péril de sa démarche. Il quitta l'Hôtel-Dieu;

mais bientôt l'entreprise du sieur Lepan n'ayant pas réussi, il finit par se trouver dans un extrême embarras. Un homme de lettres lui avait entendu réciter quelques vers de comédie chez Dupont, alors acteur des Français; il le recommanda à M. Picard, et on le fit débuter au théâtre Louvois, où il fut vu avec applaudissement dans l'*Entrée dans le monde*. Le répertoire trop restreint de ce théâtre ne s'accordant pas avec le dessein où il était de se produire sur la scène française, il n'y resta que peu de tems; il alla s'essayer en province, dans les rôles tragiques et comiques de l'emploi des amoureux, et parut successivement sur les théâtres d'Aix, de Marseille et de Toulon.

Quand Jérôme Napoléon prit possession du royaume de Westphalie, on forma à Cassel un théâtre français; plusieurs acteurs distingués y furent appelés, et M. Merville fut de ce nombre. On assure qu'il obtint les plus brillans succès dans les rôles de petit-maître de la haute comédie. Il resta à Cassel jusqu'à l'époque où la cour elle-même fut contrainte d'en sortir, et il arriva à Paris dans une situation bien plus embarrassante encore que celle où il s'était trouvé après la chute de l'entreprise du sieur Lepan. Marié, chargé

d'une nombreuse famille, et dépouillé par les Cosaques tant de ses effets les plus précieux que du fruit entier de ses économies, il chercha à s'attacher au théâtre de l'Odéon. Il n'y put réussir, malgré l'appui de M. Alexandre Duval. Un directeur financier de ce théâtre déclara, avec assez de raison, que les tems étaient trop durs pour en augmenter les charges. Abandonné de tous, M. Merville ne s'abandonna pas lui-même, et sa constance ouvrit une nouvelle carrière à ses talens. Au sein des loisirs que la profession d'acteur lui laissait, il n'avait pas négligé l'étude; dès son apparition à Louvois, il avait lu une petite comédie qu'il fit jouer depuis sous le titre de *La Lettre équivoque*. Il avait composé à Marseille une tragédie en cinq actes dont le sujet était *La Mort de Servius Tullius*; et à Cassel, *Amélie*, drame en quatre actes, traduit de Kotzebue; *le Railleur*, comédie en un acte, en vers; *Henri IV à Meulan*, en un acte et en prose; *Les Rivaux*, opéra-comique, qu'un des officiers de la cour mit en musique, et *Le Protecteur*, comédie en cinq actes, en vers. A son retour de Cassel, il fit jouer successivement à l'Odéon *La Lettre équivoque*, *Amélie*, *Les Rivaux* et *Henri IV à Meulan*. A l'exception du drame

allemand, tous ces ouvrages furent reçus du public avec bienveillance; on remarqua dans tous du naturel, de la grâce, et une parfaite connaissance de la scène. Encouragé par cette indulgence, M. Merville donna bientôt *Les deux Anglais*, qui commencèrent sa réputation; *La Famille Glinet* et *L'Homme poli*; au Théâtre-Français, *Les quatre Ages* et récemment à l'Odéon (septembre 1823), *Le Frère et la Sœur*, drame en quatre actes, en prose, dont le sujet, bien que déguisé, est pris dans les Mémoires de Beaumarchais.

On s'est plu à reconnaître dans cet auteur (assez jeune encore pour donner des espérances aux amis du théâtre et de la littérature) une vraie modestie et de la déférence pour la saine critique. On avait reproché de nombreuses incorrections dans le style de *La Famille Glinet*; celui de *L'Homme poli* est incomparablement plus pur, et l'on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'élégance, et même plusieurs détails poétiques fort remarquables dans *Les quatre Ages*. M. Merville a donné en outre *Saphorine*, roman plein de gaîté, d'observations fines et de traits satiriques, et il a traduit, pour la belle collection des *Théâtres étrangers*, la *Mina de Barnhelm*, de Lessing, et *L'École de la Medisance*, de Shéridan.

PERSONNAGES.

CHARLES GLINET, médecin.
ARTHUR GLINET, cultivateur.
ÆGIDIUS GLINET, échevin.
HENRI, fils de Charles.
PAGHÈRA, Espagnol, agent secret de Philippe II.
MACLOUD, valet d'Arthur.
BERTHE, femme de Charles.
SUZANNE, fille d'Arthur.
COLETTE, servante de Berthe.
UN NOTAIRE.
UN SERGENT DE VILLE.

La scène se passe à Melun, vers l'an 1576, sous le règne de Henri III.

LA FAMILLE GLINET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de la maison de Charles.

SCÈNE I.

PAGHÉRA, seul.

Attendons un moment, sans doute ils sont sortis.
De me revoir sitôt ils seront bien surpris.
Bonnes gens! Par ma foi! j'aime cette famille;
Le fils, le fils surtout, conviendrait à ma fille.
Il est tems que je songe à former ces doux nœuds.
L'alliance est sortable : ils sont riches, nous gueux;
Mais peut-être le tems n'est pas si loin qu'on pense
Où je puis m'élever. Mon roi, qui hait la France
Le fils de Charles-Quint, qui chez lui veut la paix,
Très-prudemment entre eux divise les Français;
Partout de ses agens ce beau pays se couvre,
Et j'y viens. Mes talens marquaient mon poste au Louvre;
Mais est-ce le talent qui nous classe aujourd'hui?

On m'envoie à Melun, où je peris d'ennui.
Mais, j'y remplis si bien mon petit ministère,
Que quelque jour enfin on s'en sera, j'espère,
Le mérite des soins que j'ai su m'y donner :
Et qui sait où cela peut un jour me mener?
Mais voici le jeune homme.

SCÈNE II.

HENRI, PAGHERA.

HENRI.

Eh quoi! c'est vous!

PAGHÉRA.

Moi-même.

HENRI.

Vous, seigneur Paghéra! Ma surprise est extrême.
Depuis quand à Melun?

PAGHÉRA.

Depuis hier au soir;
Et je viens ce matin, empressé de vous voir,
Vous faire ma visite.

HENRI.

Un tel soin nous honore,
Et, sans vain compliment, nous est plus cher encore.
Eh bien! quoi de nouveau? quoi de bon à Paris?

PAGHÉRA.

De bon? rien; de nouveau non plus. Tous les esprits
Y sont toujours en proie au démon des querelles;

Et les opinions, anciennes ou nouvelles,
La haine du repos, l'amour du changement,
Un grain de vanité, de mécontentement,
Peut-être aussi la mode, amènent, par centaines,
Vos gens à d'Alençon, à Navarre, aux Lorraines.
On déploie en tous lieux l'appareil des combats.
Nous en gémissons tous, et vous n'en doutez pas;
Mais j'apporte à Melun, pour ces momens de crise,
Un acte que partout on signe...

HENRI.

Et pour les Guise?

PAGHERA.

Sans doute.

HENRI.

Qu'est-ce donc?

PAGHÉRA.

On vous en instruira...
Mais parlons d'autre chose, et laissons tout cela.
Savez-vous que je vais, mon cher, dans votre ville,
Me voir bientôt traité de façon fort civile?

HENRI.

Mais ne l'êtes-vous pas?

PAGHÉRA.

Ce sera bien plus beau,
Et je puis m'apprêter pour les coups de chapeau,
Pour les empressemens, les soins, les prévenances,
Et tant d'autres égards, et d'aimables avances.

HENRI.

Daignez donc m'expliquer...

PAGHÉRA.

Ma fille près de moi
Vient passer quelque tems, cher Henri.

HENRI.

Je conçoi :
Je ne la connais point; mais ses lettres charmantes,
Dont vous nous avez lu des lignes si touchantes,
Me fésaient souhaiter qu'elle parût ici :
Et mes coups de chapeau vous menacent aussi.

PAGHÉRA.

Je ne puis le nier, elle est spirituelle,
Sage, bien élevée; et, de plus, jeune et belle :
Au sein du plus grand monde admise dès long-tems;
Ayant su s'acquérir des protecteurs puissans,
Doux prix de ses vertus! Enfin, elle est dans l'âge
Où, selon la coutume, on songe au mariage.
Les partis à Madrid ne nous manqueraient pas;
Mais nous n'y sommes point; et peut-être, en ce cas,
N'est-il pas déplacé qu'à Melun elle vienne,
Et prenne sous mes yeux quelqu'un qui lui convienne.
Car je vous confirai que notre ambassadeur
Veut du jeune ménage être le protecteur;
Qu'il destine à l'époux un poste d'importance.
Jugez ce qu'un tel choix exige de prudence.

HENRI.

Oui. Mais espérez-vous rencontrer dans Melun
Un parti?...

PAGHÉRA.

Comment donc! Mais il en est plus d'un;

Et ma fille, mon cher, ne peut qu'être ravie
Du mérite et du ton de votre bourgeoisie.
Oui, c'est une manière, un goût, des sentimens...
Et, sans parler de vous, parce qu'au nez des gens
Je trouve impertinent de jeter la louange,
Et que c'est mettre un homme en une gêne étrange...
Sans parler de vous, dis-je...

HENRI.

Oh! d'un si beau destin
Je sens le prix; mais, fils d'un obscur médecin,
Ce serait trop d'orgueil...

PAGHÉRA.

Allons donc, quelle enfance!
C'est trop de modestie et trop de défiance.
Votre père a du bien, un état, des vertus:
Ce bon Charles Glinet!... Eh! que faut-il de plus?
J'en sais bien qui voudraient être obscurs de la sorte.
Mais apprenez-moi donc, mon cher, comme il se porte.

HENRI.

Bien, à ce que je crois.

PAGHÉRA.

« Je crois! » Est-il absent?

HENRI.

Depuis trois jours.

PAGHÉRA.

Ah! ah!

HENRI.

Il est chez un parent,

Arthur, son frère aîné, qui, sans pitié, nous plaide
Depuis plus de douze ans.

PAGHÉRA.

Et le bon Charles cède?

HENRI.

Il voudrait s'arranger; et c'est bien naturel:
Deux frères, se plaider douze ans!

PAGHÉRA.

Ah! c'est cruel.

HENRI.

Et notez que, pendant un si long intervalle,
Ils ne se sont point vus, pour surcroît de scandale.
La chicane est horrible; et, pour ses droits honteux,
Souvent de la nature on rompt ainsi les nœuds.

PAGHÉRA.

Ses malades ont dû souffrir de son absence.

HENRI.

Ses malades. C'est là, parbleu! qu'était la chance
A quitter ses foyers. Plusieurs...

PAGHÉRA.

Auront péri!

HENRI, calmant.

Cent fois pis que cela, mon cher, ils ont guéri,
Sans remèdes encore.

PAGHÉRA.

Ah! la chose est criante.
C'est pour la médecine une injure sanglante.
Il n'a pas emmené dame Berthe avec lui?

HENRI.

Il s'en est bien gardé. Non, ma mère est ici.
Vous savez son humeur, son bouillant caractère;
Jamais sur certain point elle n'eût pu se taire,
Et l'on prétend qu'Arthur ne compte pas non plus
L'humeur la plus facile au rang de ses vertus.

PAGHÉRA.

Berthe a de l'énergie, il est vrai. Digne femme!
Pour son parti vraiment, elle est toute de flamme!

HENRI.

Ah! ma mère!... les Guise ont des amis nombreux,
Mais ils n'en comptent point de plus ardens pour eux.
Elle sacrifirait à leur cause, qu'elle aime,
Amis, parens, époux, et peut-être moi-même.

PAGHÉRA.

Digne femme!

HENRI.

Il n'est rien qui la pût arrêter.
La voyez-vous jamais composer, hésiter?

PAGHÉRA.

Tel est le sentiment dont votre ame est imbue.
Toute votre maison pour son zèle est connue.

HENRI.

Ah! mon père n'est pas ce qu'il faut, à mon gré.

PAGHÉRA.

C'est un homme de bien, paisible, modéré.

HENRI.

Beaucoup trop.

PAGHÉRA.

Je le veux ; mais ici, je l'espère,
Votre oncle Ægidius rachète votre père.

HENRI.

Mon oncle Ægidius pense bien aujourd'hui ;
Je n'en ferais pourtant pas plus de fond sur lui.

PAGHÉRA.

Comment ? un échevin, un grave personnage !

HENRI.

Ah ! brevet d'échevin n'est pas brevet de sage :
Depuis la nuit d'Amboise, ardent aux factions,
Il a, tous les six mois, changé d'opinions.
Mais, tenez, le voici lui-même avec ma mère.

SCÈNE III.

BERTHE, ÆGIDIUS, COLETTE, HENRI, PAGHÉRA.

BERTHE, à Ægidius.

Tout cela m'est suspect, entendez-vous, mon frère ?
Et, quand je vois un homme, en ces événemens,
Garder tant de mesure et de ménagemens,
Pouvoir à toute aigreur ainsi fermer son ame,
Aussitôt je le note, et dis : « C'est un infâme. »

ÆGIDIUS.

C'est ma maxime aussi. Mais qu'aperçois-je là ?

BERTHE.

Je ne me trompe pas ; c'est ce cher Pagliéra.

PAGHÉRA.

Moi-même.

BERTHE.

Eh! oui, c'est lui. Voilà ce qui s'appelle
Un digne homme, et qu'on peut proposer pour modèle
A tous ces cœurs flétris, sans vertus, sans honneur,
Qu'on voit demeurer froids en ces jours de malheur.
Il n'est pas Français, lui : que lui font nos querelles?
Et qu'a son intérêt de commun avec elles?
Il y prend part pourtant, à notre honte à tous,
Par simple amour du bien, et par zèle pour nous.

PAGHÉRA.

Vous me flattez

BERTHE.

Non.

ÆGIDIUS.

Non.

PAGHÉRA.

Mais j'interromps, je pense,
Un entretien ici...

BERTHE.

De fort peu d'importance.
Nous parlions de Pothin, le petit avocat.

PAGHÉRA.

Ah! ah! garçon d'esprit, de talent.

BERTHE.

C'est un fat :

Connaissez-le donc mieux. Monsieur fait le capable,
A gens de tous partis se montre favorable;
Ne peut, dans ses erreurs, condamner un *Français*,
Monsieur, dans son courroux, n'en veut qu'aux lansquenets.

PAGHÉRA.

Voyez-vous?

COLETTE.

L'autre jour sa servante Paquette
Était avec Colin (car c'est une coquette
Autour de qui toujours on voit quelque garçon);
Ils ont, quand je passais, chanté cette chanson
Que nous trouvâmes tous, l'an dernier, si vilaine,
Et qui dit tant de mal de messieurs de Lorraine.

BERTHE.

Est-il possible?

COLETTE.

Eh! mais!...

BERTHE.

Voyez un peu.

ÆGIDIUS.

C'est clair.

PAGHÉRA.

Que dit cette chanson?

COLETTE.

Ils ne chantaient que l'air.
Mais c'est assez, je pense: et, sans vaines répliques,
Moi, je les ai tous deux appelés hérétiques.

BERTHE.

Ah! c'est que ma Colette est un diable déjà;

Et qui dirait leur fait à tous ces vauriens-là.
Au reste, elle fait bien; car, de la bonne sorte,
Je vous mettrais valet et servante à la porte,
Qu'en fait d'opinion je verrais en défaut.

COLETTE.

Je le sais bien; aussi pensé-je comme il faut.

ÆGIDIUS.

Fort bien. Mais un moment laissons ces bagatelles.
Le seigneur Paghéra doit savoir des nouvelles;
Il vient de la source.

PAGHÉRA.

Oui.

ÆGIDIUS.

Çà, mon cher, que dit-on?

PAGHÉRA.

Que Mayenne enfin marche, et poursuit d'Alençon.

ÆGIDIUS.

Ah! c'est heureux. La cour enfin connaît sa faute!
Et pouvait-on jamais en faire une plus haute,
Que d'enchaîner le bras qui seul peut tout calmer?
Ce n'est pas qu'on ne puisse un peu s'en alarmer...
Malheureux d'Alençon! c'est lui qui nous divise;
Naguère tout Melun pensait comme les Guise
(Vous n'aviez pas encor paru dans le pays),
Et nous y voilà tous brouillés et désunis.

PAGHÉRA.

Parmi d'autres papiers, je suis porteur d'un acte
Du plus haut intérêt, noble et précieux pacte,

Par lequel les Français, dignes de ce beau nom,
S'engagent dans les nœuds d'une sainte union.

ÆGIDIUS.

L'avez-vous là?

PAGHÉRA.

Non pas; mais tantôt...

BERTHE.

Mon cher frère,
Je veux de tout Melun y signer la première.
C'est en de tels momens qu'il faut se faire voir,
Et le péril est doux à qui fait son devoir.

PAGHÉRA.

On le signe à Paris sans contrainte et sans gêne;
Et de se déguiser nul n'y prend plus la peine.
La jeunesse s'y pare, et très-ouvertement,
D'un signe qu'elle a pris enfin pour ralliment.

HENRI.

Quel est-il ce signe?

BERTHE.

Oui?

PAGHÉRA.

Vous voyez; je le porte:
C'est ce nœud, ce bouquet.

BERTHE, à Colette.

Eh! vite, qu'on m'apporte
(A Henri.)
Ce qu'il faut; sans tarder, prends-le, mon cher ami.
Songe que nous devons en tout l'exemple ici.
(Colette sort.)

Ah! Dieu! que ne suis-je homme! et que n'ai-je ton âge!
Quel plaisir d'employer ma force et mon courage
Contre ces esprits vains, auteurs de nos discords,
Quand surtout, comme ici, nous serions les plus forts!
Car je ne conçois pas, Messieurs, votre faiblesse;
Leur audace, en tous lieux, et m'offense et me blesse;
A peine semblez-vous vous en apercevoir.
Pour en user ainsi, que vous sert le pouvoir?

ÆGIDIUS.

Mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire;
Et je fais mon devoir.

BERTHE.

Vous! vous me faites rire.
« Mon devoir! » Sachez donc qu'il est de certains cas
Où faire son devoir c'est ne le faire pas.

COLETTE, rentrant.

Voilà le nœud, les fleurs.

BERTHE, à Colette.

(A Henri.)
Donne. Il serait utile
Avec cela, je crois, de te montrer en ville.

HENRI.

Sans doute : et de ce pas, j'y cours.

BERTHE, après lui avoir attaché le nœud.

Embrasse-moi.
Ah! je n'ai de bonheur, d'agrément que par toi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MACLOUD.

HENRI.

Que veut cet homme?

BERTHE.

Qu'est-ce?

MACLOUD.

Excusez la licence!
Et dites-moi d'abord, parlant par révérence,
Si je ne suis qu'un sot, ou si c'est bien ici
Que loge le docteur Glinet?

BERTHE.

Oui, mon ami.

MACLOUD.

Par ma foi! j'en suis bien content. Bonjour, Madame,
Car je vois du docteur que vous êtes la femme:
Tout d'un coup, voyez-vous, moi, je connais les gens.

BERTHE.

Çà donc, que voulez-vous?

COLETTE.

Monsieur n'est pas céans.

MACLOUD.

Ah! vous, de la maison vous êtes la servante.
Ah! ah! foi de Macloud! je vous trouve avenante.
Or, je vous dirai donc que mon maître aujourd'hui

Va venir à Melun ; et que je n'ai sur lui
Qu'une heure tout au plus.

BERTHE.

Quel est-il, votre maître?

MACLOUD.

Ah! pargué! tout d'abord vous allez le connaître
Dès que tant seulement j'aurai nommé son nom.
C'est votre frère Arthur, fermier près d'Arpajon.

BERTHE.

Arthur!

ÆGIDIUS.

Mon frère!

MACLOUD, à Ægidius.

Ah! ah! vous êtes l'autre frère.

HENRI.

Et dis-nous, mon garçon ; il vient avec mon père?

MACLOUD.

Et vous êtes le fils, vous? Bon, j'en suis joyeux.
Oui, vous allez les voir ; ils me suivent tous deux.
Ils m'ont, en attendant, chargé d'un mot de lettre
Que je vous remettrai, si vous voulez permettre.

BERTHE.

Voyez un peu ce sot! allons donc.

MACLOUD, après avoir un peu cherché la lettre.

La voilà.

(A part, regardant Colette.)
Eh! eh! je suis content, moi, de cette enfant-là.

BERTHE, lisant.

« Je me hâte, ma chère femme,
» De t'instruire de mon bonheur.
» D'un frère aimé j'ai retrouvé le cœur,
» Et tous les droits que j'avais sur son ame.
» Je l'amène, tu vas le voir.
» Mets tous tes soins à le bien recevoir.
» C'est un excellent homme...

MACLOUD.

Ah ! ça, bon caractère.
Mais gardez-vous pourtant de le mettre en colère.

BERTHE, continuant.

» Un moyen juste (et tu l'approuveras)
» Peut mettre un terme à nos fâcheux débats.
» Long-tems l'amitié la plus pure
» Nous vit suivre ses douces lois,
» Et l'intérêt doit perdre tous ses droits,
» Contre les droits de la nature. »

ÆGIDIUS.

S'ils ont quelque moyen de se concilier,
Sans retard, à coup sûr, il le faut employer.
Ce que dit cette lettre est d'un heureux présage ;
Et Charle a fort bien fait de faire ce voyage.

BERTHE.

Mais quel est ce moyen ?

ÆGIDIUS.

Nous le saurons.

MACLOUD.

Ma foi !

Ça n'est pas bien malin ; et je m'en doute, moi.

BERTHE.

Comment ?

MACLOUD.

Mon maître est veuf, attendu que sa femme
Un beau jour trépassa, Dieu veuille avoir son ame !

BERTHE.

Eh bien ?

MACLOUD.

De la défunte il lui reste un enfant,
Fille unique...

BERTHE.

Ah ! j'y suis.

MACLOUD, continuant.

Et vous, voilà vraiment
Un beau brin de garçon, eh ! eh ! eh !

BERTHE.

Je devine.

PAGHÉRA, à part.

Ah ! qu'entends-je ?

BERTHE.

Oui, mon fils épouse sa cousine.
L'idée est excellente.

ÆGIDIUS.

Excellente en effet.

HENRI.

Moi, je pense autrement d'un semblable projet.

Eh ! suis-je donc l'auteur de leur tracasserie,
Qu'il faille à leur retour que je me sacrifie ?
Ne peuvent-ils entre eux voir renaître la paix,
Sans m'imposer un joug injuste, et que je hais ?
Je suis bon fils : je sais ce qu'un devoir austère
Me prescrit de respect et d'amour pour mon père ;
Mais s'il m'en faut donner cette marque aujourd'hui,
Il y peut renoncer ; je vous le dis pour lui.

BERTHE.

Que voilà bien ici ta bouillante cervelle !

HENRI.

Épouser ma cousine ! oui, l'idée est fort belle.
Je l'ai vue autrefois ; et, si je m'en souvien,
Tout enfant qu'elle était, elle était assez bien ;
Mais que me fait cela ? Hors les soins du ménage,
Je sais de quel mérite on se pique au village.

BERTHE.

Et que faut-il de plus ? Il extravague, da !

MACLOUD.

Ma fine !...

BERTHE.

J'en appelle au seigneur Paghéra.

PAGHÉRA.

Ah ! votre confiance et m'honore et me flatte ;
Mais l'affaire, entre nous, est par trop délicate.
Sans doute vous savez ce qu'exige son bien.
Vous avez votre avis, il semble avoir le sien ;
Le mien serait de trop. En fait de mariage,
Vouloir donner conseil, ne me paraît pas sage.

ÆGIDIUS.

Observez qu'il s'agit de finir un procès...

PAGHÉRA.

Chacun a là-dessus ses goûts, ses vœux secrets.

BERTHE.

Mais tout se trouve ici, devoir et convenances.

PAGHÉRA.

Eh! qui voudrait sur soi prendre les conséquences?..

BERTHE.

Oh! bien, moi, je les prends. Ces débats odieux
Ont troublé trop long-tems mon repos, et je veux....

PAGHÉRA.

Une affaire m'appelle; il faut que je vous laisse.

HENRI, à Paghéra.

Je vous suis.

(A Berthe.)

Je connais toute votre tendresse;
Et vous ne voudrez pas, tyrannisant mon cœur,
M'accabler d'un fardeau qui ferait mon malheur.

BERTHE.

Oui, je le veux.

HENRI.

Eh! non, non.

BERTHE.

La chose est très-sûre:
Crois-y bien.

HENRI, sortant.

Je ne puis vous en faire l'injure.

SCÈNE V.

MACLOUD, ÆGIDIUS, BERTHE.

BERTHE.

La ! concevez-vous rien à cet extravagant ?

ÆGIDIUS.

Telle est, vous le savez, la jeunesse à présent ;
Prompte, inconsidérée, ardente, impétueuse,
Rebelle à la raison, vaine et présomptueuse.
J'admire à quel excès va sa témérité.

BERTHE.

Eh ! vraiment c'est ainsi qu'elle a toujours été.

ÆGIDIUS.

Ah ! de mon tems, ma sœur...

BERTHE.

De votre tems, mon frère,
On avait quarante ans de moins, voilà l'affaire :
Et quoi qu'un si long tems nous apporte avec lui,
On ne valait pas mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Mais c'est à Charle ici qu'il faut que je m'en prenne.
Cette idée est, au fait, si brusque, si soudaine,
Que, sans trop d'indulgence, il n'est pas étonnant
Qu'elle ait effarouché d'abord ce pauvre enfant :
Et c'est s'aviser tard d'un pareil mariage.

ÆGIDIUS.

Les jeunes gens plus tôt n'auraient pas été d'âge...

MACLOUD.

Mon Dieu ! n'ayez pas peur. Sitôt qu'il la verra,

Notre jeune Suzanne à son cousin plaira ;
C'est moi qui vous le dis. Dame ! elle est si gentille,
Si mièvre, si futée, et puis, si bonne fille !...
Morgué ! que n'est-ce à moi que l'on veut la bailler !
Allez, on n'aurait pas de même à chamailler ;
Ah ! ah !... Mais je vous veux sauver une surprise....
Ils m'ont bien défendu que je ne vous le dise.
Or, moi, je suis bavard ; vous allez tout savoir :
Elle vient avec eux, et vous allez la voir.

BERTHE.

Oui ? Je veux sur-le-champ aller au-devant d'elle.

MACLOUD.

Ils ne sauraient tarder ; cette route est si belle !

BERTHE.

Vous m'accompagnerez, mon frère.

ÆGIDIUS.

Avec plaisir.

MACLOUD.

Pardon ; voudriez-vous, avant que de sortir,
Commander qu'on me donne un peu de nourriture ?

BERTHE.

Oui, vraiment, mon garçon.

(Elle appelle.)

Colette !

MACLOUD.

D'aventure,
Comme je n'ai rien pris en partant pour Melun,
Cela fait, voyez-vous, que je me trouve à jeun.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE.

Monsieur Ægidius...

ÆGIDIUS.

Qu'est-ce ?

COLETTE.

Un sergent de ville
Vous demande.

ÆGIDIUS.

Qu'il entre.

COLETTE, à la cantonade.

Entrez donc, Chèdefile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN SERGENT DE VILLE.

(Le Sergent de ville entre et remet à Ægidius un papier que celui-ci parcourt.)

BERTHE, à Colette.

Toi, donne à ce garçon quelque chose à manger.

MACLOUD.

A boire aussi. Pardon. Mais sans vous déranger.

ÆGIDIUS, au Sergent de ville, après avoir lu le papier.

Ont-ils perdu l'esprit, d'aller faire une affaire
Pour un verre cassé ?

LE SERGENT DE VILLE.

Mais sachez le mystère :
L'homme dont il s'agit est un certain Boivin,
Ivrogne, et qui souvent est soûl dès le matin.
Or, comme en cet état aucun ne se déguise,
Il parle alors fort mal de nos seigneurs de Guise.

ÆGIDIUS.

Ah ! ah ! qu'en a-t-on fait ?

LE SERGENT DE VILLE.

Ils l'ont mis en prison.

ÆGIDIUS.

Qu'on l'y retienne, allez.

LE SERGENT DE VILLE, après avoir fait un pas pour sortir.

Si vous le trouvez bon,
On lui mettra les... les...

ÆGIDIUS.

Non, non, c'est trop de zèle.

BERTHE.

Pourquoi donc ?

ÆGIDIUS.

La justice...

BERTHE.

Eh ! pour cette séquelle
Voilà bien des égards !

ÆGIDIUS, au Sergent de ville.

Nous le verrons tantôt.
Il suffit, pour l'instant, qu'on le tienne au cachot.

BERTHE.

Ah ! vous êtes trop doux.

LE SERGENT DE VILLE.

C'est dit ; j'y cours de suite.

ÆGIDIUS.

L'équité fut toujours ma vertu favorite.
Mais partons.

SCÈNE VIII.

MACLOUD, COLETTE.

MACLOUD, mangeant.

Il est bon, avec son équité !
L'autre est dedans toujours.

COLETTE.

Il l'a bien mérité :
Mal parler de messieurs de Guise ! c'est, j'espère...

MACLOUD.

Vos Guise !... ce n'est pas le roi, la reine-mère ;
On n'est pas obligé d'être de leur parti ;
Et moi-même, parfois, je m'en goberge aussi.

COLETTE.

Ah ! Ciel ! serait-ce ainsi que penserait ton maître ?

MACLOUD.

Lui ! c'est bien mieux, jarni ! Faute de les connaître,
Moi, mon courroux contre eux n'est que des plus chétifs ;
Mais mon maître, il voudrait les voir brûler tout vifs ;
Dût-il fournir *gratis* les fagots.

COLETTE, versant dans la bouteille le vin que Macloud avait versé dans son verre, et lui enlevant ce qu'elle lui avait servi.

Ah ! l'infâme !

MACLOUD.

Eh bien ! eh bien !

COLETTE, emportant tout.

Courons en avertir Madame.

SCÈNE IX.

MACLOUD.

S'ils mettent tous ce feu dans leux opinion,
Nous allons voir, morguenne ! un joli carillon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

COLETTE, seule.

Dame Berthe est sortie, et j'en suis désolée;
De ce fait, tout d'abord, je l'aurais régalée.
Là! croira-t-on qu'au fond d'un malheureux hameau,
La politique aussi leur brouille le cerveau?
Que de pareils manans, que Belzébut confonde!
Qui ne connaissent rien de ce qu'on fait au monde,
S'ingèrent de penser, et d'avoir un avis!
Que feront donc les gens de Melun, de Paris?
Nous autres, tout du moins, nous avons l'avantage
Qu'on n'ose nous tromper comme on fait au village:
Nous sommes éclairés, nous voyons tout de près;
Aussi l'État pour nous n'a-t-il point de secret.

SCÈNE II.

PAGHÉRA, COLETTE.

COLETTE.

Ah! seigneur Paghéra!

PAGHÉRA.

Que voulez-vous, ma chère?

COLETTE.

Si vous saviez !

PAGHÉRA.

Eh bien !

COLETTE.

Ah !

PAGHÉRA.

Comment ?

COLETTE.

Quelle affaire !

PAGHÉRA.

Qu'est-ce donc ?

COLETTE.

Vous allez être bien étonné.

PAGHÉRA.

Et de quoi ?

COLETTE.

Qui jamais l'aurait imaginé !

PAGHÉRA.

Quoi ?

COLETTE.

Le relaps !

PAGHÉRA.

Mais qui ? Parlez.

COLETTE.

Le vilain homme !

PAGHÉRA.

Ah ! parbleu ! tais-toi donc ; car ton babil m'assomme.

COLETTE.

Eh bien ! apprenez donc que notre frère Arthur

Est un Turc, un méchant, un hérétique impur,
Un démon incarné, s'il faut que je le dise,
Ennemi déclaré du Ciel, de Dieu, des Guise.
Là, tantôt, en servant son nigaud de valet,
Je vous ai, tout d'abord, pénétré ce secret;
J'ai couru sur-le-champ pour trouver dame Berthe;
Mais elle était sortie.

PAGHÉRA.

Ah! quelle découverte!
Votre maîtresse, au moins, ne doit point l'ignorer,
Ma chère; et là-dessus il vous faut l'éclairer.

COLETTE.

Fiez-vous-en à moi, je ne veux point me taire;
Elle saura la chose, et j'en fais mon affaire.

PAGHÉRA.

Bien, mon enfant.

COLETTE.

Ah! ah!

PAGHÉRA.

Ce zèle est d'un bon cœur.
Il ne peut qu'être utile, et que vous faire honneur.
Votre pauvre maîtresse! à quoi s'exposait-elle?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

COLETTE.

Ah! monsieur Henri!

HENRI.

Quoi ?

COLETTE.

Sachez une nouvelle.

HENRI.

Une nouvelle ?

COLETTE.

Ah ! oui ; mais sûre, celle-là.

HENRI.

C'est ?...

COLETTE.

Je viens de la dire au seigneur Paghéra.

PAGHÉRA.

S'il faut s'en rapporter à ce qu'elle raconte...

COLETTE.

Ah ! vous le pouvez, oui ; je ne fais point de conte,
Moi, je dis vrai toujours.

PAGHÉRA.

Aussi, nous te croyons.
(A Henri.)
Il paraît que votre oncle a des opinions
Très-blâmables.

HENRI.

Ah ! ah !

COLETTE.

C'est moi qui vous l'assure ;
Son Macloud me l'a dit, et la chose est très-sûre.
Nos bons Guise n'ont pas de plus grand ennemi ;
Et sa fille, dit-on, ne vaut pas mieux que lui.

HENRI.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Pardine !

PAGHÉRA.

Elle a de l'assurance.

HENRI.

Voilà, voilà mon père, avec sa tolérance !
M'unir à ces gens-là !...

PAGHÉRA.

Cela serait fâcheux,
Il le faut avouer.

HENRI.

Cela serait honteux,
Infâme. Son neveu, je ne puis m'en défendre ;
Mais c'est ma volonté qui me ferait son gendre.

PAGHÉRA.

La chose est sans réplique.

COLETTE.

Aussi j'espère bien
Que vous vous montrerez, et qu'il n'en sera rien.

HENRI, avec force.

Non, certes ! j'en réponds.

PAGHÉRA.

Il s'en faut que je blâme,
Dans un homme d'honneur, cette fermeté d'ame ;
Le trop de déférence et de docilité
N'est point douceur d'esprit ; c'est pure lâcheté :

Mais il faut éviter aussi l'excès contraire,
Et ne point s'exalter la tête à la légère.
Ce garçon est fort simple ; il peut s'être mépris :
Et Colette, après tout, peut l'avoir mal compris.

COLETTE.

Qui ? mal comprendre, moi ! Pardi ! je vous admire.
Vous autres grands esprits, pour savoir lire, écrire,
Vous nous regardez tous comme des ignorans.
Allez, allez, le point est d'avoir du bon sens ;
Et par là, Dieu merci ! s'il faut être sincère,
Je vois plus d'un savant qui ressemble au vulgaire.
(A Henri.)
Votre oncle est, sur ma foi, du parti d'Alençon ;
Doutez-en cependant, si vous le trouvez bon.

PAGHÉRA.

Du ton dont elle parle, il faut qu'elle soit sûre...

HENRI.

Eh bien ! veuillez m'aider en cette conjoncture.
J'ai parcouru la ville, et fait à mes amis
Arborer ce signal, comme j'avais promis :
Chacun, sur mon exemple, à le prendre s'empresse...

PAGHÉRA, l'interrompant.

C'est d'un bon citoyen, cela.

HENRI, continuant.

Mais le tems presse :
Mon oncle dans Melun va paraître aujourd'hui...

COLETTE.

Oui, dame Berthe même est au-devant de lui.

HENRI, continuant.

Rejoignons-la, mon cher, avant leur entrevue;
Il ne faut pas risquer qu'elle soit prévenue.
Vous êtes honnête homme : elle a comme nous tous
La foi la plus entière et la plus juste en vous.
Pour la tirer d'erreur c'est sur vous que je compte.

PAGHÉRA.

Faut-il donc qu'un refus?... Ah! vraiment j'en ai honte,
Mais je ne puis vous suivre ; un objet important
Chez votre gouverneur me demande à l'instant.
Il suffira de vous pour convaincre une mère.
Allez, votre parent n'a point de torts, j'espère ;
Je le désire au moins. Mais enfin, par malheur,
S'il était vrai qu'il fût du parti de l'erreur,
Je vous le dis de même, et sans plus d'artifice :
Il n'est homme de bien qui ne vous applaudisse
De rompre des liens tissus par l'intérêt,
Et que trop justement l'honneur désavoûrait.

HENRI.

Je pars. Ah! des amis vous êtes le modèle.

PAGHÉRA.

Que ne puis-je, à mon gré, vous prouver tout mon zèle!
Je veux faire avec vous une part du chemin.

HENRI.

Eh bien! pour abréger, passons par le jardin.

PAGHÉRA.

Allons.

SCÈNE IV.

COLETTE.

Oui, oui; marchez. Quant à moi, je déclare
Que nous allons avoir ici du tintamarre.
L'eau, le feu, sont, jarni! des ennemis moins grands
Que tous ces esprits chauds de partis différens.
Mais qu'est-ce que j'entends! ce sont nos gens, je gage.
Tout juste. Henri pouvait s'épargner le voyage.

SCÈNE V.

COLETTE, SUZANNE, BERTHE, ARTHUR, CHARLES, ÆGIDIUS.

CHARLES.

Enfin nous voici donc! allons, embrassons-nous!
Je ne m'en lasse pas; c'est un plaisir trop doux
Après un si long tems de dispute et de guerre.

ARTHUR.

Oublions tout cela; n'en parlons jamais, frère.
Embrassons-nous, fort bien; mais par un pur plaisir,
Et non pour rappeler un fâcheux souvenir.

ÆGIDIUS.

C'est d'un homme de sens.

BERTHE.

Il est toujours le même,
Ce bon Arthur.

ARTHUR.

Toujours : et tenez, je vous aime
Comme si je n'avais aucun tort avec vous.

CHARLES, montrant Suzanne.

Des torts, dis-tu ! voilà qui les efface tous.

BERTHE, embrassant Suzanne.

Charmante enfant !... Où donc est mon fils ?

COLETTE.

Sur la route;
Il est allé vous joindre, et va rentrer sans doute.
(Bas à Berthe.)
Madame...

ARTHUR.

Dites-moi : que peut signifier
Ce ruban, ce bouquet, qu'avec cet air altier
Étalait à nos yeux cette folle jeunesse ?
J'ai vu des gens pâlir en voyant leur ivresse.
Chôment-ils quelque fête ?

BERTHE.

Une fête ! Ah ! vraiment...
Sachez que ce bouquet leur sert de ralliment.
C'est Henri, c'est mon fils qui le leur a fait prendre.
Eh ! comment de l'aimer pourrais-je me défendre !
Au moyen de ce signe, en ces malheureux tems,
Les bons se connaîtront d'abord...

CHARLES, à part.

Ah ! je comprends.

COLETTE, à Berthe.

Dame Berthe...

CHARLES, bas à Arthur.

Je t'ai fait part de sa manie :
Ne va point la heurter, mon ami, je te prie.

ARTHUR.

Soit.

BERTHE.

C'est que nous tenons, nous, pour le bon parti.

ÆGIDIUS, à Arthur.

Et sans doute, chez vous, vous en êtes aussi ?

ARTHUR.

Mon cher Ægidius, chez nous, on est moins dupe.
Nos affaires, voilà tout ce qui nous occupe ;
Et, pour nous échauffer de ces grands différends,
Nous nous reconnaissons un peu trop ignorans.

CHARLES, bas.

Bien.

ARTHUR.

Est-il, en effet, rien de plus ridicule
Que des gens qui souvent n'oseraient, sans scrupule,
Juger d'un vil métier, viennent, avec éclat,
Trancher, et décider des questions d'état.

CHARLES, bas.

Fort bien.

ARTHUR.

Laissons ces soins à de plus fortes têtes.

BERTHE.

C'est-à-dire qu'il faut vivre comme des bêtes !

ÆGIDIUS.

Oui, se laisser mener, sans oser seulement

Sur la route qu'on tient former un jugement,
N'est-ce pas? Par ma foi! vivent les gens dociles!
Mais nous ne sommes pas, à Melun, si faciles.

ARTHUR.

Eh bien! tant pis pour vous!

BERTHE.

Enfin, d'aucun parti
Vous ne suivez la loi?

ARTHUR.

Non.

COLETTE, à part.

Ah! ah!

BERTHE.

C'est ainsi
(Sans en conclure rien sur votre caractère)
Que s'expriment tous ceux qui pensent mal, mon frère.

ARTHUR.

Comment?...

BERTHE.

Sans passion...

CHARLES.

Il vous a dit déjà
Qu'il ne se mêlait point de ces affaires-là.

BERTHE.

N'être d'aucun parti, veut presque toujours dire
Que malgré l'évidence on a choisi le pire;
Qu'on en connaît le faux, le vide. Avoûrait-on,
Par exemple, qu'on est du parti d'Alençon?

ARTHUR.

Pourquoi non, s'il vous plaît? Je vous trouve admirable.
Le parti d'Alençon est juste et raisonnable,
A mon avis du moins. De la religion
Guise prête le masque à son ambition;
Dans leurs opinions, novateurs téméraires,
On ne voit point de borne au zèle des sectaires;
Et d'Alençon entre eux amortit les fureurs
Des nouveaux préjugés et des vieilles erreurs.

BERTHE.

Comment donc! c'est au mieux. Sur cette conséquence,
Il mérite au plus haut notre reconnaissance.
Nos troubles prolongés, en effet, ne sont rien;
Et le mal qu'il nous fait n'est que pour notre bien.

ARTHUR.

Mais vous m'apostrophez...

BERTHE.

Moi! je vous rends justice.
Il faut à vos leçons que l'on se convertisse.
Vos amis n'ont pour nous que douceur, que bonté...

ARTHUR.

Et pour eux que raison, que droit, que vérité.

BERTHE.

Ah! voilà les grands mots!

ÆGIDIUS.

Oui, voilà les bannières
Depuis plus de vingt ans aux brouillons familières.
Droit, vérité, raison. Quant à la bonne foi,
Ils n'en parlent pas tant.

ARTHUR.

Qui le sait mieux que toi ?

ÆGIDIUS.

Qu'est-ce à dire ?

ARTHUR.

Tiens, tiens, si tu daignes m'en croire,
N'en demande pas plus ; car j'ai bonne mémoire.

BERTHE.

Vous êtes bien heureux que sa légèreté
Ait armé de ce trait votre malignité !
Mais vous vous méprenez ; il n'a plus de vain doute ;
Il marche ferme enfin, et dans la bonne route :
Puis, à part ses erreurs, de quoi nous l'excusons,
Des personnalités ne sont pas des raisons.

ARTHUR.

Des personnalités ! vous nous la donnez bonne !
De mes opinions je ne trouble personne ;
Je laisse là-dessus tout le monde en repos :
C'est vous seuls qui venez d'en ouvrir le propos.

BERTHE.

C'est vous.

ARTHUR.

C'est vous, parbleu !

CHARLES.

Ce n'est ni l'un ni l'autre.
Mais il a son avis, et vous avez le vôtre.
Vous ne vous convaincrez jamais sur un tel point :
Ayez le bon esprit de n'en reparler point.
Voyez un peu, voyez combien sont haïssables

Ces malheureux débats sur des sujets semblables.
Les plus doux sentimens devraient nous réunir ;
Aux plus charmans transports nos cœurs devraient s'ouvrir
Et quand, après douze ans, vous revoyez un frère,
Vous n'êtes qu'échauffés d'une indigne colère.
Allons, entrons, entrons, oublions tout cela,
Et laissons pour jamais ces discussions-là.

ÆGIDIUS.

Allons.

ARTHUR, à part en sortant.

Hum !... tout ceci ne me plaît déjà guère !

BERTHE, de même.

Par ma foi ! j'en rabats de beaucoup pour le frère.

COLETTE, de même.

Advienne que voudra, quant à l'événement,
Ce n'est toujours pas mal pour un commencement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

SUZANNE.

Ah ! de ces vains débats que je suis ennuyée !
Et quelle hâte j'ai de me voir mariée,
Pour pouvoir, de mon chef, un peu parler aussi,
Et me dédommager enfin de tout ceci !
Mon père m'abrutit avec sa politique,
Où je ne comprends rien, ni lui, quoiqu'il s'en pique.
Il faut toujours me taire ; et franchement je croi
Le silence un état qui n'est pas fait pour moi.
J'en sèche. Et si ce n'est que je me dédommage
Quand je suis seule ainsi, depuis long-tems, je gage,

Je serais morte. Allons, oublions tout cela.
Henri, dit-on, ici bientôt se montrera :
Je vais le voir!... Mon Dieu! le cœur me bat d'avance.
Il était si gentil aux jours de notre enfance!
Je crois le voir encor. Nous nous aimions vraiment.
S'il est toujours de même, ah! ce sera charmant.

SCÈNE VII.

HENRI, SUZANNE.

HENRI, à part, au fond.

Ils sont rentrés, dit-on, cela me désespère.
Mais que vois-je? quelle est cette jeune étrangère?
Serait-ce ma cousine!... Ah! je n'en puis douter
Au transport violent qui me vient agiter,
Allons, déclarons-lui ce que je sens pour elle,
La juste aversion...

(Il s'approche.)

SUZANNE, l'apercevant.

Eh! mais....

HENRI.

Mademoiselle...

SUZANNE.

(A part.)

Monsieur... mon... Ah! mon Dieu! je pense que c'est lui.
En effet, plus j'observe... Il est toujours bien, oui.
(Haut.)
Vous êtes mon cousin Henri Glinet?

HENRI.

Moi-même.

(A part.)

Vraiment.... j'avais pensé... Ma surprise est extrême.
C'est qu'elle est beaucoup mieux que je ne l'espérais.

SUZANNE, à part.

Il est tel qu'en tout point je me le figurais.

(Haut.)

Eh bien! Mais quels regards? qu'est-ce donc qui l'étonne?
Ne reconnais-tu pas ta Suzanne?

HENRI.

Pardonne,
Oui, je te... Ma cousine...Oh! oui, mais je pensais...

SUZANNE.

Eh bien! approche donc.

HENRI, venant tout près d'elle.

Me voilà.

SUZANNE.

Bon. Tu sais
(Je m'en flatte du moins), tu sais qu'on nous marie?

HENRI.

(A part.)

Oui, oui. Les doux regards!

SUZANNE.

Qu'as-tu donc, je te prie?

HENRI.

Moi?

SUZANNE.

Toi.

HENRI.

Chère Suzanne !... Ah ! que dans nos desseins
Nous sommes quelquefois présomptueux et vains !

SUZANNE.

Parle plus clairement ; ce ton-là me tourmente...

HENRI.

Eh bien ! mon trouble vient de te voir si charmante.

SUZANNE.

Tant mieux donc ! j'avais peur de ne te plaire pas.

HENRI.

Je craignais pour ma part... Ta présence, en tout cas,
Fait cesser plus d'un doute et d'une incertitude.

SUZANNE.

Et ce mot de mon cœur bannit l'inquiétude.
Dis-moi donc maintenant, quel bonheur ! quel plaisir !
Que par nous nos parens se puissent réunir !

HENRI.

Oui, c'est un grand bonheur. Mais en es-tu bien sûre ?
Écoutent-ils vraiment la voix de la nature,
Et persisteront-ils dans ce charmant projet ?

SUZANNE.

Ah ! tu m'y fais songer. S'ils allaient, en effet....
Maudite politique ! et que je la déteste !
Qu'ici j'en appréhende un résultat funeste !
Sur l'intérêt public ils diffèrent d'avis,
Et nous pourrions fort bien en être seuls punis.

HENRI.

Il faut bien nous entendre.

SUZANNE.

Oui.

HENRI.

Ma mère m'adore :
Je lui rends son amour, la respecte, l'honore,
Suis plein d'égards pour elle et de soumission ;
Mais je ne prétends pas, en cette occasion,
De ma félicité lui faire un sacrifice,
Ni recevoir la loi d'un aveugle caprice.
Menaces, larmes, cris, je veux tout employer
Pour attendrir son cœur, ou bien pour l'effrayer :
Elle n'ignore pas de quoi je suis capable.

SUZANNE.

Fort bien. Moi, je n'ai pas un empire semblable,
Comme tu peux penser ; mais sois sûr, en tout cas,
Que mes plus tendres vœux ne te manqueront pas.
Ah ! Dieu ! si, répondant à notre douce attente,
Ils forment, en effet, cette union charmante,
Laissons les rois, vois-tu, les princes et les grands,
Se démêler, sans nous, de tous leurs différends.
Qu'à charmer nos instans tout notre soin s'applique ;
Et que nous rendre heureux soit notre politique.

HENRI.

Je n'en aurai point d'autre.

SUZANNE, apercevant le bouquet d'Henri.

Eh ! qu'est-ce que cela ?

HENRI.

Comment ?

SUZANNE.

Quel est ce nœud ? Quel est ce bouquet-là ?

HENRI.

Ce nœud ?... Ce bouquet ?... C'est...

SUZANNE.

Ne mens pas, je t'en prie.

HENRI.

Eh ! mais, c'est un objet de pure fantaisie.

SUZANNE.

Eh bien ! donne-le-moi. Balances-tu ?

HENRI.

Mais...

SUZANNE, détachant son bouquet.

Tien.

HENRI.

Quoi ?

SUZANNE.

Pour le remplacer, je te donne le mien.
Écoute : supposons que ce soit là le signe
D'un cruel ralliment : il est beaucoup plus digne
Des projets enchanteurs que nous formons ici,
Que mon futur époux adopte celui-ci.
La persécution nous menace peut-être ;
Il faut être, en tout cas, prêts à nous reconnaître.
Ceci nous servira de ralliment, à nous ;
Et conviens que du moins l'autre n'est pas si doux.

HENRI, lui baisant la main.

Chère Suzanne !

SUZANNE.

On vient. Permets que je te quitte ;
Et bientôt...

HENRI, à part, voyant Paghéra.

(Haut.)

Paghéra ! Je te joins au plus vite.

SCÈNE VIII.

HENRI, PAGHÉRA.

PAGHÉRA.

Je me doute fort bien, en vous voyant ici,
Que l'on est arrivé. N'en est-il point ainsi ?

HENRI.

Vous présumez très-juste.

PAGHÉRA.

Et que dit dame Berthe ?
Tout s'est-il bien passé, mon jeune ami ?

HENRI.

Non certe !
Ma mère avec mon oncle est loin d'être d'accord.

PAGHÉRA.

Je vois qu'en tout ceci le bon Charle aura tort.

HENRI.

J'en ai peur.

PAGHÉRA.

J'en suis sûr. Et la jeune cousine,
Vous l'avez vue ?... Eh bien ?...

HENRI.

Eh bien !...

PAGHÉRA.

Bon, je devine :
Un air bien villageois, bien sot, bien interdit ;
Que voulez-vous, mon cher ? je vous l'avais prédit.
Un tel projet d'hymen était pure folie.

HENRI.

Mais ma jeune cousine est vraiment fort jolie.

PAGHÉRA.

Plaît-il ?... Dites-vous vrai ?

HENRI.

Très-vrai, sur mon honneur.

PAGHÉRA.

Vous entendez par là qu'elle a de la fraîcheur ;
Il n'est point de fillette, à la ville, au village,
Qu'on ne puisse louer de ce mince avantage.
Du reste, pas d'esprit ?

HENRI.

Ah ! que dites-vous là ?
Pas d'esprit ! je vous puis assurer qu'elle en a ;
Si la raison du moins, de la grâce parée,
Peut être de ce nom justement honorée.

PAGHÉRA.

Fort bien. Mais... ses façons ?... Hein ? Néant, n'est-ce pas ?

HENRI, très-vivement.

C'est vrai ; mais des façons, moi, je fais peu de cas.

Elle est dans son maintien naturelle, décente :
Quelles façons jamais la rendraient plus charmante ?

PAGHÉRA.

Eh! mais, vous en parlez, mon cher, avec un feu...
Vous l'aimez donc ?

HENRI.

Qui ? moi ? J'en raffole.

PAGHÉRA.

Ah ! bon Dieu !
Mais cela vous a pris comme une maladie.

HENRI.

Et je n'en guérirai du reste de ma vie.

PAGHÉRA, à part.

Petit sot !

SCÈNE IX.

HENRI, PAGHÉRA, BERTHE, CHARLES.

CHARLES.

Quel éclat ! quel brusque emportement !

BERTHE.

Mais y peut-on tenir, à parler franchement ?
A-t-on jamais ouï d'une telle abondance
Un fou donner carrière à son extravagance ?
C'est la société qu'à sa guise il refait ;
L'homme qu'il recompose, et non plus tel qu'il est ;
Il en sait là-dessus bien plus que la nature :

Tout ce qu'il en conserve est la seule figure.
C'est dommage, il devait la réformer aussi.

CHARLES.

Allez, allez, ce fou n'est pas le seul ici;
Et vous qui de la sorte osez traiter un frère,
Si vous êtes sensée, ah! vous ne l'êtes guère.

BERTHE.

Ah! je sais que ses droits sont par vous révérés;
Mais enfin ceux d'un fils ne sont pas moins sacrés:
Et vous ne savez point, du moins je l'imagine,
Que le vôtre, tout net, refuse sa cousine.

HENRI.

Moi, ma mère! Pardon. Je pouvais ce matin,
Dans l'hymen projeté, craindre un fâcheux destin;
Mais j'ai vu ma cousine, et mon devoir m'oblige
A faire aveuglément ce que mon père exige.

BERTHE.

Hein?

HENRI.

Tenez, demandez au seigneur Paghéra:
Dans le même moment, je le lui disais là.
(A Paghéra.)
N'est-ce pas?

PAGHÉRA.

Il est vrai.

CHARLES, à Berthe.

Vous voyez.

BERTHE.

Que m'importe !
Et comptez donc sur lui, s'il change de la sorte !

HENRI.

Mais, ma mère, c'est vous qui changez, bien plutôt.
Mon oncle Ægidius et vous, ici, tantôt,
Vous m'avez remontré...

BERTHE.

Bien ; mais si la cousine
N'eût été de son goût, aisément on devine
Comme à la remontrance il aurait déféré.

CHARLES.

Eh ! tant mieux, après tout, s'il la trouve à son gré !
C'était là le grand point. Allons, je vois qu'en somme
Tout ira pour le mieux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ÆGIDIUS.

ÆGIDIUS.

Ah ! quel homme ! quel homme !
Je lui quitte la place. Il n'est pas de raisons
Qui tiennent à l'effort des plus vastes poumons
Que jamais disputeur ait reçus en partage.
Ce moyen doit toujours lui laisser l'avantage.
Il faut de lassitude enfin tomber vaincu ;
Et lui croit bonnement vous avoir convaincu.

CHARLES.

Parbleu! c'est excellent! Votre ardeur téméraire
N'ira plus s'attaquer à si rude adversaire.

BERTHE.

Moi, le craindre! Ah! vraiment vous me connaissez bien!
Un homme pour parler... Bon Dieu! c'est moins que rien.
C'est moi, moi, qui m'en charge. Il vous souvient peut-être
De votre ami Bertrand, ce bavard passé maître,
Qui me vint tenir tête un jour touchant l'édit
Qu'en soixante le roi François second rendit.
Je crois le voir encor, s'escrimant, fesant rage,
Et s'engouant enfin, dans son vain bavardage,
Tant, qu'il en fut six mois pour une extinction.
Je ne m'épargnai pas dans la discussion;
Et je gardai ma voix aussi fraîche, aussi nette,
Que si de tout un an j'avais été muette.

CHARLES.

Donnez-vous-en donc tant à la première fois,
Que l'un des deux au moins y perde encor la voix.
Je sors.
(A Henri.)
Suis-moi, mon fils.

HENRI.

Je suis à vous, mon père.
(A Berthe.)
Mon sort est en vos mains, ma bonne et tendre mère.
Laissez mon oncle en paix, respectez son erreur,
Et songez que de lui j'attends tout mon bonheur.

(Henri et Charles sortent.)

SCÈNE XI.

BERTHE, ÆGIDIUS, PAGHÉRA.

BERTHE.

Eh bien ! vous le voyez ! Dites-moi, je vous prie,
S'il est rien de plus triste au monde que ma vie.
Mon fils et mon époux d'un autre avis que moi !
C'est vraiment retirer ses ennemis chez soi.
Mon mari, passe encor ; j'en avais l'habitude.
Mais mon fils ! Ah ! ce coup à mon cœur est bien rude !

PAGHÉRA.

Oui, je sens...

ÆGIDIUS.

Votre fils est un écervelé
Qui d'un vague désir se sent le cœur troublé :
Cette petite éveille en lui, par sa présence,
Un souvenir confus des jours de leur enfance ;
Et vous vous figurez que ce feu durera ?
Un autre, croyez-moi, bientôt l'effacera.

PAGHÉRA.

N'en doutez nullement.

BERTHE.

D'accord ; mais sa fortune,
Que je vois compromise...

PAGHÉRA, mettant la main sur le cœur d'Ægidius.

Eh ! n'en a-t-il pas une

Dans la tendre amitié qui pour lui parle ici ?

ÆGIDIUS.

Oui, mon bien est à lui tout entier, Dieu merci !
Après ma mort. Oh ! moi, je suis parent fidèle.
A l'égard du procès qui vous tient en cervelle,
Arthur a-t-il bon droit ? c'est une question...

PAGHÉRA.

Sans doute ; et dès qu'il vient à composition,
C'est que lui-même au fond se condamne d'avance,
Pourquoi donc du débat ne pas courir la chance ?
J'ai ma fille à Paris, comme je vous l'ai dit.
Sur notre ambassadeur elle a quelque crédit :
Parlez, souhaitez-vous que pour vous je l'emploie ?
Nous vous rendrons service avec bien de la joie.

BERTHE.

Quoi ! vous pourriez vraiment ?...

PAGHÉRA.

Du meilleur de mon cœur.

ÆGIDIUS.

Ah ! la protection d'un aussi grand seigneur
Ferait tout, droit ou non ; ou, ma foi, la justice
Se conduirait chez nous par un nouveau caprice.

BERTHE.

L'offre est pleine de grâce, et nous y reviendrons :
En tout cas, à jamais nous nous en souviendrons,
Ceci n'est qu'entre nous ; et vous sentez, mon frère,
Que Charles doit surtout ignorer ce mystère.

ÆGIDIUS.

Sans doute.

PACHÉRA, à Berthe.

En vos projets sachez être constans;
Et vous gagnerez tout, si vous gagnez du tems.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MACLOUD, COLETTE.

COLETTE.

Ah ! bien, c'est pour le coup, avoir un peu d'audace
Que de me soutenir pareil mensonge en face !
Je croirai que, de vrai, tu n'es d'aucun parti !

MACLOUD.

Tu me peux, si tu veux, donner un démenti ;
Mais c'est un fait.

COLETTE.

Allons !

MACLOUD.

Un fait sûr.

COLETTE.

Tu badines.

MACLOUD.

Je ne badine point.

COLETTE.

Bah ! Tu te l'imagines.

MACLOUD.

Enfin, je me sens bien, peut-être.

COLETTE.

Eh ! non, eh ! non.

MACLOUD.

Eh ! oui !

COLETTE.

Comment fais-tu ? là, parle tout de bon.

MACLOUD.

Comment je fais ? Ma foi ! ça n'est point difficile,
Ni ne demande pas un cerveau très-habile :
Tout un chacun le peut sans être grand sorcier ;
Je laisse tout aller, et sans m'en soucier.
Ça n'est pas bien malin, tu vois. Tout ce beau zèle
Qui fait qu'en ce tracas un homme s'entremêle,
Sans voir au bout du compte un dédommagement,
N'est qu'une duperie, à parler franchement.
C'est bon pour ces esprits qui vont, eh ! vite, eh ! vite,
Qui prenont feu sur tout ; sans égard à la suite.
Mais ce n'est pas le fait des gens d'un sang rassis,
Qui ne vont pas gaîment au-devant des soucis ;
Comme moi, par exemple. Or, quand pour des chimères
Des grands, las du repos, se suscitont des guerres,
Je me fais, à part moi, ce bref raisonnement :
« De ceci ; quoi que soit un jour l'événement,
» Dois-je, si j'y prends part, tirer quelque avantage ?
» Deviendrai-je seigneur dans mon petit village,
» Notable, bon bourgeois, ou même métayer ?
» — Non, entends-je aussitôt la raison me crier,
» Non, servir est ton lot ; et, quoi qu'il en advienne,
» Qu'Alençon soit vainqueur, ou que ce soit Mayenne,

» Tu serviras toujours ; toujours, comme devant,
» Tu ne seras qu'un rustre, un lourdaud, un manant. »
La raison, vois-tu bien, a raison, c'est notoire ;
Et c'est, faute de mieux, elle que je veux croire.

COLETTE.

Mais peut-être, en effet, que ce que tu dis là
N'est pas si sot.

MACLOUD.

Aussi, je me goberge, va ;
Et je ris, jarnigoi ! du meilleur de mon ame,
Quand je vois là-dessus le monde qui s'enflamme.
Ah ! ah ! ah !

COLETTE.

Ris. Le tems est bien pris !

MACLOUD.

Pourquoi non ?

COLETTE.

Je ne sais, mais je crois qu'on tire le canon.

MACLOUD, saisi.

Le...

COLETTE.

Depuis ce matin. J'ai l'oreille très-fine ;
Et... tiens ..

MACLOUD.

Quoi ?

COLETTE.

Tiens... Pum ! pum ! Entends-tu

MACLOUD, prêtant l'oreille.

Non, mafine!

COLETTE.

On se bat vers Paris, j'en suis sûre. Eh bien, voi
Si ça serait risible.

MACLOUD.

Ah! ça, non, sur ma foi!
Une fois, mon enfant, que le canon s'en mêle,
Ma gatté, j'en conviens, ne bat plus que d'une aile.
Au reste, avais-je tort? C'est qu'à tous ces beaux coups
L'honneur est pour les chefs et les boulets pour nous.
(Voyant que Colette prête l'oreille.)
Quoi donc?

COLETTE.

J'entends Madame et Monsieur, j'imagine;
Laisse-moi seule, et va m'attendre à la cuisine;
J'irai bientôt t'y joindre.

MACLOUD.

Ah! bon! ça, c'est mon fort;
La cuisine, un chacun là-dessus est d'accord;
Et si pour un parti jamais je me décide,
C'est pour celui-là; mais j'y veux être intrépide.

SCÈNE II.

CHARLES, BERTHE, COLETTE au fond.

CHARLES.

Non, vous parlez en vain; c'est un plan arrêté,
Et j'entends que l'on fasse enfin ma volonté.

J'estime la douceur ; mais dès qu'on en abuse
Ce n'est qu'une faiblesse indigne et sans xcuse.
Dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous prétendez
Et quels sont ces délais que vous me demandez.
Que doit-il résulter pour nous de favorable
De changer un projet utile et raisonnable,
Qui du repos enfin nous promet la douceur,
Et qui de votre fils assure le bonheur ?
Car de vous soupçonner, en cette conjoncture,
D'un dessein odieux, ce serait une injure
Que je veux épargner à vous ainsi qu'à moi.
Arthur en cette affaire est plein de bonne foi :
Vos mauvais procédés, dont son ame est blessée,
Ne l'ont point, par bonheur, fait changer de pensée ;
Mais cela peut venir ; je veux donc aujourd'hui,
Dans l'instant, s'il se peut, terminer avec lui.

BERTHE.

Bien. De mes sentimens vous me laissez maîtresse :
Suzanne se pourra passer de ma tendresse.

CHARLES.

Tout ce que vous voudrez.

BERTHE.

Je vous en avertis,
Je la hais.

CHARLES.

A merveille !

BERTHE

Et je hais votre fils
Encor plus.

CHARLES.

Libre à vous : n'êtes-vous pas sa mère ?
Mais songeons au contrat, que rien ne se diffère.
(Il appelle.)
Colette ! Colette !

(Colette se place devant lui.)

Ah !

COLETTE.

Quoi ?

CHARLES.

Tu vas à l'instant...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÆGIDIUS.

ÆGIDIUS, tout effaré.

Vite, eh! vite, Colette !...

CHARLES, à part.

A l'autre.

ÆGIDIUS.

Mon enfant,
Ma robe, mon bonnet, mon chaperon.

BERTHE.

Mon frère,
Qu'est-ce que signifie ?...

ÆGIDIUS.

Ah ! ma chère, ma chère !...

CHARLES.

Qu'est-il donc arrivé ?

ÆGIDIUS.

Quelle affaire !

CHARLES.

Parlez ;
Et mettez-nous au fait enfin, si vous voulez.

ÆGIDIUS.

Ah ! ma sœur, c'est ici qu'il faut que l'on s'apprête,
Et que les gens de bien se montrent gens de tête.

CHARLES.

Comment ?

ÆGIDIUS.

De révoltés un corps audacieux,
Poursuivi par Mayenne, approche de ces lieux.
Depuis le point du jour, le canon, la mitraille,
Sont le prélude affreux d'une horrible bataille
Dont nos paisibles champs paraissent menacés.

BERTHE.

Juste Ciel !

COLETTE.

Je les ai, pour ma part, annoncés ;
Et j'avais entendu...

ÆGIDIUS.

Oui ? Mais, va, je te prie,
Où...

COLETTE.

J'y vais. Ah ! mon Dieu ! je suis toute saisie.

SCÈNE IV.

CHARLES, ÆGIDIUS, BERTHE.

BERTHE.

Eh bien ! vous le voyez ; voilà les heureux fruits
Qu'un insolent orgueil à la fin a produits.

ÆGIDIUS.

Notre jeunesse s'arme, et va montrer son zèle ;
J'entends ce qu'on en voit au bon parti fidèle :
Pour les autres, on lit dans leurs regards affreux
L'espoir de nos revers, et leurs sinistres vœux,
Mais ils seront trompés. Votre fils va, j'espère,
Se faire voir aussi ?

CHARLES.

Qu'est-ce à dire, mon frère ?

ÆGIDIUS, avec emphase.

Eh quoi ! voudriez-vous empêcher, par hasard,
Qu'à ces événemens un citoyen prît part ?
Et croiriez-vous vos droits, qu'il s'en faut que je nie,
Plus forts et plus sacrés que ceux de la patrie ?

CHARLES.

La patrie ! Ah ! tenez, mon cher Ægidius,
Je ne l'aime pas moins, si vous en parlez plus :
Dans ce cœur, où mon sang est jeune encor pour elle,
Toujours son nom chéri trouve un écho fidèle.
Oui, ses droits sont plus forts, plus sacrés que les miens;
Avant que d'être à nous, nos enfans sont les siens ;

Et s'il fermait l'oreille à cette voix suprême
Je voudrais pour mon fils y répondre moi-même.
Mais que demande-t-elle ? et que m'annoncez-vous ?
Contre quels ennemis faut-il porter nos coups ?
J'entends ses cris sans doute, et je vois ses alarmes ;
Mais pour y mettre fin, où diriger nos armes ?
Contre qui des combats appeler les succès ?
Dans quel sang nous baigner ? dans celui des Français ?
Malheureux ! Ah ! sachez, sachez que la patrie
Désavoue et maudit cette fureur impie ;
Qu'en vos affreux débats c'est vous qui l'offensez ;
Vous qui trompez ses vœux, et qui la trahissez.

ÆGIDIUS.

C'est fort beau sûrement ! Mais on vous peut, je pense,
Soupçonner d'égoïsme en cette circonstance.

CHARLES.

Qu'on soupçonne de moi tout ce que l'on voudra ;
Ma conduite est connue, et pour moi répondra.
On ne m'a jamais vu, plein d'un zèle sordide,
En ces grands intérêts, prendre le mien pour guide ;
Ni me plaire aux revers qui frappent mon pays,
Par l'espoir d'une part dans ses tristes débris.
Un parti cependant m'attache et m'intéresse,
Où je trouve équité, raison, je le confesse ;
Dans le fond de mon cœur j'en hâte le succès,
Mais sans en partager les torts ni les excès :
Et comme de l'erreur j'y cours même la chance,
Pour les erreurs d'autrui je m'arme d'indulgence.

ÆGIDIUS.

Bien, bien, je vous entends.

BERTHE.

Oui, trop bien. Mais enfin,
D'une telle nouvelle êtes-vous donc certain ?

ÆGIDIUS.

On ne saurait, ma sœur, l'être, hélas ! davantage.
De la main du duc même on en tient le message.
Son altesse nous dit de ne nous point troubler :
De zèle seulement il nous faut redoubler,
Et fermer avec soin nos portes aux rebelles.

BERTHE.

A cet ordre surtout sachez être fidèles.

ÆGIDIUS.

Ah ! d'un pareil avis il n'était pas besoin :
Le conseil en eût fait, certes, son premier soin.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE.

Voila ce qu'il vous faut. Je suis toute tremblante.

ÆGIDIUS.

Allons, il n'est pas tems qu'ainsi l'on s'épouvante.

COLETTE.

Pas tems, bon Dieu ! pas tems !

ÆGIDIUS, s'habillant.

Eh non, te dis-je, non.

COLETTE.

Pourtant, je viens encor d'entendre le canon ;
Et de beaucoup plus près.

ÆGIDIUS.

Vraiment ?

COLETTE.

Je vous le jure ;
Et j'ai bien distingué, je n'en suis que trop sûre.

ÆGIDIUS.

Ah ! ah ! j'avais, pour moi, pensé l'entendre aussi...
Mais est-ce une raison pour s'effrayer ainsi ?

CHARLES, à part.

Je prétends m'informer ; car, Dieu merci, mon frère
A toujours su de rien faire un très-grand mystère.

ÆGIDIUS.

Il n'est pas question ici d'un vain effroi ;
C'est du sang-froid qu'il faut! du sang-froid, du sang-froid!

COLETTE.

Eh ! mais, prenez donc garde. Est-ce là la manière
D'endosser une robe ? Elle est fort singulière ;
Par les poches vos bras sont passés.

ÆGIDIUS.

Ce n'est rien ;
C'est que je les prenais pour les manches.

COLETTE, le rajustant.

Fort bien.
Là !

ÆGIDIUS.

Ne vous troublez pas ; ayez de l'assurance.
Imitez-moi : je sors en toute diligence.

COLETTE.

Eh bien, quoi ?... Vous rentrez dans votre appartement ?
Par ici donc.

ÆGIDIUS.

Eh ! oui, je suis distrait vraiment.
(Revenant, à son frère.)
Quant à vous, écoutez un conseil salutaire,
Qu'ici je crois devoir vous donner en bon frère.
Tout bien considéré, taisez-vous prudemment ;
Et ne vous prononcez qu'après l'événement.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

BERTHE, CHARLES, COLETTE.

CHARLES.

Il est fou, sur ma foi ! J'entends Arthur, je pense.
Il le faut là-dessus laisser dans l'ignorance,
(A Colette.)
Ainsi que votre fils. Et toi, garde-toi bien,
Sur tout ce qui s'est dit de leur apprendre rien.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

CHARLES.

Te voilà : je vais faire appeler mon notaire,
Et nous allons enfin terminer notre affaire.
Quoi qu'il puisse arriver, si je puis, en ce jour,
Rendre heureux nos enfans en comblant leur amour,
Et dans un doux accord voir ma famille unie,
Ce jour, sera, crois-moi, le plus beau de ma vie.

ARTHUR.

J'ai donné ma parole, et ne m'en dédis pas;
Mais, frère, hâte-toi.

CHARLES.

Colette, de ce pas,
Tu vas donc appeler le voisin Alexandre.

BERTHE.

Est-ce, de bonne foi, lui que vous voulez prendre?

CHARLES.

Mes affaires par lui sont faites jusqu'ici.

BERTHE.

Mais il ne fera pas, s'il vous plaît, celle-ci.
J'ai mes raisons. Jamais avec un pareil homme
Je ne me trouverai; je vous le dis en somme.

CHARLES.

Eh! que vous a-t-il fait?

ARTHUR.

Ne le vois-tu pas bien?
L'avis du garde-note est différent du sien.

BERTHE.

Il diffère du vôtre également, mon frère.
Dans le principe, au moins, nous convenons, j'espère;
Mais le sien nous offense également tous deux.
Soyez bien assuré que c'est un homme affreux.
Ce n'est jamais à tort que mon cœur se courrouce;
Eh! bon Dieu! mon défaut n'est que d'être trop douce.
Je suis de bonne part, instruite du secret.
Du Navarrois, chez lui, l'on a vu le portrait.

CHARLES.

Quoi!

BERTHE.

Vous allez railler.

CHARLES.

Je m'en ferais scrupule;
Je prends peu de plaisir à vous voir ridicule.
(A Colette.)
Puisque l'on ne veut point d'Alexandre, tu vas,
A sa place, appeler le compère Lucas.

COLETTE.

Bon, j'y cours.

ARTHUR, à Colette.

(Aux autres.)
Un moment. Que l'ami de Navarre
Vous déplaise, fort bien; quant à moi, je déclare
Que sur votre Lucas j'ai mes griefs aussi;

Et que je n'entends point le voir en tout ceci.

CHARLES.

Ah! çà, plaisantes-tu? Ton ami de l'enfance!
Vous rompez cette douce et vieille intelligence!...
Et par quelle raison?

ARTHUR.

Oui, raison en effet;
C'est le mot; et l'on sait, après tout, ce qu'on fait.
Tu te figures bien qu'une vaine peinture
Pour moi ne serait pas un sujet de rupture:
Non; ce qui me le rend odieux aujourd'hui,
Ce sont d'affreux propos que je tiens tous de lui.

CHARLES.

Des propos! contre qui?

ARTHUR.

Contre des personnages...
Qui de tous les Français méritent les hommages.

CHARLES.

Ah!

ARTHUR.

Tu comprends?

CHARLES.

Fort bien; j'en suis même assuré,
Ces personnages-là t'en savent bien bon gré.
Allons, il faut donc prendre un troisième notaire;
Et puisse celui-là, du moins, vous satisfaire!

COLETTE.

Ah! oui-dà, voyez-vous; parce que dans Melun,
Les deux premiers exclus, il n'en reste plus qu'un.

CHARLES.

C'est un nouveau venu, qui vous plaira peut-être;
De ses opinions il ne fait rien paraître;
On ne le connaît point.

BERTHE.

C'est tout ce qu'il nous faut.

ARTHUR.

Soit.

CHARLES, à Colette.

Va donc l'avertir, et qu'il vienne au plus tôt.

COLETTE.

J'y vole. Ah! j'oubliais : il est venu du monde.
Des malades, chez vous, vraiment la foule abonde;
C'est un plaisir.

CHARLES.

Eh bien!

BERTHE.

Non, remettons cela.
Ils prennent leur moment à merveille, ceux-là.

CHARLES, à Berthe.

Pardon.

COLETTE.

Mathieu Féru, d'une, est à l'agonie;
Et, pour ne le point voir trop languir, on vous prie
D'y passer promptement.

CHARLES.

Tout de suite.

BERTHE.

Fort bien;

Mais régler le contrat, moi, je n'y comprends rien;
Or, à votre retour vous ferez vos affaires.
Vous savez que souvent pour des causes légères
Un médecin se voit déranger.

CHARLES.

Je le sais;
Mais...

BERTHE.

Restèz, ou je sors.

COLETTE, Charles.

Le seigneur des Orçais
Voudrait vous voir aussi.

BERTHE.

Comment?

COLETTE.

Il est malade;
(A part.)
Sans doute pour avoir trop bu d'une rasade.

BERTHE, à part.

(A Charles.)
Un si fidèle ami des Guises!... Courez-y;
Ne perdez point de tems, hâtez-vous, mon ami.
Un médecin se doit...

CHARLES.

Oh! lui, je suis sans crainte.
Quelque indigestion dont il ressent l'atteinte.

BERTHE.

Bon Dieu! n'est-ce donc rien? Qui vous a dit d'ailleurs...

ARTHUR, à part.

On peut juger de l'homme à ces tendres frayeurs :
Quelque drôle sans doute...

BERTHE, à Charles.

Allez-y, je vous prie.

CHARLES.

Soit ; mais je veux d'abord contenter votre envie,
Et terminer...

BERTHE.

Non, non... je crois me rappeler
Qu'Arthur sait la chicane ; il saura tout régler.

CHARLES.

Là ! Peut-on rien comprendre a l'esprit d'une femme !

(Ici Henri et Suzanne paraissent.)

BERTHE.

Allez.

CHARLES, à Arthur.

Y consens-tu ?

ARTHUR.

Moi ? de toute mon ame.

CHARLES.

(A Colette.)

Je sors donc. Sans délai...

BERTHE, avec impatience.

Songez qu'on vous attend !

CHARLES, continuant.

Toi, vas enfin chercher le notaire.

COLETTE.

A l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

BERTHE, CHARLES, ARTHUR, HENRI, SUZANNE.

SUZANNE, qui vient d'entendre les derniers mots, à Henri.

Le notaire ; entends-tu ?

CHARLES, à Arthur.

Veille à toutes ces choses ;
Et, suivant notre accord, fais rédiger les clauses.
Si je ne trouve plus notre homme à mon retour,
J'irai signer chez lui dans le courant du jour

SUZANNE.

Mon bon oncle !

CHARLES.

C'est toi, ma chère enfant ?

SUZANNE.

Sans doute ;
Et depuis un moment ici je vous écoute.
Que je vous aime !

BERTHE.

Bien. Mais ne l'arrêtez pas.

CHARLES

Et vous, n'en croyez qu'eux sur tous vos vains débats.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, BERTHE, ARTHUR, SUZANNE.

SUZANNE, à Arthur.

Oui, n'en croyez que nous; ou bien plutôt encore
Écoutez un penchant qui tous deux vous honore.
Oui, vous aimez ma tante; et vous-même cent fois
M'avez à votre estime exprimé tous ses droits:
Sa douceur, sa bonté, cette sagesse austère,
Qu'un esprit plein de charme adoucit et tempère.

BERTHE.

Comment? Se pourrait-il?...

SUZANNE.

Qu'il dise si je mens.

HENRI, à Berthe.

Eh! je connais en vous les mêmes sentimens.
Vous m'avez mille fois sans pouvoir vous en taire,
De ce frère chéri vanté le caractère.
Son cœur droit, sa raison, jusqu'à sa fermeté.
Qu'on aime car toujours on y sent la bonté.

BERTHE.

Je ne m'en défends pas.

ARTHUR.

Moi non plus; et, dans l'ame,
Vous êtes, je le sais, une excellente femme.

BERTHE.

Et vous un très-digne homme, et j'en dois convenir.

SUZANNE, à Arthur.

Eh bien!

HENRI, à Berthe.

Vous le voyez!

HENRI, à Suzanne.

Quel bonheur!

SUZANNE.

Quel plaisir:

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PAGHÉRA.

PAGHÉRA, à part.

Ah! que vois-je?

BERTHE.

Eh! c'est vous, cher Paghéra?

PAGHÉRA.

Moi-même,
A ce tableau touchant, plein d'une joie extrême:
Eh! toujours la nature ainsi triomphera.

ARTHUR, à part.

Je l'aime très-peu, moi, ce monsieur Paghéra.

PAGHÉRA.

La paix est le vrai bien. Mais, dites-moi, de grâce,
Êtes-vous informés de tout ce qui se passe?

BERTHE, vivement.

Oui.

HENRI.

Que se passe-t-il ?

BERTHE.

Rien, rien, mon cher Henri

PAGHÉRA.

Comment, rien ? Apprenez qu'à cent jets d'arc d'ici,
Deux gros de gens armés se trouvent en présence,
Tout prêts l'un contre l'autre à montrer leur vaillance.
Monseigneur de Mayenne, hier au soir, dit-on,
A rencontré les gens du parti d'Alençon :
Ils firent face ; mais se montrer, les défaire,
Pour son altesse enfin d'un moment fut l'affaire.
La nuit heureusement leur prêta son secours ;
Et, pour se rallier...

ARTHUR, à lui-même.

Voilà de sots discours.
Et pour être l'écho d'une pareille histoire,
Il faut être insensé, non moins que pour y croire.
Monseigneur d'Alençon par Mayenne vaincu !

PAGHÉRA.

Pourquoi pas ? N'a-t-il donc jamais été battu ?
Je ne dis pas d'ailleurs qu'il y fût en personne ;
Et, comme on m'a donné l'histoire, je la donne.

BERTHE.

Et quand vous le diriez, où serait donc le mal ?
D'Alençon est vraiment un si grand général !

ARTHUR.

Par Mayenne !

BERTHE.

Eh ! vraiment, Mayenne, mon cher frère...

ARTHUR.

Je ne vous parle pas ; c'est à Monsieur.

HENRI.

Ma mère...

BERTHE.

Vous ne me parlez pas ; et moi, je vous répond ;
Car votre aveuglement sur ce point me confond ;
Et je ne comprends pas qu'étant ce que vous êtes,
Vous puissiez vous méprendre ainsi que vous le faites.
Pour votre d'Alençon tant de zèle est honteux.
On sait trop ce qu'il est ce héros si fameux ;
On connaît ses exploits ; et c'est ce qui me fâche,
De vous voir du parti d'un rebelle et d'un lâche.

ARTHUR.

D'un lâche !

BERTHE.

C'est cruel ; mais c'est tout ce qu'il est.

ARTHUR.

Et sur quoi portez-vous ce merveilleux arrêt ?

BERTHE.

Sur quoi ? Mais sur des faits.

ARTHUR.

Sur des faits ?

BERTHE.

Oui, sans doute.

ARTHUR.

Racontez-les un peu ; voyons, je vous écoute.

BERTHE.

Les raconter ? vraiment, ce serait fort aisé ;

Et je ne vois que vous qui soyez abusé.

ARTHUR.

Mais vous n'en dites pas.

BERTHE.

Il en est plus de mille.

ARTHUR.

Un seul donc?

BERTHE.

Par excès, le choix est difficile.

ARTHUR.

Un seul, je vous attends.

BERTHE.

Si je le voulais bien...

ARTHUR.

Allons donc. Hein?.. Comment?.. Vous ne nous dites rien.
Tenez, vous voilà tous. Parlant à l'aventure;
Croyant dévotement la plus lourde imposture;
Et, tant soit peu pressés, demeurant tout surpris
De voir que de fumée on vous avait nourris.
« Nous savons, nous savons. Quoi? Rien. » Voilà l'affaire.
Ce qu'il faudrait savoir, ce serait de vous taire.
Qu'ils vous connaissent bien ceux dont l'habileté
Tente à ces vains appâts votre crédulité!
Ils savent qu'il n'est rien, tant fût-ce ridicule,
Que votre esprit d'abord n'admette, et sans scrupule;
Que l'absurdité, même évidente de soi,
Dès qu'elle vous vient d'eux est article de foi.

BERTHE.

Des vôtres voilà bien la fidèle peinture :
Tels sont vos traits, Messieurs, et pris d'après nature.

ARTHUR.

Nous !

BERTHE.

Vous.

ARTHUR.

Tenez, cessons ; parce que je pourrais
Vous en dire à la fin plus que je ne voudrais.

BERTHE.

Ah ! je ne vous crains pas.

PAGHÉRA.

Enfin on va connaître,
Et bientôt sûrement, tout ce qu'il en peut être.
Votre jeunesse y court et se déclare aussi.

SUZANNE, à Henri.

Ciel ! j'espère que toi, tu vas rester ici ?

PAGHÉRA.

Oui, quand on en devrait douter de son courage,
Il doit vous obéir ; c'est à quoi je l'engage.

SUZANNE.

En doute qui voudra ; moi, je n'en doute pas ;
Et c'est l'opinion dont il doit faire cas.
Tous ces gens de parti, dont il craint peu le blâme,
Perdent, auprès des miens, tous leurs droits sur son ame.

PAGHÉRA.

Eh ! quel ton décidé !

BERTHE.

Mais pense-t-on qu'ici
Ses principes par lui soient désertés ainsi ?

ARTHUR.

Ses principes ! Je suis bon père de famille ;
Et je vous promets bien qu'il n'aurait pas ma fille,
Si je pensais qu'il dût plus long-tems y tenir.

BERTHE.

Et si je pensais, moi, qu'on les lui fît trahir,
Je saurais empêcher...

SUZANNE.

Eh ! ma tante !

HENRI.

Eh ! ma mère !...

SUZANNE.

Croyez qu'il sera libre...

ARTHUR.

Eh ! mais, veux-tu te taire ?
Où serait le garant, dis-moi, de ton bonheur,
Si de tels sentimens demeuraient dans son cœur ?
Ce n'est pas dans ce but qu'on m'aurait vu, je pense,
Abandonner des droits clairs jusqu'à l'évidence.

BERTHE.

Jusqu'à l'évidence ?

ARTHUR.

Oui.

BERTHE.

Ce n'est pas démontré.

ARTHUR.

Pas démontré?

BERTHE.

Non, non.

ARTHUR.

Ah! morbleu! que malgré!...
Eh! mais, s'il est ainsi, qui donc vous a fait faire
Tant de pas près de moi?

BERTHE.

Il faut vous satisfaire.
Charles les entreprit par amour pour la paix;
Mais s'il m'eût consultée, il ne les eût point faits:
Et vous n'en fûtes pas affligé, j'imagine.

ARTHUR.

M'offrites-vous Henri pour sa jeune cousine,
Ou si je vous offris ma Suzanne pour lui?

BERTHE.

Et pourquoi donc est-elle en ces lieux aujourd'hui?

ARTHUR.

Pourquoi, demandez-vous! pourquoi?

BERTHE.

Sans doute.

ARTHUR.

Morbleu! c'est pour reprendre, et sur-le-champ, la route
De ses foyers, ma sœur, et ne les plus quitter.

HENRI.

Grand Dieu!

SUZANNE.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Ah ! l'on m'ose insulter !
Et, joignant sottement l'orgueil à l'impudence,
On me vient de mes droits contester l'évidence !
Eh bien ! vous apprendrez ce qu'ils sont en effet ;
Et sur ce point aussi je serai satisfait.
On allait prononcer, je reprends mes poursuites.
Nous ne saurions long-tems en attendre les suites.
Puisqu'il ne faut rien moins pour vous tirer d'erreur,
Vous serez éclairée alors, ma chère sœur.
La raison, l'équité sont pour vous trop obscures ;
Il vous faut des clartés plus vives et plus sûres :
Selon ce bon esprit, on saura vous servir ;
De vous voir condamner vous aurez le plaisir.
Alors auprès de moi vous reviendrez sans doute ;
Ce recours est le vôtre, et n'a rien qui vous coûte ;
Vous me verrez enfin dur, altier comme vous,
Et vous n'obtiendrez rien de mon juste courroux

BERTHE.

Ah ! j'étouffe ! j'étouffe !

PAGHÉRA, bas.

Un parti salutaire :
Prenez-le au mot, rompez.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE, LE NOTAIRE, un peu après.

COLETTE, accourant.

Voila votre notaire.
Mais le pauvre homme est sourd, ainsi parlez bien haut.

BERTHE.

Cette sotte! un notaire! oui; c'est ce qu'il nous faut!

ARTHUR.

Non; ce sont des huissiers, des procureurs.

LE NOTAIRE, saluant.

J'arrive
Avec empressement. Que faut-il que j'écrive?

BERTHE, répondant à Arthur.

Tout comme vous voudrez: nous ne vous craignons pas.

ARTHUR, prenant la main de sa fille.

Nous le verrons bientôt.

LE NOTAIRE.

Parlez un peu moins bas:
J'ai l'oreille un peu dure.

SUZANNE.

Ah! Dieu! Songez, mon père...

ARTHUR.

Rien, rien, tout est fini, tu le vois bien, j'espère.

(Le notaire s'approche de lui.)

Peste de l'homme!

(Arthur et Suzanne sortent.)

SCÈNE XII.

HENRI, BERTHE, PAGHÉRA, COLETTE, LE NOTAIRE.

HENRI, à sa mère.

Eh bien?

BERTHE.

Vas-tu me donner tort?

COLETTE, à part.

Tiens! Eh mais, on dirait qu'ils ne sont plus d'accord.

HENRI, répondant à Berthe.

Ah! vous savez trop bien que jamais dans son ame
Pour sa mère un bon fils ne donne accès au blâme;
Mais si votre parti domine ainsi les cœurs;
S'il n'y veut rien souffrir que ses noires fureurs;
S'il rend intolérant, injuste, inexorable,
J'en abjure à jamais le lien exécrable;
Et loin de prendre part à ses succès affreux,
Sa chute est désormais le plus cher de mes vœux.

(Il sort.)

LE NOTAIRE, le suivant.

Monsieur, daignez m'apprendre...

HENRI.

Eh! laissez-moi, de grâce!

SCÈNE XIII.

BERTHE, PAGHERA, COLETTE, LE NOTAIRE.

BERTHE, à Paghéra.

Peut-on rien concevoir d'égal à ma disgrâce?
C'en est fait; contre moi, voilà fils, frère, époux.
Eh bien! tant pis pour eux! Je veux les braver tous,
Et je ne vois pas, moi, qu'au gré de leur caprice,
Je doive abandonner la raison, la justice.

PAGHÉRA.

Vous auriez très-grand tort.

BERTHE.

Venez, éclairez-moi.
Je veux que vos conseils soient mon unique loi.
(Elle sort.)

LE NOTAIRE, la suivant.

Faut-il vous suivre?

BERTHE.

A l'autre!

PAGHÉRA, sortant.

Il n'est pas nécessaire.

LE NOTAIRE.

(A lui-même.)

Plaît-il? Mais pourquoi donc veulent-ils un notaire?

SCÈNE XIV.

LE NOTAIRE, COLETTE.

COLETTE.

Voila donc ce que c'est que l'esprit de parti ?
Ce Macloud n'est point sot qui s'en est garanti.
Au-dedans, au-dehors, on ne voit que des guerres ;
Il brouille les amis, il divise les frères ;
Et deux jeunes amans... De mon côté, ma foi,
Je m'en désiste aussi. Qu'on s'arrange sans moi.

LE NOTAIRE.

M'apprendra-t-on enfin ?...

COLETTE, parlant très-vite.

Ils ont perdu la tête.
Leur conduite envers vous n'est nullement honnête,
Je le sais. Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous ?
Ils seront quelque jour peut-être un peu moins fous ;
Peut-être pourra-t-on éclaircir tout ce trouble :
Alors, pour vous venger, faites-les payer double.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LE NOTAIRE.

Si j'ai compris un mot, je veux être étranglé.
Je pense qu'il ont tous le timbre un peu fêlé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MACLOUD, COLETTE.

COLETTE.

Tout est fini, je pense; et je reprends courage:
Jamais on n'entendit un semblable tapage.
(A Macloud.)
Eh bien! vous partez donc, vous autres, tout de bon?

MACLOUD.

Et tout de suite.

COLETTE.

Ils ont perdu sens et raison
D'user entre parens de si peu d'indulgence,
Et de mettre à des riens une telle importance
Partir, sans seulement attendre le diné!

MACLOUD.

Ah! ne m'en parle pas; j'en suis tout consterné!
Et pourtant ce n'est rien au prix de la tristesse
Que parait endurer notre jeune maîtresse.
Pauvre enfant! c'est des pleurs, des cris, une langueur,
Des soupirs étouffés... que ça vous fend le cœur.
J'aimais Melun aussi, parce que, sans langage,
C'est plus grand, après tout, que mon petit village;
Et puis, ce qu'on y voit est plus plaisant aussi.

On t'y voit, déjà d'une; et pour moi, Dieu merci!
Il n'en fallait pas plus, je le dis sans feintise

COLETTE.

Bon Macloud!

MACLOUD.

Non; mais, quoi! je parle avec franchise:
J'aime ton air, tes yeux, tes regards... obligeans.
Quand j'ai vu qu'on parlait d'unir nos jeunes gens,
Je me suis dit tout bas: « Ma foi, leur mariage
Pourrait avec le nôtre aller d'un seul voyage. »
Et je m'en occupais, oui, sérieusement;
Eh bien! il faut quitter ce dessein si charmant
Où ta félicité tenait comme la mienne,
Parce que d'Alençon et monsieur de Mayenne,
Deux bons seigneurs, sans doute, et que j'estime fort,
Sur je ne sais quels points ne tombent pas d'accord.
Là!

COLETTE.

Mon pauvre Macloud! j'avais dit tout de même;
Et comme ton chagrin, ma douleur est extrême.
« Ce garçon, me disais je, a l'air un peu niais,
» Mais il paraît honnête; et je continuais:
» Ce serait, j'en suis sûre, un bon mari. »

MACLOUD.

Sans doute.

COLETTE.

Eh bien! ton maître enfin n'est pas encore en route;
Peut-être pourra-t-on r'arranger tout cela.

MACLOUD.

Ah! ne l'espérons point. Ces caractères-là

Sont trop fiers, trop hargneux, pour qu'on les humanise.
J'avais, de mon plein chef, déballé sa valise,
Et rangé ses effets dans son appartement;
Il s'est mis contre moi dans un emportement!
Il m'a grondé, grondé!... que j'en étais tout bête.
Je conviens que, de vrai, c'est tout ce qui l'arrête;
Et, sans cet incident, qu'il doit à mon bon soin,
Le digne homme, à coup sûr, serait déjà bien loin.
Je me suis mis d'abord à réparer ma faute;
Et, pour ne point risquer d'en faire une plus haute,
Comptant sur le hasard de quelque événement,
Je me suis, comme on dit, hâté tout doucement;
Mais c'est sans aucun fruit que j'ai pris tant de peine;
Toute mon industrie est inutile et vaine:
Je suis prêt; et, s'il faut qu'il demande à partir,
Je ne sais plus vraiment par quoi le retenir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR, SUZANNE.

ARTHUR.

Es-tu prêt, à la fin? car je m'impatiente.

MACLOUD.

Me voilà.

ARTHUR.

C'est heureux.

MACLOUD.

Heureux, oui, je m'en vante!

ARTHUR, à Suzanne.

Partons donc, mon enfant.

COLETTE.

Si Monsieur le voulait,
J'avertirais sa sœur.

ARTHUR.

Non, non pas, s'il vous plaît :
Et nous nous sommes fait nos adieux d'une sorte
Que nous voir, à présent, n'a rien qui nous importe.
(A Suzanne.)
Toi, tu m'avais promis d'oublier tes douleurs.

SUZANNE.

Eh ! mais, mon père...

ARTHUR.

Eh ! mais, te voilà tout en pleurs.
Il faut qu'à volonté votre cœur s'attendrisse ;
Car, comment expliquer ce bizarre caprice
Ce sentiment soudain qui t'a surprise ainsi ?
Par quel mauvais conseil t'ai-je amenée ici !

SUZANNE.

Ah! ce doux sentiment que blâme votre haine
Dans mon ame aujourd'hui s'est retrouvé sans peine,
Je voyais mon cousin en des tems... plus heureux.
(Les auteurs de nos jours étaient unis entre eux).
Nous nous aimions alors de cette amitié pure
Qu'à nos cœurs ingénus inspirait la nature.
Je viens ; je le revois tel qu'en ces doux momens ;
J'éprouve de nouveau les mêmes sentimens.
Pouvais-je m'en défendre, et suis-je donc coupable ?

ARTHUR.

Coupable, mon enfant ! non ; mais sois raisonnable.
Observe ton cousin, vois comme il se conduit ;

Gouverné par sa mère, il t'évite il nous fuit.

COLETTE.

Sur son compte à ce point n'allez pas vous méprendre;
Il est au désespoir. Il nous a fait entendre
Des reproches très-vifs; puis il a disparu,
Et depuis ce moment on ne l'a point revu.
Vous fuir! ah! pour cela son cœur est trop honnête.
C'est de tout le pays la plus mauvaise tête;
Et je crains bien plutôt qu'il n'ait, dans sa douleur,
Fait quelque mauvais coup.

SUZANNE.

Bon Dieu! tu me fais peur.

(A Arthur.)

Ah! vous avez raison; il eût été plus sage
De n'entreprendre point ce funeste voyage,
Que de venir ici, trompés dans nos desseins,
Apporter et chercher du trouble et des chagrins.
Sur les grands, sur leurs droits et leurs haines cruelles,
Il est vrai que chez nous nous avons des querelles;
Mais avec des amis ou des indifférens;
Hélas! tandis qu'ici, c'est avec nos parens.

ARTHUR.

Eh bien! partons, partons. Tout cela sur la route
S'oublîra, mon enfant.

SUZANNE.

Mon père! hélas! j'en doute.

COLETTE, à part.

Pauvre petite! ah!

MACLOUD, étouffant un soupir

Ah!

COLETTE.

Bon voyage, Monsieur.

ARTHUR.

Bien. Adieu, mon enfant, adieu, de tout mon cœur.

COLETTE, à Suzanne.

Adieu, Mademoiselle.

SUZANNE.

Adieu, bonne Colette.

COLETTE.

Adieu, Macloud.

MACLOUD, pleurant.

(A part.)

Ah! ah! la mesure est complète :
Chez moi, la politique avait peu de faveur;
A présent, ventreguenne! elle m'est en horreur.

COLETTE.

Ah! voilà monsieur Charle! il faut ne lui rien taire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, à Arthur.

A la fin, je suis libre. Eh bien! notre notaire?...
Il est venu sans doute, et tout est terminé?

COLETTE.

Je l'ai, selon votre ordre, en effet, amené...

ARTHUR.

Il est venu ; c'est vrai.

CHARLES.

Ma joie en est extrême.
J'irai, comme j'ai dit, chez lui signer moi-même.
Je vois combler par là tous les vœux de mon cœur ;
Je ne puis exprimer l'excès de mon bonheur.
En vain affectes-tu cet air d'indifférence :
Toi-même tu le sens, la bonne intelligence
Entre de bons parens est le premier des biens ;
Et tes vœux sont remplis aussi bien que les miens.

SUZANNE.

Hélas !

CHARLES.

Plaît-il ?

COLETTE.

Ah !

MACLOUD.

Ah !

CHARLES.

Quoi ! des soupirs, des larmes !
Ah ! malheureux ! je sens renaître mes alarmes.
La politique a fait quelque nouvel éclat ;
Et vous en avez mis jusque dans le contrat.

ARTHUR.

Je ne te dis pas non, mais nous partons sur l'heure ;
Et quittons pour jamais, mon cher, cette demeure.

CHARLES.

Vous partez !

ARTHUR.

Sans délai, Charles, et sans retour.
Nous n'avons en ces lieux fait qu'un trop long séjour.

CHARLES.

Comment? Oses-tu bien?

ARTHUR.

J'en souffre au fond de l'ame;
Mais je ne saurais vivre, enfin, avec ta femme.

CHARLES.

Eh! s'agit-il ici ni d'elle ni de toi?
Nos enfans sont d'accord; c'en est assez, je croi.
Aurait-on jamais vu rien de plus misérable?
Ils vont rompre un accord utile et désirable,
Pourquoi? parce qu'ils sont de différens avis
Sur des points qui jamais ne leur furent soumis!
Et c'est vous qui m'osez taxer d'indifférence!
Si je m'en applaudis, c'est en cette occurence.
Vous m'aurez vu du moins demeurer parmi vous,
Bon père, bon ami, bon frère et bon époux.
Allons, mon frère, allons, que tout cela s'oublie;
Rappelons le notaire, et...

ARTHUR.

Non pa , je te prie.
Tout est rompu.

CHARLES.

Mais...

ARTHUR.

Rien.

SUZANNE.

Mon père...

ARTHUR.

Ventrebleu !

De me contrarier vous faites-vous un jeu ?
Et voulez-vous enfin, pour vous plaire, ma fille,
Que je cesse d'être homme et père de famille ?
J'ai vu votre cousin : son esprit, son bon cœur,
M'étaient pour vous, sans doute, un gage de bonheur,
Et d'un si doux espoir je nourrissais mon ame ;
Mais, c'en est fait, jamais vous ne serez sa femme.

CHARLES.

Belle chute !... Eh ! c'est là ce qui parle pour vous :
Vous seriez des méchans, si vous n'étiez des fous.
Qu'on appelle mon fils.

COLETTE.

Votre fils !

CHARLES.

Qu'est-ce encore ?

COLETTE.

Il est parti, Monsieur, et même l'on ignore
Ce qu'il est devenu.

CHARLES.

C'est un enfer vraiment :
Ma vie est avec eux un éternel tourment.
Il est bien tems, morbleu ! que tout cela finisse,
Et que d'un pareil joug enfin je m'affranchisse.

MACLOUD, à part.

Il a cent fois raison.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BERTHE.

CHARLES.

Eh bien! en est-ce fait,
Chère Berthe? à mes vœux avez-vous satisfait?
Le notaire est venu; voyons en diligence
Le contrat qu'il a dû dresser en mon absence.
Mes ordres, avec soin, ont tous été remplis:
Et dites-moi d'abord où peut être mon fils.

BERTHE.

Le contrat, votre fils?... Pense-t-on me confondre?
Demandez à Monsieur; c'est à lui de répondre:
Rien ne s'est entre nous passé contre son gré;
Et si tout est rompu c'est qu'il l'a désiré.

CHARLES.

Désiré, dites-vous? Quoi?...

SUZANNE, à part.

Cher oncle! ah! j'espère
Qu'il est, pour cette fois, tout de bon, en colère.

CHARLES.

J'admire de quel front vous m'apprenez ici
Comment mes soins prudens ont si mal réussi!
Je vous reconnais bien: violente et caustique,
A vos plus saints devoirs mêlant la politique.
Mais l'intérêt qu'ici j'ordonnai qu'on traitât,
Femme, c'était le mien, non celui de l'État.

SUZANNE, à part.

C'est juste.

BERTHE.

Et je devais souffrir aussi, je pense,
Que l'on me provoquât, et garder le silence,
N'est-ce pas?

CHARLES.

A merveille! et mon frère à l'instant,
Non sans confusion, m'en répondait autant.
C'était là son excuse; ainsi que c'est la vôtre;
Mais elle vous condamne à mes yeux l'un et l'autre.
Tyranniser autrui de ses opinions,
Vous paraît odieux, malgré vos passions:
Même en la pratiquant, on hait l'intolérance;
Et vous en repoussez jusques à l'apparence.
Dans ce débat, dont nul ne veut être agresseur,
Je vois deux offensés, et pas un offenseur.
Mais je veux à mon frère en imputer la honte,
Deviez-vous vous montrer si sensible et si prompte
N'était-il pas chez vous? A-t-il dû présumer
Qu'il n'y pût librement et sur tout s'exprimer?
Vous lui deviez respect, amitié, déférence,
A titre de devoir et non de complaisance.
Votre orgueil a trouvé ce devoir onéreux;
Voyez-en aussitôt les effets désastreux:
Vous blessez à la fois les vôtres, et vous-même,
Vous chassez de chez moi mon frère, un fils que j'aime;
Au plus heureux accord vos coupables excès
Font succéder le trouble et l'horreur des procès.
Voilà, voilà les fruits de votre humeur hautaine.

Mais craignez d'en porter bientôt toute la peine ;
Que des vôtres, lassés de tant de déraison,
Vous n'éprouviez enfin un entier abandon.

BERTHE.

Ainsi, j'ai tort ?

CHARLES.

Cent fois. Et toi, mon frère, oublie
L'offense d'une femme en sa triste manie.
Mon fils reparaîtra. Quelques mots indiscrets
Ne doivent rien changer à nos sages projets ;
Et les choses, de fait, n'en sont pas moins les mêmes ;
Sachons donc être aussi constans dans nos systèmes :
Soyons hommes, enfin. Tu m'as donné ta foi ;
J'en réclame l'effet, non pour elle ou pour moi ;
Mais parce que l'honneur, la raison, la justice,
Ne doivent point chez nous dépendre d'un caprice ;
Qu'on ne peut de la paix moins payer la douceur ;
Et qu'enfin nos enfans y trouvent le bonheur.

SUZANNE, à part.

On ne peut dire mieux.

BERTHE.

A ce qu'on peut connaître,
Vous croyez seul ici...

CHARLES.

Je m'y crois seul le maître ;
(A Macleod.)
Et je le ferai voir. Quant à toi, mon garçon,
Remonte les effets de ton maître.

ARTHUR.

Non, non.

CHARLES.

Quoi !

ARTHUR.

Je veux m'en aller.

CHARLES.

Mais songe, je te prie,
Que de soldats errans la campagne est remplie.

ARTHUR.

Il se peut. Dans Melun, les amis, en tout cas,
A défaut de parens, ne me manqueront pas.

CHARLES.

Des amis !... Tu pourrais, dans ton erreur fatale,
Me causer ce chagrin ; aux autres, ce scandale ?

SUZANNE.

Mon père...

ARTHUR, à Charles.

Je te dis que nos arrangemens
Ne peuvent avoir lieu.

CHARLES.

Quoi ! Malgré tes sermens ?

ARTHUR.

Oui.

CHARLES.

Tu pourrais, cruel ?...

ARTHUR.

Tout. Ma fille m'est chère,
Et je lui veux ailleurs faire choix d'une mère.

BERTHE.

Le titre assurément est des plus glorieux ;

Mais croyez que mon cœur n'en est point curieux;
Que peut-être à mon fils ma tendresse ménage
De quoi se consoler d'un aussi grand dommage.

SUZANNE, à part.

Ah! mon Dieu!

ARTHUR, à Charles.

Tu l'entends; et tu voudrais...

CHARLES.

Moi? Rien.
Et je trouve, après tout, que vous faites fort bien.
J'étais plus fou que vous, de vouloir vous convaincre.
Il est des naturels que rien ne saurait vaincre,
Près de qui la raison ne réussit jamais,
Et qui pour la goûter ne paraissent pas faits.
Je renonce au plaisir de vous la faire entendre,
Et je vous promets bien de ne plus l'entreprendre.
(A Berthe.)
Faites de ma maison un séjour odieux;
Sur vos dissensions appelez tous les yeux;
Que rien ne vous retienne, et ne vous fasse obstacle;
(A Arthur.)
Pars, plaide; donne aux gens l'intéressant spectacle
De frères divisés et libres des vains nœuds
Que l'aveugle nature avait serrés entre eux.
Ce sont là vos desseins; je n'y suis plus contraire.
J'ai fait humainement tout ce qu'on pouvait faire:
Mes paroles, mes soins ont été superflus:
Poursuivez, j'y consens, et ne m'en trouble plus.

ARTHUR, prenant la main de Charles.

Frère... Je reste.

CHARLES.

Quoi !

ARTHUR.

Je reste.

CHARLES.

Est-il possible ?

ARTHUR.

Je sens ce que tu dis.

MACLOUD, bas à Colette.

Par ma foi ! c'est visible.
On demande qu'il reste ; il veut se retirer :
On lui cède ; il consent alors à demeurer.

CHARLES.

Ne me trompes-tu pas ? Dois-je croire ?...

ARTHUR.

Oui ; mais, Charle,
Que d'unir nos enfans jamais on ne me parle :
Je reste seulement pour éviter l'éclat :
Les choses sont d'ailleurs dans leur premier état.

SUZANNE, à part.

Il persiste encore.

CHARLES.

Soit. Serait-il convenable
Que l'on prît un parti de tout point raisonnable ?
Qu'on accablât nos cœurs de ce poids onéreux !
Se rendre par degrés est bien plus généreux.

ARTHUR.

Me rendre, moi !

CHARLES.

Non, non. Bon Dieu! Point de querelle.
(A Colette.)
Le dîner est-il prêt?

COLETTE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Qu'on appelle
Mon frère Ægidius.

COLETTE.

Eh! mais, il est toujours
Au conseil.

CHARLES.

Eh bien! donc, va l'y chercher.

COLETTE.

J'y cours.

MACLOUD.

Et moi, je cours là-haut reporter ce bagage,
Qui n'en est pas peut-être à son dernier voyage.

SCÈNE V.

SUZANNE, ARTHUR, CHARLES, BERTHE, PAGHÉRA.

PAGHÉRA, accourant.

J'APPORTE du nouveau.

ARTHUR, à part.

Toujours cet homme ici!

PAGHÉRA.

Sachez que le combat...

BERTHE.

Eh bien donc?

PAGHÉRA.

Est fini.

ARTHUR, à lui-même.

C'est bien nouveau, parbleu!

BERTHE.

Mais à qui la victoire?

PAGHÉRA.

On n'en dit rien encor; mais vous savez qu'en croire.
Auprès du gouverneur un trompette est venu
Qu'immédiatement le conseil a reçu;
Et nous saurons bientôt l'objet de son message.
Or, voulez-vous m'en croire, et suivre un avis sage?
Messieurs, j'apporte ici le pacte d'union:
Signez-le auparavant sans hésitation.

CHARLES.

Quel pacte?

PAGHÉRA.

Mais celui qui d'une sainte ligue
Nomme Guise le chef...

ARTHUR.

Oui, ténébreuse intrigue
Que l'on trame aujourd'hui dans l'ombre, sans éclat;
Mais qui peut-être un jour renversera l'État.

CHARLES.

Seigneur Paghéra...

PAGHÉRA.

Quoi!

CHARLES.

Vous vous donnez, je pense,
Beaucoup de soins ici.

PAGHÉRA.

J'aime tant votre France!
Vous n'imaginez pas le bien que je lui veux!
Que ne tient-il à moi que tout y soit heureux!

ARTHUR, lui prenant la main.

Tenez, vous voyez bien, Seigneur, cette fenêtre?

PAGHÉRA.

Oui.

ARTHUR.

Bien vous prend qu'ici je ne sois pas le maître.

PAGHÉRA.

(A part.)
Monsieur... Fi! le brutal!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE, à Charles.

Votre frère, Monsieur,
Ne peut venir encore. On attend le vainqueur;
Il doit entrer en ville, et le conseil s'empresse
D'aller, comme ils ont dit, recevoir son Altesse.
On a parlé de clefs qu'on lui va présenter.

BERTHE.

C'est le duc de Mayenne ; il n'en faut point douter.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Parbleu ! le conseil et mon frère
Feraient-ils cet accueil à son piètre adversaire ?
D'Alençon est battu ! non, rien ne m'est plus doux.
Je ne me sens pas d'aise. Allons, embrassons-nous :
Toi, ma Colette, aussi, pour ta bonne nouvelle.

COLETTE.

Ah ! dame !

ARTHUR, à Charles.

Tu la vois, mon cher : triomphe-t-elle !
(A Berthe.)
C'est généreux, c'est grand !

BERTHE.

Ma foi ! tant pis pour vous !
A notre place enfin vous feriez comme nous.

ARTHUR.

Moi ! j'en serais honteux.

BERTHE.

S'il faut être sincère,
Je vous plains : mais enfin, je ne saurais qu'y faire.

ARTHUR.

Vous pourriez bien changer de langage avant peu.

BERTHE, à Colette.

Fort bien. Mais fais toujours à la porte un grand feu.

C'est un devoir ici de témoigner sa joie ;
Et que pour un héros notre amour se déploie.

COLETTE.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

PAGHÉRA.

Pour moi, si dans un cas pareil
J'osais prendre sur moi de donner un conseil,
J'engagerais Monsieur à prendre avec prudence
Ses mesures, et puis à partir en silence.

ARTHUR.

Hein ?

BERTHE.

Mais...

CHARLES

C'est lui montrer un bien vif intérêt ;
Mais ce zèle, après tout, pourrait être indiscret.
Allez, tant de coquins affrontent la potence,
Qu'un brave homme est bien fort de sa seule innocence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MACLOUD.

MACLOUD.

Allons, Colette, allons, jarnigoi ! du fagot.
Quels apprêts ! quelle joie !

ARTHUR.

As-tu fait, maître sot ?

MACLOUD.

Pardon.

BERTHE.

Pauvre garçon!

MACLOUD.

C'est que dans cette rue
Ils font des feux, des feux, à donner la berlue.
J'ai cru, s'il en manquait devant votre maison,
Que ça pourrait déplaire à monsieur d'Alençon.

BERTHE.

A monsieur?...

MACLOUD.

D'Alençon. Il a battu Mayenne;
Et l'on dit qu'on l'attend en personne, morguenne!

ARTHUR.

Bah! Et qui dit cela?

MACLOUD.

Pardi! tout un chacun;
Et c'est pis qu'une noce à présent dans Melun.

ARTHUR.

Ah! la bonne aventure!

PAGHÈBA.

Ah! mon Dieu!

ARTHUR.

Quelle joie!
Quoi! le duc d'Alençon! c'est le Ciel qui l'envoie.
L'invincible Mayenne a donc senti ses coups!
Ma fille! bon Macloud! allons, embrassons-nous.

MACLOUD, riant.

Oh! oh!

BERTHE, à Charles.

Vous le voyez; il se plaignait.

CHARLES, bas à Arthur.

Mon frère,
Ta générosité non plus ne paraît guère.

ARTHUR.

(A Paghéra.)

Ma foi! chacun son tour. Si dans un cas pareil
J'osais prendre sur moi de donner un conseil,
J'engagerais Monsieur à prendre avec prudence
Ses mesures, et puis, à partir en silence.

CHARLES à part.

Celui-là n'est pas mal.

BERTHE.

Est-on plus orgueilleux!

PAGHÉRA, bas.

Je dois en convenir: c'est un homme odieux.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE.

Ah! Madame, voilà des blessés qu'on amène.

BERTHE.

Quels blessés?

COLETTE.

Des soldats.

BERTHE.

De monsieur de Mayenne ?

COLETTE.

(A voix basse.)

Non ; car... Madame...

BERTHE, aigrement.

Eh bien ?

COLETTE, de même.

Eh bien ! ce n'est pas lui
Que l'on va dans Melun voir entrer aujourd'hui :
C'est...

BERTHE.

On sait cela, sotte.

COLETTE

Ah !... Partout on s'empresse
De leur donner des soins.

ARTHUR.

Leur malheur intéresse.

BERTHE.

Qu'il ne m'en vienne pas !

CHARLES.

Et pourquoi ! quel discours !

BERTHE.

Tenez, leur fallût-il le plus léger secours,
Un simple verre d'eau, pour leur sauver la vie,
Ils ne l'obtiendraient pas, je vous le certifie.
« Vous vous êtes armés, dirais-je, contre nous ;

» Cherchez dans d'autres cœurs de la pitié pour vous ;
» Le mien vous est fermé. »

ARTHUR.

Fort bien ! c'est être humaine !

BERTHE, entendant frapper dehors.

Eh ! qu'est-ce que cela ?

COLETTE.

C'en est un qu'on amène

BERTHE.

Qu'on n'ouvre pas.

CHARLES.

Allez, et conduisez-le ici :
Un malheureux pour moi n'est point un ennemi.

(Colette et Macloud sortent.)

En propos indiscrets exhalez votre bile,
En tout à la raison montrez-vous indocile ;
Mais quand il faut agir, trouvez bon, entre nous,
Que je prenne conseil de moi, non pas de vous.

BERTHE.

Vous me contrariez toujours.

ARTHUR, à lui-même.

C'est grand dommage.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, soutenu par Macloud.

COLETTE, à Berthe.

La ! de le refuser ayez donc le courage !

BERTHE.

Cent fois ! cent fois ! jamais je ne change d'avis.
Qu'on me laisse.

COLETTE.

Mais...

BERTHE.

Rien.

COLETTE.

Chassez donc votre fils.

CHARLES et BERTHE.

Mon fils !

SUZANNE.

Henri !

ARTHUR.

Comment ?

MACLOUD.

Eh ! oui, morguè ! lui-même.

ARTHUR.

Eh bien ! écoutez donc votre rigueur extrême !
Chassez-le donc : il est du parti d'Alençon,

BERTHE.

Ah ! malheureux enfant !

ARTHUR.

C'est un brave garçon.

CHARLES.

Mon ami, mon ami.

HENRI.

Pardonnez-moi, mon père.

BERTHE.

Eh ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc ?

CHARLES.

Sa blessure est légère ;
Un coup d'épée au bras.

ARTHUR.

Eh ! morbleu ! par-devant...
Il ne fuyait pas, lui.

PAGHÈRA.

Sort toujours décevant !

CHARLES.

Le sang qu'il a perdu cause seul sa faiblesse.

SUZANNE.

Mon cher Henri !...

HENRI.

C'est toi !

BERTHE.

Laissez-nous donc, ma nièce.

HENRI.

Non, non, bonne Suzanne ! ah ! ne t'éloigne pas.

SUZANNE.

Je reste.

BERTHE.

Et d'un parti qu'il devait voir !...

HENRI.

Hélas !
Ma mère, à ma douleur qu'importait l'un ou l'autre ?

ARTHUR, à Berthe.

Eussiez-vous préféré qu'il périt dans le vôtre !

(A Henri.)

Va, ce ne sera rien.

HENRI, à Suzanne.

Ma plus grande douleur
Etait de te savoir en proie à la frayeur,
Et de ne pouvoir point...

SUZANNE.

Bon Dieu! j'ai du courage!
Et d'autres déplaisirs me troublaient davantage.
Si j'avais su pourtant...

CHARLES.

Ma chère enfant, fort bien;
Mais c'est trop lui parler.

SUZANNE.

Là! je ne dis plus rien.

BERTHE.

Si nous le conduisions dans sa chambre?

CHARLES.

Oui,

BERTHE.

Colette,
Viens aider.

SUZANNE.

Plus qu'un mot, et je reste muette.

(A Henri.)

Te sens-tu plus mal?

HENRI.

Ah! je me sens beaucoup mieux!
Et ta vue...

SUZANNE, lui mettant la main sur la bouche.

Allons, paix ! c'est tout ce que je veux.
Ah ! je suis soulagée.

HENRI, qu'on emmène.

Adieu.

SUZANNE.

Bon.

BERTHE.

Je vous prie,
Doucement, doucement.

SCÈNE X.

ARTHUR, SUZANNE, MACLOUD, PAGHÉRA.

SUZANNE.

Il m'a tout attendrie.

ARTHUR.

C'est un joli sujet.

SUZANNE.

Je l'ai jugé d'abord.
Et quand sa mère aurait avec nous quelque tort,
Il les rachète bien. Entre parens, je pense
Qu'il faut toujours d'ailleurs avoir de l'indulgence :
Aussi, je leur pardonne à tous de tout mon cœur.
Vous de même, pas vrai ?

ARTHUR.

Sans doute.

SUZANNE.

Quel bonheur !

SCÈNE XI.

PAGHÉRA, MACLOUD.

MACLOUD.

Ta, ta, ta, ta, ta, ta... Rien n'est tel qu'une fille
Que l'amour aiguillonne. Elle est, ma foi! gentille.

SCÈNE XII.

PAGHÉRA.

Dieu! quels événemens! D'après ce que je voi,
Puisse ce jour finir sans encombre pour moi!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHARLES, BERTHE.

CHARLES.

Allons, rassurez-vous; le voilà qui repose;
Et ce ne sera rien, ou du moins peu de chose.

BERTHE.

Que le Ciel vous entende! Eh bien! présentement
Portais-je sur Arthur un mauvais jugement?
Tout ce que j'en disais un seul fait vous l'atteste:
C'était pour obtenir son estime funeste,
Qu'abjurant la nature ainsi que la raison,
Un enfant si soumis a fui votre maison.
Pour lui plaire, il fallait qu'il se rendît coupable,
Voilà chez ces gens-là de quoi l'on est capable.

CHARLES.

C'est tout comme chez vous.

BERTHE.

Erreur qui me confond:
Il faut qu'à leur parti vous teniez dans le fond.

CHARLES.

Je vous l'ai déjà dit: pas plus au leur qu'au vôtre;
Je trouve à condamner dans l'un comme dans l'autre,

Là le principe, ici l'exagération.
Et jusque dans le vrai je fuis la passion.
Mais pour vous, c'est ici la raison elle-même
Qui veut que vous quittiez un dangereux système.
Braver un ennemi quand il est le plus fort
N'est pas si généreux qu'on le croirait d'abord;
Prenez donc sur ce point un peu moins de licence,
Et fléchissez enfin devant la circonstance.

BERTHE.

Moi fléchir! moi forfaire à mes opinions!
Aux préjugés d'autrui, moi, des concessions!
Jamais. Il se peut bien qu'une triste prudence
A des cœurs timorés conseille le silence;
Mais l'honneur tient au mien de plus mâles discours.
Ainsi que je parlais, je parlerai toujours,
Et plus haut même encor Céder à l'infortune
Ne peut être le fait que d'une ame commune;
Et, qu'il soit question ou non d'impunité,
La vertu du malheur n'est pas l'humilité.
Votre frère triomphe; il me croit accablée;
Je vois d'un vain orgueil son ame boursouflée.
Pauvre homme! Ce matin, par pur égard pour vous,
J'aurais pu prendre encor des sentimens plus doux.
Le prix que vous mettiez à cette complaisance
M'aurait fait surmonter ma juste répugnance.
Le destin nous trahit; plus d'accommodement:
Et ne comptez jamais sur mon consentement

CHARLES.

C'est beaucoup parler. Mais de ce discours frivole

Tout ce que je conclus, c'est que vous êtes folle.

BERTHE.

Ainsi, votre dessein...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNE.

SUZANNE.

Eh bien ! comment va-t-il ?
Est-il bien vrai qu'enfin il soit hors de péril ?

BERTHE.

De quoi vous mêlez-vous ici, Mademoiselle ?
Craignez-vous que mon fils, à ses devoirs fidèle,
Par vous, par votre père indignement séduit,
Par de meilleurs conseils ne soit enfin conduit ?

SUZANNE.

Séduit ! séduit ! mon Dieu !... Mais je vous le pardonne.
Ni mon père ni moi n'avons séduit personne ;
Nous pouvons attester ici la vérité,
Que reproche jamais ne fut moins mérité.
Sans doute que d'Henri je dois me croire aimée ;
Mais je puis dire aussi qu'il m'a d'abord charmée.
Il n'est rien en cela qui blesse la vertu ;
Et si je l'ai séduit, il me l'a bien rendu.

CHARLES.

Pauvre enfant ! voyez donc, elle est tout éplorée.
Calme-toi, ce n'est rien ; ta tante se récrée :

Elle rit quelquefois. Mais quant à ton cousin,
Il va mieux.

SUZANNE.

Vrai ?

CHARLES.

Crois-moi.

SUZANNE.

Je n'ai plus de chagrin.
Mon bon oncle!.. C'est vous.. Ah! que je vous embrasse!
Tenez, à qui m'en veut, de bon cœur, je fais grâce.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

SUZANNE.

Ah! mon père...

ARTHUR.

Eh bien! quoi ?

SUZANNE.

C'est vous ?

ARTHUR.

Parbleu! fort bien.
Que diable as-tu ?

SUZANNE.

Qui ? Moi ?

ARTHUR.

Tu pâmais...

SUZANNE.

Je n'ai rien.
Ma tante riait là ; moi, je riais de même ;
Voilà tout.

ARTHUR.

Par ma foi ! ma joie en est extrême.
Je viens de rire aussi du meilleur de mon cœur.

SUZANNE.

Vous ?

CHARLES.

Eh ! qui te mettait en aussi belle humeur ?

ARTHUR.

Ce n'était, tout au plus, qu'un bel accès de bile...
Mais n'importe. Je viens de faire un tour en ville :
Les ennemis des Guise, en nombre réunis,
Partout avec ardeur recherchent ses amis ;
Et ceux qu'entre leurs mains un sort malin amène
Ont beau se démener, et renier Mayenne,
Néant, les malheureux sont traités de façon
A porter désormais respect à d'Alençon.

BERTHE.

Eh bien ! voilà ces gens, ennemis des vengeances,
Qui nous fesaient si noirs pour quelques violences
Où les nôtres s'étaient mal à propos livrés !

ARTHUR.

Ah ! c'est fort différent ; ceux-là sont modérés.
Ils ont d'abord pendu deux ou trois misérables
Qui s'étaient dans le tems montrés trop implacables ;
Mais ils gardent au reste un traitement plus doux ;
Et leur fureur se borne à les rouer de coups.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

HENRI, entrant précipitamment.

Quel tumulte !

SUZANNE.

Ah ! c'est toi !

HENRI.

Bonne et chère cousine !

BERTHE.

Qu'a-t-il ?

HENRI.

Eh ! mais vraiment de la chambre voisine
On entend dans la rue un bruit, une rumeur...

BERTHE.

Là ! quelque malheureux que poursuit leur fureur.

HENRI.

Comment donc ?

CHARLES.

Il faudrait...

HENRI.

Quoi ?

ARTHUR.

Parbleu ! laissez-les faire ;
Si quelques indiscrets... Enfin, c'est leur affaire :
Pourquoi tous ces gens-là ne sont-ils pas chez eux ?

Je les trouve imprudens non moins que malheureux ;
Et prompts, par-dessus tout, à perdre la mémoire
De l'abus qu'ils fesaient tantôt de la victoire.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PAGHÉRA, MACLOUD.

PAGHÉRA, dehors.

Au secours ! au secours !

BERTHE.

Bon Dieu ! qu'entends-je là ?

CHARLES.

Hein ?

BERTHE.

N'est-ce pas la voix du pauvre Paghéra ?

ARTHUR.

Ah ! j'en ai peur.

PAGHÉRA, entrant appuyé sur Macloud.

Ah ! ah !

BERTHE.

C'est lui, j'en étais sûre.

ARTHUR, à part.

Ah ! voilà qui, du moins, complète l'aventure.

BERTHE.

Comme il est défait !

PAGHÉRA.

Ah !

BERTHE.

Remettez-vous un peu.
Eh bien, donc, qu'avez-vous ?

MACLOUD.

Il a que, ventrebleu !
Sans moi, c'était fini ; des gens voulions le prendre,
Qui ne parlions pas moins, morgué ! que de le pendre.

PAGHÉRA.

Il dit la vérité. De méchans garnemens
M'ont vraiment menacé des plus vils traitemens.
J'ai quelque tems, contre eux, fait bonne contenance ;
Mais j'allais succomber, malgré ma résistance,
Quand le Ciel envoya cet honnête garçon.

MACLOUD.

Il en est quitte, au vrai, pour des coups de bâton.
Mais en a-t-il reçu ! Non, jamais de ma vie
Je n'avais vu, pour moi, telle cérimonie.
Vous pouvez vous vanter que vous avez bon dos.
C'est que ces gens, mordi ! n'étiont pas des manchots.
Et piff ! et paff ! et poff ! et toujours de plus belle !
Ça tombait sur Monsieur ; pus ni moins qu'une grêle.
Voilà qu'heureusement le jour tantôt s'enfuit ;
Car je le plains, s'il faut qu'il sorte avant la nuit.

BERTHE.

Là !

ARTHUR.

C'est fâcheux, vraiment ; il est si galant homme !

MACLOUD.

Ça n'empêchera pas, morgué ! qu'on ne l'assomme,
S'il sort pendant le jour.

PAGHÉRA.

Je suis étranger, moi.
Jamais à ces gens-là je n'ai manqué, je croi.

ARTHUR.

Sans doute.

PAGHÉRA.

Je voudrais écrire un mot de lettre
Au nouveau gouverneur, si vous voulez permettre.
Je ne puis réclamer d'aucun autre aujourd'hui,
Pour sortir de ces lieux, l'assistance et l'appui.

BERTHE.

Assurément. Tenez, Macloud va vous conduire
Dans la salle voisine, où vous pourrez écrire
En toute liberté.

PAGHÉRA.

Je vous suis obligé.

MACLOUD.

Venez.

PAGHÉRA.

Ah !

MACLOUD, le conduisant.

Vous pouvez prendre votre congé ;
Car bien qu'aux horions vous soyez intrépide,
Après ceux-là, morgué ! je vous tiens invalide.

ARTHUR, le regardant sortir.

Peut-être pour tout autre en serais-je fâché ;

Mais il n'a, quant à lui, que ce qu'il a cherché.
Cette correction, non des moins nécessaires,
L'instruira qu'il se faut mêler de ses affaires.

SCÈNE VI.

CHARLES, BERTHE, SUZANNE, ARTHUR, HENRI.

SUZANNE.

Pauvre homme !

HENRI.

Je l'avoue, il me touche aussi, moi.

ARTHUR.

Et moi donc !

CHARLES.

Les beaux faits !

BERTHE.

C'est une horreur, ma foi !

HENRI, s'écriant.

Ah ! Ciel !

SUZANNE.

Ah ! mon Dieu !

BERTHE.

Qu'est-ce ?

ARTHUR.

Eh bien, que veux-tu dire ?

HENRI.

Mon oncle Ægidius !..

SUZANNE.

A peine je respire !

HENRI.

Comment à ces fureurs se sera-t-il soustrait,
Lui qui si hautement partout se déclarait ?

CHARLES.

Il est vrai.

SUZANNE.

Ciel ! courons....

BERTHE.

Grand Dieu !

ARTHUR.

Là ! je demande
Ce que signifiait cette ardeur de commande.
Etait-ce là son fait ?

CHARLES

Bon Dieu ! c'est comme toi.
Mais hâtons-nous, sachons...

TOUS.

Oui ! oui !

SUZANNE.

Je meurs d'effroi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÆGIDIUS.

ÆGIDIUS, dehors.

Des chandelles partout, et point de négligence !

TOUS.

C'est lui ! c'est lui !

BERTHE.

Mon cœur renaît à l'espérance !

ÆGIDIUS, entrant.

Vive ! vive la France et le duc d'Alençon !

CHARLES.

Comment ?

BERTHE.

Hein ?

ARTHUR.

Il vous sert d'un plat de sa façon,
J'espère. Et quand pour lui nous craignions la tempête,
Nous étions de grands fous.

BERTHE.

A-t-il perdu la tête ?

SUZANNE.

Tiens !

ÆGIDIUS.

Que dites-vous donc ? Perdu la tête, moi ?
On ne m'a jamais vu plus sensé, sur ma foi ?

HENRI, à part.

Certes ! c'est savoir prendre un parti salutaire,

BERTHE.

Quoi ! vous n'avez rien eu de fâcheux ?

ÆGIDIUS.

Au contraire.
Dès qu'une fois j'ai su quel était le vainqueur,
A fléchir sous sa loi j'ai su forcer mon cœur ;
Et je puis ajouter que, sans la circonstance,
Mon inclination y conspirait d'avance.

ARTHUR, réprimant un brusque éclat de rire.

Ah !

ÆGIDIUS.

Oui. Ne riez pas. Je sais ce qu'en secret
Avait prévu mon cœur, et ce qu'il désirait.
En tout cas, le conseil imita ma sagesse,
Et nous allâmes tous recevoir son Altesse
Hors des murs de la ville, où, de gloire comblés,
Nous eûmes la faveur de présenter nos clés.
C'est moi qui haranguai, l'honneur n'était pas mince ;
Mais l'écueil était près. J'ai plu, je crois, au prince ;
Car d'un air tout riant il m'a dit : « C'est fort bien » ;
Puis il a pris son rang, ainsi que moi le mien.
Ah ! que contre ses droits on jure, on peste, on crie,
Je suis à lui de cœur.... et pour toute la vie.

BERTHE.

Et ce n'est pas la peur qui vous dicte cela ?

ÆGIDIUS, mettant la main sur son cœur.

La peur ! Je ne dis rien qui ne parte de là.

HENRI, à part.

J'aime à voir comme ici, sans apprêt, sans mystère

Mon oncle, sans gauchir, soutient son caractère.

BERTHE.

Après ce que pour Guise ici vous avez fait

ÆGIDIUS.

Oui, je conviens qu'à lui j'ai pris quelque intérêt.
Mais était-il prudent d'en user d'autre sorte ?

ARTHUR.

Et toujours prudemment mon frère se comporte.

CHARLES.

Je l'avais, pour ma part, en mainte occasion,
Vu changer sans beaucoup de préparation ;
Mais ici c'est parfait.

ÆGIDIUS.

Bonnes gens que vous êtes !
Si vains, si routiniers dans tout ce que vous faites :
Vous ne savez donc point que le sage ici-bas
Ne va pas, comme vous, toujours d'un même pas ?
Qu'il sait, quand il le faut, céder avec courage,
Et qu'en bon nautonier, s'il survient quelque orage,
Connaissant un danger qu'il affronta souvent,
Selon le tems il fait voile ?...

ARTHUR.

Et selon le vent.

ÆGIDIUS

C'est cela. Mais pourtant, au gré de mon attente,
Lorsque vous me verrez quelque place éminente,
Vous apprécirez mieux, je crois, mon action.
(A Henri.)
Mais qu'as-tu, mon enfant ?

BERTHE.

C'est un joli garçon !
Il a fait comme vous, il a trahi Mayenne,
Mais il n'a pas tardé, lui, d'en porter la peine :
Une blessure...

ÆGIDIUS.

Ah ! Dieu ! c'est charmant, sur ma foi!
Mon enfant, mon enfant, je parlerai de toi.

HENRI, se défendant.

Je vous prie...

ÆGIDIUS.

Allons donc ! c'est un enfantillage :
Il faut savoir de tout tirer quelque avantage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE.

Tenez, sur ces papiers jetez donc vos regards ;
Je viens de les trouver dans notre allée épars.
Vous verrez mieux que moi, comme je l'imagine,
Si je puis sans danger les mettre à ma cuisine.

ÆGIDIUS.

Voyons, voyons... ah! ah !

BERTHE.

Quoi ?

ÆGIDIUS.

C'est...

CHARLES.

C'est?...

BERTHE.

Qu'est-ce enfin?

ÆGIDIUS.

Attendez, attendez, c'est écrit en latin;
Et je...

CHARLES, souriant.

Donne donc.

ÆGIDIUS.

Tiens.

CHARLES, lisant des yeux.

Hum...

ÆGIDIUS.

C'est un vrai grimoire.

CHARLES.

La pièce est curieuse, et vous pouvez m'en croire.
Écoutez.

(Il lit.)

« Nous, haut, noble, illustre, *et cætera*...
» Donnons commission à Jago Pagliéra... »

BERTHE

A Pagliéra!

ARTHUR.

Voyons.

COLETTE.

Lors de son aventure,
Il a laissé tomber ces papiers, j'en suis sûre

CHARLES.

Paix donc! « Commission à Jago Pagliéra

» De passer sur-le-champ en France,
» Et d'y servir, suivant la circonstance,
» Son pays et son prince en tout ce qu'il pourra ;
» Comme, semer fausses nouvelles,
» Corrompre les sujets fidèles
» Par d'adroits propos, de faux bruits,
» Surtout les diviser ; car lorsqu'ils sont unis,
» Ces gens-là sont trop redoutables,
» Et qu'entre eux les rendre ennemis
» C'est nous les rendre favorables.
» De plus, ledit Jago n'entrera dans Paris
» Que dans les cas indispensables,
» Vu que nous tenons là des gens assez capables,
» Et que les choses qu'il fera
» Peuvent être non moins utiles
» Dans les plus petites des villes,
» Villages, bourgs, *et cætera*,
» Que tour à tour il parcourra... »

ARTHUR.

Ah ! ah !

BERTHE.

Dieu !

HENRI.

Quelle horreur

ÆGIDIUS.

Ont-ils perdu la tête ?
Mais ce Philippe Deux n'est pas du tout honnête.
Melun, petite ville !...

CHARLES.

Ah ! fort bien !

ÆGIDIUS.

Ayant voix
Et rang de capitale.

COLETTE.

Oui-dà, du Hurepoix.

BERTHE.

L'infâme !

CHARLES.

Finissons. « Il doit surtout séduire
» Le bas peuple, facile à se laisser conduire ;
» Et... »

BERTHE.

L'insolent !... Comment !...

ARTHUR.

Il vous prisait, ma foi !

COLETTE.

Eh ! n'a-t-il pas tenté de me séduire, moi !

ARTHUR.

Là !

BERTHE.

Qui jamais eût dit !...

ARTHUR.

Je vous en félicite,
Vous aviez là vraiment un ami de mérite.

BERTHE.

Venir pour tout brouiller, tout diviser ici !

CHARLES.

Ah ! si j'étais de vous, il en aurait menti.

BERTHE.

Ma foi !...

ARTHUR.

Ma foi !...

CHARLES.

Parbleu ! montrez du caractère.
Prenez, à ses yeux même, un parti salutaire.
Il vient ; que ce soit là son premier châtiment :
Qu'il vous voie abjurer un vain ressentiment :
Que, dans les vils projets dont son esprit s'occupe,
Il sache que personne ici n'est plus sa dupe.
C'est lui-même. Allons donc.

ARTHUR, tendant la main à Berthe.

Eh bien, de tout mon cœur

CHARLES.

Embrassez-vous, morbleu !

BERTHE ET ARTHUR, s'embrassant.

Volontiers !

HENRI ET SUZANNE.

Quel bonheur!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, PAGHÉRA, MACLOUD.

PAGHÉRA.

Je puis sortir, je crois ?

ÆGIDIUS.

Oui, je vous le conseille.

COLETTE, à part.

Bas peuple ! son audace est vraiment sans pareille.

ÆGIDIUS.

Mais, d'abord, remarquez que l'on s'embrasse ici.

PAGHÉRA.

Ah ! oui, je vois...

BERTHE.

Que c'est avoir mal réussi,

Pas vrai ?

PAGHÉRA.

Que dites-vous ?

BERTHE.

Qu'on sait ce que vous êtes.

ARTHUR.

Et qu'on a découvert vos manœuvres secrètes.

CHARLES.

Connaissez-vous ceci ?

PAGHÉRA.

Dieu ! ma commission !

COLETTE.

Ah !...

PAGHÉRA.

Qui s'est donc permis cette indiscrétion ?
Savez-vous bien, Messieurs, qu'on pourrait vous apprendre ..

ÆGIDIUS.

Et savez-vous que moi, je puis vous faire pendre ?

CHARLES.

Ah ! c'est qu'il le ferait tout comme il vous le dit.

Réprimez, croyez-moi, cet accès de dépit.

BERTHE.

Et sortez au plus tôt de la petite ville
Où non moins qu'à Paris, vous savez être utile,

COLETTE.

Où par vous le bas peuple est au bien excité.

ÆGIDIUS.

Nous gardons vos papiers, par curiosité.
Ils remettront la paix dans plus d'une famille.

BERTHE.

Et bien mes complimens à votre chère fille.
Annoncez-lui qu'au gré du plus fidèle amour,
Et ma nièce et mon fils s'unissent en ce jour.

PAGHÉRA.

J'y prends bien part. Adieu.

MACLOUD.

Dites donc; votre lettre,
Vous-même au gouverneur vous pouvez la remettre.

(Paghéra sort.)

SCÈNE X.

CHARLES, BERTHE, SUZANNE, ARTHUR, HENRI, MACLOUD, ÆGIDIUS, COLETTE.

CHARLES.

Ah çà, c'est tout de bon que l'on s'accorde ici?

BERTHE.

Mais, pour ma part du moins.

ARTHUR.

Et pour la mienne aussi.
Tenez, c'est de bon cœur que je vous le confesse,
Mais j'eus toujours pour vous un vrai fond de tendresse.

BERTHE.

Moi de même.

CHARLES.

Eh! parbleu! rien n'est plus naturel!

BERTHE.

Sans son aveuglement...

ARTHUR.

Sans son parti cruel...

BERTHE.

Mais il en reviendra.

ARTHUR.

Moi! jamais.

BERTHE.

Mon cher frère,
Vous ne voudrez plus être obstiné, je l'espère.

ARTHUR.

C'est vous qui, bien plutôt...

BERTHE.

Moi!

CHARLES.

Laissez donc cela,
Et trompez donc l'espoir du seigneur Paghéra,
De ces dissensions le terme est près peut-être.

Par trop d'acharnement ceux qui s'y font connaître,
Pour prix de leurs fureurs, ne recueilleront rien
Que le juste mépris de tous les gens de bien.
Tâchons d'aimer la France au moins un peu pour elle :
Et si quelqu'un de nous se fourvoie en son zèle,
Cet enfant égaré, ne l'oublions jamais,
Pour être dans l'erreur, n'en est pas moins Français.

FIN DE LA FAMILLE GLINET.

MÉDIOCRE ET RAMPANT,

OU

LE MOYEN DE PARVENIR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. PICARD;

Représentee, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 19 juillet 1797.

Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.
FOLLE JOURNÉE, Acte III.

NOTA. La notice sur M. Picard se trouve dans le tome 13 des comédies en prose, volume 51 de la Suite du Répertoire.

M. Sm

PERSONNAGES.

ARISTE, ministre.

FIRMIN, DORIVAL, LAROCHE, } Employés dans les bureaux du ministre.

CHARLES, fils de Firmin, jeune officier.

MICHEL, valet de chambre du ministre.

ROBINEAU, cousin de Dorival.

MADAME DORLIS, mère du ministre.

LAURE, fille du ministre.

UN VALET.

La scène est à Paris dans un salon du ministre.

MÉDIOCRE ET RAMPANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHARLES, FIRMIN.

CHARLES.

Ah ! mon père, apprenez...

FIRMIN.

Quoi ?

CHARLES.

Je l'ai retrouvée.

FIRMIN.

Qui donc ?

CHARLES.

Laure.

FIRMIN.

Plaît-il ?

CHARLES.

Depuis mon arrivée

Je la cherche partout ; pour la première fois
Je viens dans vos bureaux, mon père, et je la vois.
Quel bonheur !

FIRMIN.

Que dis-tu ?

CHARLES.

Cette fille charmante,
Que dans ma garnison je voyais chez sa tante,
Que mon sort est d'aimer, enfin, jusqu'au tombeau !
C'est la fille...

FIRMIN.

De qui ?

CHARLES.

Du ministre nouveau.
Je ne la connaissais que sous le nom de Laure.

FIRMIN.

C'est la fille ?

CHARLES.

D'Ariste.

FIRMIN.

Et tu l'aimes encore ?

CHARLES.

Plus que jamais, mon père. Elle ne m'a pas vu ;
J'allais la saluer, quand vous avez paru ;
Peut-être est-ce un bonheur. D'un feu qu'il me faut taire
Mon trouble aurait bien pu révéler le mystère ;
Amoureux et discret, je n'ai, jusqu'à ce jour,
Parlé que dans mes vers de mon ardent amour.
Trop heureux quand pour prix des vers qu'elle m'inspire
A mes faibles essais Laure a daigné sourire !

FIRMIN.

C'est ainsi qu'amoureux et poète à vingt ans,
Comme toi, je perdais et mes vers et mon tems :
Avec l'âge, on guérit de cette maladie ;
Mais on a dissipé la moitié de sa vie.
Passe encor quand l'amour par l'hymen doit finir ;
Mais aimer un objet qu'on ne peut obtenir !
Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse ;
Ton grade et mon emploi, voilà notre richesse.

CHARLES.

Mais n'est-ce pas un peu votre faute ? Pardon :
Des plus rares talens le Ciel vous a fait don ;
Pour ce que vous valez si vous vouliez paraître,
A Laure j'aurais droit de prétendre peut-être,
Et vous seriez ministre, au lieu d'être commis :
Je parle librement, vous me l'avez permis.

FIRMIN.

Vraiment, qui t'entendrait me croirait un génie :
Va, va, bien mieux que toi, mon fils, je m'apprécie.
Je n'ai quelque talent qu'à force de travaux,
Et je sais ce qu'il faut savoir dans nos bureaux ;
Mais combien ma science à mes yeux est petite,
Quand par hasard je songe aux hommes de mérite
Qui l'emportent sur moi de tant d'autres côtés,
Et sont de la fortune encor plus maltraités !
Ainsi, pas tant d'orgueil.

CHARLES.

Pas tant de modestie.
Quoi ! ne valez-vous pas mille fois, je vous prie,

Dorival, votre chef, cet homme suffisant,
Qui, de l'ancien ministre assidu complaisant,
Fesait tout, brouillait tout, disposait seul des places,
Accumulait sur lui les pensions, les grâces,
Et qui déjà, dit-on, est, je ne sais comment,
Du ministre nouveau l'intime confident?

FIRMIN.

Eh! contre Dorival pourquoi cette sortie?
Sa place comme il faut n'est-elle pas remplie?

CHARLES.

Oui, car fort à propos vous lui portez secours :
Vous ne pouvez nier que, presque tous les jours,
Vous faites les trois quarts au moins de son ouvrage.

FIRMIN.

Mais réciproquement ainsi l'on se soulage;
Si je fais son ouvrage, il fait souvent le mien.

CHARLES.

Justement; ainsi donc, pour que tout allât bien,
Vous devriez avoir sa place, et lui la vôtre.

FIRMIN.

D'abord je ne voudrais rien aux dépens d'un autre,
Puis j'ai mis mon bonheur dans mon obscurité

CHARLES.

Vous devez vos talens à la société.

FIRMIN.

Dans mon petit emploi je m'acquitte envers elle.

CHARLES.

Non; si vous méritez une place plus belle,

Vous devez faire tout afin d'y parvenir.
Tant que vous avez eu l'orgueil de vous tenir,
Sous votre ancien ministre, à votre place obscure,
J'ai reconnu cette ame aussi noble que pure
Qui ne sait pas plier au gré d'un protecteur.
Mais Ariste, dit-on, est un homme d'honneur.
Eh quoi! voulez-vous donc, par trop de modestie,
Laisser régner encor l'intrigue et l'ineptie?
Ariste veut le bien; de flatteurs obsédé,
Par les honnêtes gens il faut qu'il soit aidé.

FIRMIN.

Ainsi la passion à tes yeux exagère
Les torts de Dorival, les vertus de ton père:
Tu crois que Dorival a trop d'ambition
Et trop peu de talent; que cela soit ou non,
Qu'il fasse son ouvrage ou qu'il le fasse faire,
L'ouvrage est fait enfin, c'est le point nécessaire;
Mais valût-il bien moins, vaudrais-je mieux d'ailleurs?
Et les défauts d'autrui nous rendent-ils meilleurs?
Jusqu'ici satisfait de mon obscure vie,
La fortune jamais n'excita mon envie.
Changerai-je de plan, quand je suis déjà vieux?
Ma place est au-dessous de moi; cela vaut mieux
Que si j'étais moi-même au-dessous de ma place.

CHARLES.

Faudrait-il donc qu'à Laure, ô Ciel! je renonçasse?
Non, le sort quelque jour saura nous rapprocher.

FIRMIN.

Je le vois, de long-tems je ne puis t'empêcher

Encor de te livrer à ces vaines chimères ;
Au moins, sans écouter les conseils salutaires
De ton meilleur ami, mon fils, n'entreprends rien.
Adieu ; nous poursuivrons ailleurs cet entretien ;
Car l'heure du travail tout en causant s'approche,
Et peut-être on m'attend.

SCÈNE II.

CHARLES, FIRMIN, LAROCHE.

FIRMIN.

Ah ! vous voilà, Laroche ?

LAROCHE, d'un air triste.

Moi-même.

FIRMIN.

Qu'avez-vous ?

LAROCHE.

Vous allez au bureau ?
Vous êtes bien heureux ; pour moi, le tems est beau,
Je vais me promener toute la matinée.

FIRMIN.

Quoi ! ne seriez-vous plus ?...

LAROCHE.

Non, ma place est donnée ;
D'hier au soir, je suis supprimé tout-à-fait.

CHARLES.

Ah ! bon Dieu !

LAROCHE.

Pour ma femme encor c'est un secret :
N'allez pas en parler, le coup serait terrible.
Elle en mourrait au moins ; car elle est si sensible !

CHARLES.

Oh ! nous ne dirons rien.

FIRMIN.

Peut-on savoir pourquoi ?...

LAROCHE.

A-t-on un seul reproche à faire contre moi ?
Sans trop de vanité, j'en vaux d'autres, je pense,
Pour tenir un registre, une correspondance.
Point de dettes, des mœurs ; tous les jours, Dieu merci,
Arrivé le premier et le dernier sorti ;
Et l'on me congédie.

FIRMIN.

Oh ! je vous rends justice.

CHARLES.

Qui donc a pu vous rendre un si mauvais service ?

LAROCHE.

C'est un trait d'amitié de Dorival.

CHARLES.

Vraiment ?

LAROCHE.

Sûr. D'un ami je tiens certain renseignement...

FIRMIN.

Mais encor ?

LAROCHE.

Dorival est né dans mon village,
Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.
S'il sait écrire, c'est presque à moi qu'il le doit.
Mon oncle était alors magister de l'endroit.
C'est par mes soins qu'il a commencé sa carrière.
Je l'ai fait recevoir expéditionnaire
Dans mon premier bureau : pour me récompenser,
Voilà qu'il me renvoie, et cela pour placer
Je ne sais quel parent de Michel, domestique
Du ministre nouveau.

CHARLES.

Voyez la politique !

FIRMIN.

Mais ne pourrait-on pas réparer ce malheur ?

LAROCHE.

Oui, j'ai compté sur vous ; je connais votre cœur,
Et je viens tout exprès. Parlons avec franchise :
Ce n'est pas à ma place, entre nous, que je vise ;
Je vise à me venger. Ce Dorival si fin,
Pour ses supérieurs si doux, si patelin,
A cru qu'il pouvait faire impunément offense
A son ami Laroche, homme sans importance ;
Mais je vous prouverai bientôt, cher Dorival,
Qu'un plus petit que nous peut nous faire un grand mal :
Dussé-je pour jamais renoncer à ma place,
En le perdant, il faut que je me satisfasse !
Autant pour mes amis je suis alerte, actif
Quand on m'offense, autant je suis vindicatif.

FIRMIN.

Permettez ; la vengeance a rien du tout n'est bonne ;
Puis, à ses ennemis il faut que l'on pardonne.

LAROCHE.

Pour les ingrats, Monsieur, point de compassion ;
Les démasquer, c'est faire une bonne action.
Sa place, et vous savez cela mieux que tout autre,
Pour plus d'une raison, devrait être la vôtre.
Ainsi donc, travaillez ; à force de talens,
Méritez des emplois, vous perdez votre tems.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarrasse ;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place ;
C'est le plus sûr moyen, c'est celui qu'a choisi
Dorival. Vous voyez comme il a réussi.

FIRMIN.

Mais vous vous abusez sur son compte, peut-être ?

LAROCHE.

M'abuser ! allons donc ; je suis loin de connaître
Les autres hommes, moi ; quant à lui, je le tien ;
Je lis mieux dans son cœur encor que dans le mien :
Dès l'enfance, annonçant tout ce qu'il devait être,
Le flatteur s'en allait rôdant autour du maître ;
Déjà s'appropriant le bien fait par autrui,
Dès-lors, d'ambition brûlant comme aujourd'hui,
Par les plus vils détours comme il cherchait à plaire !
Tartufe et patelin, c'était son caractère.
Voilà comme il s'est fait le plus brillant état.
Aussi sur les moyens fut-il peu délicat :
N'allez pas croire, au moins, que je le calomnie ;

De notre ancien ministre on sait assez la vie :
Il est dans le malheur, n'en disons pas de mal ;
Mais comment près de lui se poussa Dorival ?
C'est en fesant métier des plus honteux services ;
Du ministre il servait les passions, les vices ;
Et ce ministre à peine était disgracié,
Que déjà par l'ingrat il était oublié.

CHARLES.

Mais comment près d'Ariste, homme honnête et sévère?..

LAROCHE.

Il sait, suivant les gens, changer de caractère.
Pourvu qu'elle s'accorde avec son intérêt,
Qu'une bonne action se présente, il la fait
Avec la même ardeur qu'il se rendrait coupable
De quelque trait honteux à son but favorable.

CHARLES.

Mais, avec de l'esprit, Ariste aura bientôt,
J'espère, apprécié Dorival ce qu'il vaut.

LAROCHE.

C'est ce qu'il craint. Mais quoi ! de bassesses prodigue,
S'il est faible en talent, il est fort en intrigue.
D'abord, en affectant force occupations,
Il a l'art d'esquiver les conversations.
Il médite d'ailleurs des projets d'importance,
Projets dont, malgré lui, j'ai pleine connaissance.

FIRMIN.

Et quels sont ces projets ?

LAROCHE.

Ariste, en ce moment,

Jouit d'un grand crédit dans le gouvernement ;
Pour certaine ambassade, il cherche un galant homme ;
A lui l'on s'en rapporte ; enfin, c'est lui qui nomme.
D'une autre part, sa fille unique a dix-sept ans ;
Sa fortune est immense, et ses traits sont charmans.
Si Dorival, chargé d'un poste d'importance,
Parvient à s'éloigner d'Ariste et de la France,
Avec un secrétaire intelligent, discret,
Sa médiocrité long-tems reste un secret ;
Et supposé qu'enfin il se laisse surprendre,
Qu'importe, si d'Ariste il est devenu gendre ?
Par tromper le ministre il a donc commencé.
Dans la diplomatie il se dit exercé.
La mère du ministre est savante, et se pique
De goût pour les beaux arts, surtout pour la musique.
Dorival, en fesant sa partie, a parlé
Charades, madrigaux ; enfin il s'est mêlé,
Tant mon homme est doué d'une impudence rare,
D'essayer quelques airs, les soirs, sur sa guitare.
Pour la jeune personne, elle a lu des romans ;
Près d'elle il a joué l'amour, les sentimens :
Le voilà donc chéri dans toute la famille
Adoré de la mère, estimé de la fille.
Déjà de l'ambassade il est presque certain,
Et de Laure bientôt il demande la main.

CHARLES.

Qu'entends-je : Dorival oser prétendre à Laure !

LAROCHE.

Sans doute, il y prétend.

CHARLES.

Quoi ! celle que j'adore...

LAROCHE.

Plaît-il ? vous l'adorez ?

FIRMIN.

Il a perdu le sens ;
Ne l'écoutez donc pas.

LAROCHE.

Dieu ! qu'est-ce que j'apprends ?
Permettez ; cet amour qui vous semble un délire
A d'heureux résultats bientôt peut nous conduire.
Je n'avais pas encor bien mûri mon projet ;
Grâce à cet incident, je crois que l'on pourrait...

CHARLES.

Que dit-il ?

LAROCHE.

Dorival est perdu, je l'espère :
Dans son ambition arrêté par le père,
Qu'il soit dans son amour éconduit par le fils.

FIRMIN.

Plaît-il ?

LAROCHE.

Oui. Donnez-moi votre aveu, mes amis,
Et peut-être avant peu, fût-il plus fin encore,
Vous avez l'ambassade, et Charles épouse Laure.

CHARLES.

Qui, moi, l'époux de Laure ?

FIRMIN.

Une ambassade à moi?

LAROCHE.

Vous la méritez mieux que Dorival, je croi.

FIRMIN.

Mais avant de donner des places à quelque autre
Cher Laroche, songez à rentrer dans la vôtre.

LAROCHE.

J'en conviens, je promets par-delà mon pouvoir;
Mais tout ce que je vois excite mon espoir;
On peut tenter d'ailleurs. Intriguer pour mon compte!
Fi donc! je m'en ferais un scrupule, une honte;
Mais contre Dorival, pour vous! c'est un plaisir,
Un devoir, et je suis certain de réussir.

FIRMIN.

De réussir! eh! mais, par quels moyens encore?

LAROCHE.

Comment, par quels moyens?... Eh! vraiment, je l'ignore;
Mais nous en trouverons bientôt.

FIRMIN.

Votre projet
N'est pas encor bien mûr, à ce qu'il me paraît.

LAROCHE.

Enfin, à mon honneur il faudra que j'en sorte;
Je ne veux pas sur moi que Dorival l'emporte.
Parbleu, j'irai trouver Ariste sans façon;
On le dit accessible, aussi juste que bon.

CHARLES.

Comment! vous oseriez?...

LAROCHE.

Je ne suis pas timide :
Je parle, et sur-le-champ Ariste se décide :
Aux plus brillans emplois votre père est porté,
Dorival est puni comme il l'a mérité,
Et Laroche à son tour jouit de la vengeance ;
Et le voyant ainsi chassé, dans l'indigence,
Ma foi, je sens qu'alors il me fera pitié ;
J'aurai pour lui, je crois, des retours d'amitié ;
Il m'a fait bien du mal, je m'en vais le lui rendre :
Qu'il change, et je deviens son ami le plus tendre.

CHARLES.

Que mon amour ne soit pour rien dans ce projet.
Long-tems il a besoin du plus profond secret.
Dorival l'épouser ! Non, le Ciel et son père
De cet indigne hymen la sauveront, j'espère.
Inspiré par la gloire ensemble et par l'amour,
Peut-être mes talens m'en rendront digne un jour.
Jusque-là, pauvre, obscur, je n'y dois pas prétendre :
Mais pour mon père, ami, l'on peut tout entreprendre.

FIRMIN.

Je ne t'ai point chargé de répondre pour moi.
Laroche, vous avez un bon cœur, je le croi :
Mais vous auriez besoin d'une tête un peu mûre.
Qu'est-ce qu'un tel projet ? Chimère toute pure ;
Et le succès fût-il aussi sûr qu'il l'est peu,
Jamais pour ce beau plan vous n'auriez mon aveu.
Tous ces postes brillans ne me conviennent guère ;
Et par le sort ainsi que par mon caractère,

Je suis fait, je le sens, pour un état moyen.
Pourquoi vouloir changer, quand on se trouve bien?
Ne prenez point ceci pour des refus coupables;
Toujours prêt à servir l'État et mes semblables,
C'est un devoir sacré pour moi que d'accepter
Toutes les fonctions dont je puis m'acquitter;
Mais on ne viendra pas me chercher, je l'espère;
Et comme je me sens une ame un peu trop fière
Pour jamais demander par moi-même un emploi,
Je ne veux pas non plus qu'on demande pour moi.
Ne songez donc qu'à vous; tout le monde vous aime,
Et tous vont s'employer pour vous ce matin même.

LAROCHE.

Ainsi vous refusez mes offres tous les deux?
N'importe, malgré vous, je veux vous rendre heureux.

FIRMIN.

J'entends du bruit; on vient: c'est Ariste et sa mère;
Venez, et je saurai vous convaincre, j'espère...

LAROCHE.

Je sors; je ne suis pas encor bien préparé;
Pour lui parler de vous bientôt je reviendrai.

(Il sort.)

FIRMIN.

C'est un fou; mais il souffre, et je plains sa misère.

CHARLES.

Charles mérite aussi votre pitié, mon père.

(Il sort avec son père.)

SCÈNE III.

ARISTE, MADAME DORLIS.

(Ils entrent d'un côté opposé à celui par lequel Firmin et Charles sont sortis.)

MADAME DORLIS.

Quoi! toujours travailler du matin jusqu'au soir?

ARISTE.

Mais, avant tout, il faut songer à son devoir.
Tranquille dans mes champs, j'étais loin de m'attendre
Que pour être ministre un jour on vînt me prendre.
Dans un tel poste il faut soi-même s'oublier
Ce n'est pas trop encor de mon tems tout entier;
Puis du travail j'ai pris une telle habitude,
Que tout en me jouant je me livre à l'étude.

MADAME DORLIS

C'est heureux. Dorival, l'as-tu vu?

ARISTE.

Pas encor.

MADAME DORLIS.

Conviens donc avec moi que c'est un vrai trésor.

ARISTE.

Eh! mais, il me paraît laborieux, habile;
Et lorsque j'arrivai ministre en cette ville,
Ne connaissant encor que mes livres, ma foi!
Rencontrer Dorival fut très-heureux pour moi.

MADAME DORLIS.

Il a beaucoup d'esprit, de la littérature ;
Il se connait à tout, en musique, en peinture !

ARISTE.

Et ma fille ?

MADAME DORLIS.

A propos, parlons d'elle, mon fils.
Elle a seize ans et plus, je vous en avertis.
Déjà pour Dorival elle a beaucoup d'estime.
Dorival est galant, et son regard s'anime
Quand il est auprès d'elle : allez, je m'y connais,
Cette estime à l'amour, mon fils, touche de près.

ARISTE.

Je ne puis là-dessus rien prononcer encore :
Dorival quelque jour peut convenir à Laure,
Et tout ce que de lui j'ai vu jusqu'à présent
Annonce de l'esprit, des mœurs et du talent.
Je pensais même à lui pour un poste honorable,
Dans lequel il me faut un homme irréprochable.
Laissez-moi l'éprouver. Si, comme je le croi,
Dorival me paraît digne d'un tel emploi,
Avec plaisir, pour peu qu'il sût plaire à ma fille,
Alors je le verrais entrer dans ma famille.

MADAME DORLIS.

Moi, j'en serais ravie : il est si complaisant !

SCÈNE IV.

ARISTE, MADAME DORLIS, LAURE.

LAURE.

Ah, mon père, bonjour.

ARISTE.

C'est toi, ma chère enfant ?
Depuis hier, encor, comme elle est embellie !

MADAME DORLIS.

Ah ! point de complimens, mon fils, je vous en prie ;
Car nous n'avons déjà que trop de vanité.
(Bas à Ariste.)
N'est-ce pas qu'elle est bien ?

ARISTE, bas à madame Dorlis.

Charmante, en vérité.
(Haut à Laure.)
Comment te trouves-tu du séjour de la ville ?

LAURE.

Ah ! je dois regretter notre champêtre asile,
Puisqu'ici, pour vous voir, il faut prendre mon tems.

ARISTE.

Moi, je regrette aussi tous mes bons paysans :
Je riais avec eux. Ma place, je l'espère,
Ne changera pourtant rien à mon caractère ;
On peut être ministre, et garder sa gaîté.

MADAME DORLIS.

Pour moi, Paris me semble un séjour enchanté.
Déjà je suis partout attendue, annoncée,

Et Dorival a dû m'abonner au Lycée (*)

LAURE.

A propos, j'ai cru voir en ces lieux, ce matin...

MADAME DORLIS.

Qui ?

LAURE.

Ce jeune officier...

MADAME DORLIS.

Lequel ?

LAURE.

Charles Firmin.

MADAME DORLIS.

Qui venait à Strasbourg tous les soirs chez ta tante ?

LAURE.

Qui causait avec vous.

MADAME DORLIS.

Figure intéressante !!

LAURE.

N'est-ce pas ?

MADAME DORLIS.

Qui fesait les vers les plus jolis ?

LAURE.

Oh ! oui.

MADAME DORLIS.

Nous le verrons, puisqu'il est à Paris.

ARISTE.

Où donc est Dorival ? Il vient tard, ce me semble.

MADAME DORLIS.

Je l'entends.

(*) Depuis l'Athénée.

SCÈNE V.

ARISTE, MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

DORIVAL, en saluant tout le monde.

ENCHANTÉ de vous trouver ensemble.

ARISTE.

C'est vous ? bonjour.

DORIVAL, remettant une liasse de papiers à Ariste.

Voici l'ouvrage en question :
J'ai cru devoir y joindre une explication.

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL remettant un papier à madame Dorlis.

Demain on joue une pièce nouvelle.
Voici la loge.

MADAME DORLIS.

Il pense à tout.

DORIVAL, remettant une brochure à Laure.

Mademoiselle
Peut lire ce roman moral.

LAURE.

L'avez-vous lu ?

DORIVAL.

Mais le premier volume, oui, je l'ai parcouru.

LAURE.

Eh bien ?

DORIVAL.

Vous y verrez une scène touchante. ..
Un père malheureux, une fille méchante,
Des parens délaissés par des enfans ingrats :
Voilà de ces forfaits que je ne conçois pas ;
Et qui me font frémir. Quelle reconnaissance
Peut égaler les soins donnés à notre enfance ?

MADAME DORLIS.

Dans tout ce qu'il vous dit il met un sentiment !...

DORIVAL, à Ariste.

Il manque en nos bureaux un chef, en ce moment :
La place est importante, et beaucoup y prétendent.

ARISTE.

Vous connaissez les droits de ceux qui la demandent :
Je m'en rapporte à vous. Pesez l'ancienneté,
Le zèle, les talens, surtout la probité.
Mais pour la signature on m'attend là sans doute :
Je rentre.

DORIVAL.

Et moi je vais...

ARISTE.

Un mot.

DORIVAL.

Je vous écoute.

ARISTE.

Ne vous éloignez pas. J'aurais à vous parler.

DORIVAL.

C'est que j'ai ce matin beaucoup à travailler,
Et le moindre retard.

ARISTE.

Tenez, je suis sincère ;
Un homme honnête, instruit, me serait nécessaire
Vous êtes l'un et l'autre, ou du moins je le crois ;
Et mes projets sur vous peuvent être à la fois
Utiles à l'État, utiles à vous-même.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

MADAME DORLIS.

Vous n'imaginez pas combien mon fils vous aime.
Adieu, car j'ai de quoi m'occuper, Dieu merci.
Nos parens, nos amis doivent souper ici.
On vous verra ?

DORIVAL.

Pour peu que mon tems le permette.

MADAME DORLIS

Mais la fête sans vous ne serait pas complète ;
De la société vous êtes l'ame enfin,
Et Laure pour sa part aurait un vrai chagrin,
Si vous ne veniez pas ; j'en réponds.

LAURE.

Moi, ma mère ?
Eh, mais, tous les amis de vous et de mon père,
Avec plaisir ici je les vois, j'en conviens ;

MADAME DORLIS.

Eh, oui ; cela s'entend. Il est tard ; allons ! viens ;

Car c'est moi qui toujours préside à sa parure.

DORIVAL.

Ainsi l'art vient encor embellir la nature :
Comment vous résister ?

MADAME DORLIS.

Il est charmant, charmant,
Il ne saurait parler sans faire un compliment.

(Elle sort avec Laure ; Dorival les conduit jusqu'au fond du théâtre ; Michel entre du côté opposé.)

SCÈNE VII.

DORIVAL, MICHEL.

MICHEL.

Il me tardait qu'enfin Madame fût partie.
C'est monsieur Dorival ?

DORIVAL, le toisant.

Oui.

MICHEL.

Monsieur, je vous prie...

DORIVAL.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Jusqu'ici m'obséder !

MICHEL.

Mais...

DORIVAL.

Quelque grâce encor qu'on vient me demander?

MICHEL.

Permettez...

DORIVAL.

Rien. Ici je ne puis vous entendre,
Et dans mon cabinet vous pouvez bien m'attendre.

MICHEL.

Vous ne devriez pas aussi mal recevoir...

DORIVAL.

Plaît-il ? Prétendez-vous m'apprendre mon devoir ?

MICHEL.

Point du tout ; je n'ai pas de demande à vous faire ;
Je viens remercier Monsieur, tout au contraire.

DORIVAL.

De quoi ?

MICHEL.

D'avoir placé mon neveu.

DORIVAL.

Comment donc ?

MICHEL.

Je ne suis arrivé qu'hier à la maison
J'étais resté là-bas long-tems après mon maître :
Je n'avais pas encor l'honneur de vous connaître,
Quand je vous écrivis.

DORIVAL.

Quoi, vous seriez, Monsieur,
Au service d'Ariste ?

MICHEL.

Oui.

DORIVAL.

Voyez quelle erreur !

Michel, valet de chambre, homme de confiance...
Pardon, mille pardons de mon inconséquence.
Je suis honteux du ton qu'avec vous j'avais pris :
D'honneur, je vous prenais, Monsieur, pour un commis.

MICHEL.

Et quand je le serais ?

DORIVAL.

Il faut que je réponde
A tant de gens, souvent on méconnaît son monde.

MICHEL.

Mais avec tout le monde on doit être poli.

DORIVAL.

Vous avez bien raison ; c'est un moment d'oubli.

MICHEL.

Ce moment-là pour moi n'était pas agréable.

DORIVAL.

Je le crois, et je sens combien je suis coupable.

MICHEL.

Allons, n'en parlons plus.

DORIVAL.

Je me suis empressé,
D'ailleurs... le cher neveu, le voilà bien placé.

MICHEL.

Oui ; je viens de le voir : il n'est pas sot, le drôle !

DORIVAL.

Ce jeune homme ira loin ; comptez sur ma parole.

MICHEL.

Il n'écrit pas fort bien ?

DORIVAL.

Pardonnez-moi, pas mal.

MICHEL.

Mais il met l'orthographe.

DORIVAL.

Et c'est le principal.

MICHEL.

Sur ma lettre, du moins, gardez bien le silence ;
Car en partant, Monsieur nous fit à tous défense
De rien solliciter. Il est fort singulier.

DORIVAL.

Oui : vous le connaissez ?

MICHEL.

Comme il est familier
Avec ses gens, je sais à fond son caractère,
Et puis vous en donner la connaissance entière.

DORIVAL.

Je le crois ; mais sur lui je ne veux rien savoir ;
Ma règle de conduite, à moi, c'est mon devoir.

MICHEL.

C'est bien dit.

DORIVAL.

Eh bien donc, poursuivez, je vous prie :
Vous dites donc qu'il a quelque bizarrerie ?

MICHEL.

Il est bizarre et bon : son cœur est un trésor.

DORIVAL.

Il est veuf, il est riche, aimable et jeune encor.
Parlons à cœur ouvert ; il doit aimer les dames ?

MICHEL.

Un peu.

DORIVAL.

N'aurait-il pas quelques brûlantes flammes ?...

MICHEL.

Cela se pourrait bien ; mais il est si discret !

DORIVAL.

Ah, j'entends, vous voulez lui garder le secret.
C'est par un bon motif que je vous interroge ;
Je suis sûr qu'on n'en peut parler qu'avec éloge.

MICHEL.

Oui ; mais dans un faubourg il cherche un logement.

DORIVAL.

Pour qui ?

MICHEL.

Je le saurai. N'en parlez pas, vraiment.

DORIVAL.

Non, mais...

MICHEL.

Comme il était galant dans sa jeunesse...

DORIVAL.

Vous lui soupçonneriez encor quelque maîtresse ?

MICHEL.

Je ne dis pas cela ; mais...

DORIVAL.

En bon serviteur,
En tout cas, c'est à vous à cacher son erreur :
Et d'ailleurs c'est peut-être un trait de bienfesance....
Oh, moi, par-dessus tout, je hais la médisance;
Mais nous nous reverrons; vous ne m'en voulez plus,
Pour ma réception ?... D'honneur, je suis confus.

MICHEL.

Oh, croyez que Michel sait se mettre à sa place.

DORIVAL.

Au rang de vos amis comptez-moi donc, de grâce.

MICHEL.

Oh, point du tout, Monsieur, je ne suis qu'un valet.

DORIVAL.

Aucune différence entre nous, s'il vous plaît.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

Sommes-nous seuls enfin?

DORIVAL, déjà embarrassé.

Oui.

ARISTE.

Cette conférence,
Pour moi comme pour vous, est de grande importance.
Vos ouvrages de vous m'ont fait penser fort bien;
Je penserai de même après cet entretien,
Je le crois : répondez sans fausse modestie,
On vous dit fort instruit dans la diplomatie?

DORIVAL.

J'ai travaillé beaucoup, et peut-être avec fruit;
Mais je n'oserais pas me dire fort instruit.

ARISTE.

Quels seraient, selon vous, les talens nécessaires
Dans un ambassadeur?... Voyons.

DORIVAL, en hésitant.

Dans les affaires,
Avant tout, il lui faut de la dextérité,

ARISTE.

Mais qui toujours s'accorde avec la probité.

DORIVAL.

Sans contredit.

ARISTE.

Après ?

DORIVAL.

A la cour étrangère
Près laquelle il réside, il doit chercher à plaire.

ARISTE.

Oui, mais sans avilir jamais sa dignité ;
Que du gouvernement par lui représenté
Il fasse respecter le nom, le caractère.

DORIVAL.

C'est-ce que j'allais dire : il doit, d'une ame fière,
Soutenir tous ses droits.

ARISTE.

Oui, mais point de hauteur ;
Qu'à la franchise il mêle une aimable douceur ;
Que n'oubliant jamais que les hommes sont frères...

DORIVAL achevant la phrase du ministre.

Il cherche à prévenir les discordes, les guerres.

ARISTE.

Fort bien : il doit savoir la population
Des différens pays...

DORIVAL continuant.

Leur situation,

Les trésors, les moyens que chacun d'eux possède.

ARISTE.

Eh bien! donc, supposez qu'en Russie, en Suède,
Vous soyez envoyé; sur ces gouvernemens,
Sans doute, vous avez quelques renseignemens?

DORIVAL, dont l'embarras redouble.

Je me suis occupé surtout de l'Italie;
Je connais moins le nord.

ARISTE.

Ah! ah!

DORIVAL.

Je l'étudie.

ARISTE.

Parlons donc du midi.

DORIVAL.

Le pays des Césars
Avait droit de fixer le premier mes regards:
Des beaux arts, des héros c'est l'antique patrie.
Quels souvenirs touchans pour mon ame attendrie!

ARISTE.

Je le crois: revenons, de grâce, à notre objet.

DORIVAL.

Volontiers. Les beaux arts ont un puissant attrait;
L'observateur y trouve une riche matière.

ARISTE.

Venise à mon esprit vient s'offrir la première.

DORIVAL.

J'ai fait précisément sur Venise un travail

Où j'analyse tout dans le plus grand détail,
Et je vais...

(Il veut sortir.)

ARISTE, le retenant.

Un moment.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL, à Ariste.

Pour affaire qui presse,
Quelqu'un veut vous parler en secret.

DORIVAL, se hâtant de profiter du moment.

Je vous laisse.

ARISTE.

Non, restez; ce monsieur peut attendre, je croi.

DORIVAL.

Eh! mais...

ARISTE.

Notre entretien est plus pressé pour moi.

MICHEL.

Cet homme n'a qu'un mot d'importance à vous dire.

DORIVAL.

Écoutez-le, Monsieur, pardon; je me retire.

ARISTE.

Dès que je serai seul, revenez, s'il vous plaît.

DORIVAL.

A vous complaire en tout vous me trouverez prêt.

(Il sort.)

ARISTE, à Michel.

Allons, faites entrer.

(Michel ouvre la porte à Laroche, et sort.)

SCÈNE III.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE, en fesant force salutations.

Au ministre, je pense,
Je fais en ce moment mon humble révérence ?

ARISTE.

A lui-même ; approchez.

LAROCHE.

Pardon ; je viens exprès...
Il s'agit... permettez... par ma foi, je croyais...
Être un peu plus hardi. Votre aspect m'embarrasse...
Le respect...

ARISTE, en souriant.

Laissez là votre respect, de grâce.
Qui vous amène ici ?

LAROCHE.

L'amour de mon pays ;
Oui, je viens vous donner un important avis.

ARISTE.

Parlez.

LAROCHE.

Vous honorez de votre confiance
Un homme sans talent, comme sans conscience,

ARISTE.

Et qui donc ?

LAROCHE.

Dorival.

ARISTE.

Dorival ?

LAROCHE.

Oui vraiment,
Dorival est un homme aussi vil qu'ignorant.
Écoutez-moi, je vais tracer son caractère.

ARISTE sonne.

Un moment.
(A un valet qui entre.)
Appelez Dorival.

LAROCHE.

Au contraire,
Il ne faut pas qu'il soit présent à l'entretien.

ARISTE.

Oui, c'est là votre avis, mais ce n'est pas le mien;
A moins qu'il ne soit là tout prêt à se défendre,
Contre un homme jamais je ne veux rien entendre.
Quand il sera présent, vous pourrez commencer.

LAROCHE.

C'est qu'il est dangereux parfois de s'avancer...

ARISTE.

Sans preuves; est-ce là ce qui vous embarrasse?

LAROCHE.

Je ne m'attendais pas à l'accuser en face :

Il est bien fin ; n'importe, allons, morbleu, du cœur ;
Qu'il vienne, et vous verrez qu'il ne me fait pas peur.

ARISTE.

Bon, nous n'attendrons pas ; le voilà qui s'approche.

SCÈNE IV.

ARISTE, LAROCHE, DORIVAL.

ARISTE, à Dorival.

Connaissez-vous Monsieur ?

DORIVAL, très-troublé.

Il s'appelle Laroche.

ARISTE.

Pour lui répondre, exprès je vous fais appeler :
Il vient vous accuser...
(A Laroche.)
C'est à vous de parler.

LAROCHE, après avoir toussé.

Vous saurez que je suis son ami dès l'enfance,
Que peut-être il me doit quelque reconnaissance.
Nous avons commencé tous deux en même tems,
Dans les mêmes bureaux, depuis près de quinze ans,
Tous deux en qualité d'expéditionnaires ;
Mais Dorival a fait de brillantes affaires :
J'en suis où j'en étais lorsque j'ai commencé.
Dans ma petite place ainsi qu'il m'ait laissé ;
Que du pauvre Laroche, au milieu de sa gloire,
Long-tems il ait perdu tout-à-fait la mémoire,

C'est fort bien ; mais qu'après un aussi long oubli,
Il semble ne songer à moi, son vieil ami,
Que pour me renvoyer, sans que je le mérite,
Car je suis supprimé, voilà ce qui m'irrite.
Il n'a pas un seul mot à dire contre nous,
Tandis que moi je dis que, s'il fait avec vous
L'honnête homme aujourd'hui, jadis, tout au contraire,
Il fesait le fripon, quand il le fallait faire,
Dans le bien fait par vous s'il vous sert, je répond
Que de l'ancien ministre il était le second
Dans le mal fait par lui ; comme un valet, le traître
Prend ainsi la livrée et le ton de son maître.
A la plus belle place enfin il est monté,
Et je ne l'en crois pas capable, en vérité.
Seul il fixe les yeux, et fait que l'on oublie
Des hommes de talent, des hommes de génie,
Tels que ce bon Firmin.

ARISTE.

Firmin ?... Qu'est-ce que c'est ?
Firmin dans nos bureaux ?

LAROCHE.

Un excellent sujet.

ARISTE.

Un des premiers commis ?

LAROCHE.

Un père de famille,
Dont le fils à Strasbourg a connu votre fille.

ARISTE.

Ah ! oui, Charles Firmin ?

LAROCHE.

Un jeune homme d'esprit.

ARISTE, à Laroche.

Poursuivez.

LAROCHE.

Mais c'est tout ; j'en ai bien assez dit.

ARISTE, à Dorival.

Répondez.

DORIVAL.

D'être ingrat on me fait le reproche !
A moi ! je me croyais mieux connu de Laroche.
Dans son état obscur si Laroche est resté,
J'ai manqué de crédit, et non de volonté.
Ma conduite aujourd'hui lui semble criminelle !
Celui qui m'a connu pendant vingt ans fidèle,
Devait-il, se hâtant de me trouver des torts,
A me déshonorer employer ses efforts,
Avec l'acharnement et le fiel de la haine ?
Laroche m'est bien cher, et pour preuve certaine...

LAROCHE.

Et quelle preuve donc ? Me prend-il pour un sot ?

ARISTE.

Tandis que vous parliez il n'a pas dit un mot.

LAROCHE.

J'ai tort.

DORIVAL.

Oui, de Laroche on a donné la place,
Et jamais on n'a moins mérité sa disgrâce ;
Mais je croyais, non pas qu'il viendrait m'accuser

Des crimes que l'envie a pu me supposer,
Mais qu'il viendrait, sans faire une telle incartade,
S'expliquer avec moi, son ancien camarade;
Et moi, je me fesais d'avance un vrai plaisir
D'aller alors plus loin encor que son désir.
Quand il se verra sûr d'une place honorable,
Me disais-je, pour lui quel moment agréable!
Cette place de chef enfin dont je parlais
C'est à mon vieil ami que je la destinais

LAROCHE.

Une place de chef? Oh! je vous remercie.
C'est par mon écriture, et non par mon génie,
Que je vaux quelque chose; et je crains d'imiter
Ceux qui prennent un poids sans pouvoir le porter,
Pour en charger un autre, et s'en donner la gloire.

DORIVAL.

La place te convient, ami; daigne m'en croire.
(A Ariste.)
Il est grand travailleur, exact, plein de bon sens;
Il doit donc l'emporter sur tous ses concurrens.
Je laisse dans l'oubli des hommes de mérite,
Vient d'ajouter Laroche, et c'est Firmin qu'il cite!
Quoiqu'il ait du talent, le choix n'est pas heureux.
D'abord, sa place est bonne; il mérite bien mieux.
Mais sachez que Firmin est précisément l'homme
Que pour mon successeur je supplirai qu'on nomme,
Si, pour certain projet qu'on m'a fait pressentir,
De ma place moi-même il me fallait sortir.
Cette place, dit-on, je n'en suis pas capable:
Mon talent, je le sais, est peu recommandable;

Mais comment n'a-t-on pas fait la réflexion
Qu'on tournait contre vous cette accusation ?
De ma place, en effet, si je suis incapable,
Vous qui me la laissez, vous êtes donc coupable ;
Vous qui, de mes travaux, de mon faible talent,
Avez toujours paru jusqu'ici fort content ?
De notre ancien ministre on me dit le complice.
Devant lui, hautement fesant la guerre au vice,
J'ai dit la vérité, quand mes accusateurs
Étaient peut-être tous au rang de ses flatteurs.
Vingt fois prêt à quitter ce ministre inhabile,
Je restais, retenu par l'espoir d'être utile.
Heureux quand je pouvais trouver quelque moyen
D'empêcher quelque mal ; de faire quelque bien.
Après l'avoir bravé quand il était en place,
Je l'ai plaint aussitôt que j'appris sa disgrâce :
Est-ce un crime ? Je suis fier de l'avoir commis.
Il m'est dur de te voir parmi mes ennemis,
Cher Laroche ; et pour moi c'est une peine extrême,
Que d'avoir à parler contre un homme que j'aime.
Mais veux-tu l'effacer ? rends-moi ton amitié ;
De ce que j'ai souffert je serai trop payé.

LAROCHE, à part.

Le traître !... il m'attendrit.

ARISTE, à Laroche.

Qu'avez-vous à répondre ?

LAROCHE.

Moi?...rien : ce diable d'homme a l'art de me confondre.

ARISTE.

Écoutez ; sans relâche attaquer un méchant,

C'est le signe assuré d'un vertueux penchant.
Mais aussi s'obstiner dans une injuste haine,
D'un mauvais caractère est la marque certaine.

DORIVAL.

Non, il ne me hait pas. Son cœur est excellent,
Mais il est vif; pour vivre il n'a que son talent.
Il est bien excusable; il se croyait sans place;
Moi, j'ai des torts aussi. Souffre que je t'embrasse;
Qu'il ne soit entre nous plus question de rien.

LAROCHE.

Moi, l'embrasser! jamais. Dire par quel moyen
Il me trompe, et vous trompe aussi vous-même, Ariste,
Je ne le puis encor. N'importe, je persiste;
Point de paix entre nous, qu'il ne soit confondu.

ARISTE.

Moi, de sa probité je reste convaincu;
A moins que par des faits...

LAROCHE.

Des faits! mais j'en ai mille.

ARISTE.

Citez-les, prouvez-les.

LAROCHE.

Voilà le difficile;
Car ils sont si rusés, les flatteurs comme lui!
Jadis il était pauvre; il est riche aujourd'hui.
Eh bien! si je vous dis que sa fortune entière
Lui vient d'avoir porté sa faveur à l'enchère,
Je ne saurai comment prouver le fait cité;
J'aurai dit cependant la pure vérité.

DORIVAL.

L'accusation part de trop bas pour m'atteindre :
D'un sévère examen, d'ailleurs, qu'aurais-je à craindre?
Ma fortune est le fruit de quinze ans de travaux :
Oui, j'ai su la gagner au prix de mon repos.
Je ne m'en cache pas, elle doit m'être chère ;
Elle seule nourrit ma famille et ma mère.

LAROCHE.

Il ment ; je ne sais pas comment vous le prouver ;
Mais il ment.

ARISTE.

Calmez-vous.

DORIVAL.

D'honneur, je crois rêver.
Toi me traiter si mal ! Quel est donc ce délire ?
Dois-je de ta colère ou me fâcher ou rire ?
Mais comment s'égayer aux dépens d'un ami
Qui se croit outragé ? Me méconnaître ainsi !
Reviens à toi ; surtout ne laisse pas, de grâce,
Échapper par humeur une excellente place.

ARISTE.

A parler franchement, votre obstination
Ne donne pas de vous très-bonne opinion.
Il veut votre bonheur, quand vous voulez lui nuire ;
En homme délicat n'est-ce pas se conduire?

LAROCHE.

Je ne m'étonne pas qu'il vous ait attendri ;
Moi qui suis contre lui si justement aigri,
Je suis presque tenté de le croire sincère ;

Mais non ; je connais trop à fond son caractère ;
Non, restons ennemis ; près de vous, au surplus,
Je ferais maintenant des efforts superflus.
Mais quoiqu'au dernier point le fourbe m'embarrasse,
Plutôt mourir de faim que lui devoir ma place.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE V

ARISTE, DORIVAL.

ARISTE.

Concevez-vous un tel entêtement ?

DORIVAL.

Oh ! nous le calmerons ; c'est un fort bon enfant.

ARISTE.

Il est brusque, étourdi ; mais je le crois honnête.

DORIVAL.

Très-honnête, et tout part d'une mauvaise tête ;
Peut-être contre moi quelqu'un l'aura fâché.

ARISTE.

Vous croyez ?

DORIVAL.

Eh ! vraiment, quelque ennemi caché...
Car ce pauvre Laroche, il n'est qu'une machine !

ARISTE.

Mais comment...

DORIVAL.

Tant de gens désirent ma ruine !

ARISTE.

Mais qui soupçonnez-vous d'un semblable dessein ?

DORIVAL.

Ah ! ne le cherchons pas. Peut-être que Firmin...
Mais non ! Firmin, oh ! Ciel !... il en est incapable.

ARISTE.

Je pense comme vous. Il paraît estimable,
Très-modeste surtout.

DORIVAL.

Il est modeste aussi.

ARISTE.

Vous le connaissez, vous ?

DORIVAL.

Je le crois mon ami.

ARISTE.

Quel homme est-ce, entre nous ?

DORIVAL.

Firmin est, à bien dire,
Un de ces employés ainsi que j'en désire,
Suppléant à l'esprit par l'application,
Non qu'il soit sans mérite et sans instruction ;
Mais quoi ! s'il sait beaucoup, il le fait peu paraître.

ARISTE.

Eh ! mais, vous me rendez jaloux de le connaître.

DORIVAL.

De vous voir je l'avais déjà sollicité ;
Peut-être il se sent fait pour son obscurité.
Je me charge pourtant...

ARISTE.

Non pas. Je vous rends grâce ;
Près de l'homme à talens, Dorival, l'homme en place
Peut faire sans rougir la moitié du chemin ;
Je veux aller moi-même au-devant de Firmin.
Reprenons l'entretien troublé par ce Laroche.

DORIVAL, embarrassé.

C'est qu'il est déjà tard.

ARISTE.

Cependant...

DORIVAL.

L'heure approche
Où vous devez donner audience...

ARISTE, tirant sa montre.

Oui, vraiment.

DORIVAL.

Remettons à demain.

ARISTE.

Soit... Encore un moment.

DORIVAL.

Quoi donc?

ARISTE.

Je puis au moins vous charger d'un ouvrage
Qui demande à la fois du talent, du courage.

DORIVAL.

Ah! parlez.

ARISTE.

J'ai trouvé l'administration.

Dans un état de trouble et de confusion ;
Réparer tout le mal n'est pas en ma puissance,
Il reste encor partout plus d'abus qu'on ne pense.
Il faudrait un mémoire où, sans ménagement,
On dît la vérité même au gouvernement.

DORIVAL.

Eh ! mais, permettez donc ; un écrit de la sorte
Sur vous, sur son auteur peut attirer...

ARISTE.

Qu'importe ?
Jamais, quelque danger que nous puissions prévoir,
Devons-nous balancer à remplir un devoir ?

DORIVAL.

C'est juste.

ARISTE.

C'est à vous de faire cet ouvrage ;
Je ne vous en dis pas là-dessus davantage ;
Vous connaissez le mal autant et mieux que moi.

DORIVAL.

Et nos intentions sont les mêmes, je croi.

ARISTE.

Le public nous attend tous les deux, je vous laisse.
Ne perdez pas de tems. Songez que le mal presse ;
Que le plus prompt remède en borne les progrès.

(Ariste sort ; madame Dorlis entre d'un autre côté.)

SCÈNE VI.

DORIVAL, MADAME DORLIS.

MADAME DORLIS.

Il est parti ; voilà l'instant que j'attendais.
A l'insu de mon fils, il faut que je m'explique.

DORIVAL.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DORLIS.

Nous ferons ce soir de la musique.
De Laure je voudrais faire briller la voix

DORIVAL.

Elle chante si bien !

MADAME DORLIS.

Vous vous êtes parfois
Mêlé d'écrire, vous ?

DORIVAL.

Mais à qui, je vous prie,
N'est-il pas échappé quelques vers dans sa vie ?

MADAME DORLIS.

Eh bien ! faites-nous donc pour ce soir un couplet.

DORIVAL.

Une romance ?

MADAME DORLIS.

Bon ! ce genre-là lui plaît.

DORIVAL.

Si le zèle pouvait suppléer au génie,

Que ma romance aurait de grâce et d'harmonie !

MADAME DORLIS.

J'entends.

DORIVAL.

Et j'ai besoin de ce travail léger.
J'ai passé cette nuit entière à corriger
Des comptes, des rapports.

MADAME DORLIS.

Occupation fade.

DORIVAL.

Je ne sais, ce matin je suis un peu malade.
Les beaux arts vont bientôt dissiper ma langueur,
Et toi, sainte amitié, baume consolateur...

SCÈNE VII.

DORIVAL, MADAME DORLIS, ROBINEAU.

ROBINEAU, parlant de la coulisse.

Pardi, puisqu'il est là, je puis entrer, peut-être.

MADAME DORLIS.

Qu'est-ce donc ?

ROBINEAU, en entrant.

Ces valets sont plus fiers que leur maître.
C'est monsieur Dorival que je cherche ?

DORIVAL.

C'est moi.

ROBINEAU.

Que je vous examine. Eh ! oui, c'est vous, ma foi.

Je crois vous voir encor sauter dans le village.
A votre tour, allons, fixez bien mon visage.
Je suis un peu changé. Me connaissez-vous ?

DORIVAL.

Non.

ROBINEAU.

Christophe, fils d'André Robineau, vigneron,
Qui jadis épousa la grosse Madeleine,
De défunt votre aïeul la cousine germaine.

DORIVAL.

Ah, oui.

ROBINEAU.

Mais on s'embrasse entre parens, je crois ?

DORIVAL.

Sans doute, et c'est avec plaisir que je vous vois.

ROBINEAU.

Grand merci.

DORIVAL.

Mais sortons de ce lieu, je vous prie :
Je ne suis pas chez moi.

MADAME DORLIS.

Point de cérémonie.
Dorival, recevez ici votre parent.

DORIVAL.

Vous me le permettez ? c'est par trop complaisant.
C'est un garçon tout simple, un bon parent que j'aime;

MADAME DORLIS.

Je vous reconnais là.

ROBINEAU.

J'arrive à l'instant même.

DORIVAL.

Fort bien : de quel endroit ?

ROBINEAU.

Eh pardi, du pays.
Mais c'est un monde entier au moins que ce Paris :
Depuis une heure et plus que j'ai quitté le coche,
Je vais cherchant partout et vous-même et Laroche,
Le voisin, vous savez ? Mais je vous trouve enfin,
Et me voilà content.

DORIVAL.

Pour affaires, cousin,
Vous venez à Paris ?

ROBINEAU.

Ma foi, je n'en ai qu'une.

DORIVAL.

Et quelle est-elle donc ?

ROBINEAU.

Je viens faire fortune.

DORIVAL.

Ah ! ah !

ROBINEAU.

C'est un objet assez intéressant.

DORIVAL, à madame Dorlis.

Excusez.

MADAME DORLIS.

Il m'amuse.

DORIVAL.

Il est divertissant.

ROBINEAU.

C'est Pierre le roulier qui nous fit la remarque
Qu'à Paris vous aviez bien conduit votre barque.
Quand vous étiez petit, vous étiez si malin !
A coup sûr, disait-on, il fera son chemin,
Celui-là. Nous savions déjà de vos nouvelles ;
Mais, ma foi, pour y croire, elles semblaient trop belles.
Quand tout fut bien prouvé, mon père dit : Mon fils,
Va trouver le cousin Dorival à Paris.
Tu seras bien payé des frais de ton voyage.
Peut-être feras-tu quelque bon mariage.
Je pars, et me voilà. Mais, Madame, pardon.
Bon sang ne peut mentir ; et voilà la raison
Qui fait que tout mon cœur devant vous se déploie.
Ce cher cousin, je suis si transporté de joie !...

MADAME DORLIS.

Rien n'est plus naturel.

ROBINEAU.

En deux mots, s'il vous plaît,
Cousin, faire fortune est un si beau secret !
Vous qui le possédez, donnez-m'en la recette.

DORIVAL.

Sois franc, modeste, honnête, et ta fortune est faite.
Voilà tous mes secrets, cousin, en vérité.
Tout le monde au pays est en bonne santé ?

ROBINEAU.

Fort bonne, Dieu merci ! La famille prospère.

Bertrand vient d'épouser Javotte sa commère.
Sa femme est déjà grosse, et compte bien, cousin,
Que de son nouveau-né vous serez le parrain.
Enfin tout va des mieux, hors votre pauvre mère,
Qui dit qu'il est bien dur d'être dans la misère,
Et d'avoir un enfant riche comme un Crésus.

DORIVAL, bas à Robineau.

Tais-toi.

MADAME DORLIS.

Que dit-il là ?

DORIVAL.

Comment ! ces mille écus
Ne sont pas arrivés ? Vous me déchirez l'ame !
Eh ! mais, concevez-vous un tel retard, Madame ?
Ma pauvre mère, ô Ciel ! comme elle a dû souffrir !

MADAME DORLIS.

Oui vraiment, je le crois; il faut la secourir.

DORIVAL.

Oui sans doute, il le faut. Il faut que je demande
Au ministre un congé ; la faveur n'est pas grande.
En dix jours je serai de retour du pays.
Elle n'a pas voulu s'établir à Paris ;
Je l'en avais pressée ; elle est fort attachée,
Aux lieux de sa naissance.

ROBINEAU.

Elle est donc bien cachée ;
Car à Paris, dit-elle, elle voulait venir ;
Et vous seul au pays sûtes la retenir.

DORIVAL.

Dans tout ce qu'elle veut elle est fort incertaine.
Ce que j'apprends me cause une sensible peine.

MADAME DORLIS.

Je le crois, et je rends justice à votre cœur.
Mais vous aurez bientôt réparé ce malheur.
Votre mère déjà connaît votre tendresse.
Avec votre parent, Dorival, je vous laisse.
Qu'une femme sera fortunée avec vous !
Quiconque est si bon fils doit être bon époux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DORIVAL, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Pardi, mon cher cousin, votre accueil doux et tendre
Fort agréablement est fait pour me surprendre.
Il est si fier ! si fier ! ce serait un hasard
S'il vous reconnaissait, disait-on.

DORIVAL, après s'être bien assuré que madame Dorlis est partie.

Sot bavard,
Qui nous amène ici ta visite importune ?

ROBINEAU.

Je vous l'ai déjà dit, je viens faire fortune.

DORIVAL.

Fortune ? l'imbécile !

ROBINEAU.

Eh! mais, vous me traitez...
Je ne suis pas encor fait à vos duretés.

DORIVAL.

Le voilà bien malade; en effet, c'est dommage!
Fainéant, pour Paris, qui laisse son village.

ROBINEAU.

Mais comme en un instant vous changez de façon!
Vous êtes doux d'abord; puis vous prenez un ton!
Il faut du naturel, et vous n'en avez guère.
Et si j'allais partout publier la manière
Dont vous me recevez, cousin, à votre cœur
Un semblable récit ne ferait pas honneur.

DORIVAL, effrayé.

Publier!

ROBINEAU.

Oui, vraiment.

DORIVAL.

Garde-toi d'en rien faire.
Va, je te placerai, j'aurai soin de ma mère.
Pour commencer, tu vas avoir un bon emploi.

ROBINEAU.

Passe encor.

DORIVAL.

Mais ailleurs viens causer avec moi.

ROBINEAU.

Écoutez, je voudrais une fortune sûre;
Tâchez de me lancer dans quelque fourniture.

DORIVAL, à part.

Au pays renvoyons l'imbécile au plus tôt.

(Haut.)

Viens, suis-moi ; je saurai t'employer comme il faut.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Je vous cherchais... Eh bien ! j'ai tenu ma promesse:
De Dorival je viens de conter la bassesse
Au ministre.

CHARLES.

Vraiment ? Et le voilà perdu ?

LAROCHE.

Pas tout-à-fait encor ; car il m'a répondu
Si bien... Comme un vrai sot je me suis laissé prendre.
Dorival, affectant un air sensible, tendre,
Prétend absolument que je rentre au bureau
En qualité de chef.

CHARLES.

Comment ! mais c'est fort beau!

LAROCHE.

De places et d'argent je le savais avide ;
Je ne le croyais pas si méchant, si perfide.
Ces marques d'amitié, grimaces d'un cœur faux ;
Oh ! je n'ai pas été dupe de ses grands mots,
Et j'ai refusé net.

CHARLES.

Ainsi, voilà mon père . . .
Encore au même point ?

LAROCHE.

Oui ; mais laissez-moi faire.
A votre belle Laure allez-vous-en rêver.

CHARLES.

Je la cherche partout, et crains de la trouver.
Je croyois qu'au jardin elle pourrait descendre ;
Et c'est là qu'inspiré par l'amour le plus tendre,
J'ai fait quelques couplets.

LAROCHE.

Fort bien, faites des vers,
Tandis que, ranimé par ce premier revers,
Je vais sur nouveaux frais me mettre à sa poursuite.
Il se trompe bien fort, s'il croit en être quitte.

CHARLES.

De semblables moyens pour nous sont-ils bien faits ?
Laissons ce malheureux vivre et ramper en paix ;
Et de ce qu'il obtient par ses détours insignes,
A force de vertus, sachons nous rendre dignes.

LAROCHE.

Faiblesse, préjugé, qu'une telle fierte :
Voulez-vous voir enfin régner la probité ?
Tout se fait ici-bas par cabale et par brigue ;
Pour les honnêtes gens souffrez donc qu'on intrigue.
Dans tout ceci, d'ailleurs, vous n'avez rien à voir ;
Cultivez vos talens, je les ferai valoir.
Moi, j'en fais mon affaire.

CHARLES.

Oui, mais de la prudence ;
Vous avez ce matin fait une inconséquence...

LAROCHE.

Et ce n'est pas la seule encor que je ferai,
Peut-être ; je le sais : mais quoi ! j'y reviendrai
Si souvent, qu'à le perdre il faut que je parvienne.
Je fus long-tems sa dupe ; il faut qu'il soit la mienne.
Laissons faire le fourbe, et nous passons bientôt,
Moi, pour un scélérat, et Firmin pour un sot.

CHARLES.

On vient.

LAROCHE.

C'est Dorival.

CHARLES.

Ah ! fuyons sa présence ;
Retournons au jardin achever ma romance.

(Il sort.)

LAROCHE.

Sortons aussi ; courons préparer nos desseins ..
Restons plutôt ; le fat croirait que je le crains.

SCÈNE II.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL.

Ah ! c'est monsieur Laroche ?

LAROCHE.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

DORIVAL.

Bien confus?

LAROCHE.

Mais pas trop.

DORIVAL.

Votre colère extrême
Contre moi n'a pas eu très-grand succès pourtant.

LAROCHE.

Il s'en faut consoler.

DORIVAL.

Tout en vous résistant,
Je gémissais pour vous de cette humeur fantasque...

LAROCHE

Ariste n'est plus là; tu peux lever le masque.

DORIVAL.

Plaît-il?

LAROCHE.

Sois insolent en toute liberté.

DORIVAL.

Comment?

LAROCHE.

Te voilà fier de l'avoir emporté.

DORIVAL.

Vous êtes en effet à tel point redoutable,
Qu'on doit être bien fier d'un triomphe semblable.

LAROCHE.

Si pour vous, ce matin, je fus peu dangereux,

Formé par vos leçons, un jour je ferai mieux.

DORIVAL.

Quoi! de me nuire encor conservez-vous l'envie?

LAROCHE.

Mais, pour un coup perdu quitte-t-on la partie?

DORIVAL.

Au bonhomme Firmin te voilà donc lié?

LAROCHE.

A tes travaux souvent il est associé.

DORIVAL.

Combien t'a-t-il promis pour ce bel assemblage?

LAROCHE.

Combien lui donnes-tu pour faire ton ouvrage?

DORIVAL.

Prends garde; je pourrais te faire un mauvais sort.

LAROCHE.

Prends garde; se fâcher, c'est prouver qu'on a tort.

DORIVAL.

Je devrais en effet rire de sa démence

LAROCHE.

D'un indigne ennemi vous bravez l'impuissance,
Et je vais, méditant de plus habiles coups,
Travailler à me rendre enfin digne de vous.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DORIVAL.

L'on veut porter Firmin à l'ambassade :
Oh ! vous ne l'avez pas encor, mon camarade.
Mais Firmin jusqu'ici fut si bien avec moi...
C'est son fils... il est jeune ; il fait des vers, je crois.
Et ce Laroche encore est là qui les excite.
Je ne puis le nier, Firmin a du mérite ;
Si jamais ils en font un homme ambitieux,
Personne ne sera pour moi plus dangereux.
Il faut les prévenir... Quel embarras extrême !
Ce Firmin et son fils me sont, à l'instant même,
Nécessaires tous deux pour hâter mes projets ;
Servons-nous-en d'abord, et nous verrons après.

SCÈNE IV.

DORIVAL, FIRMIN.

DORIVAL.

Ah ! vous voilà? j'allais chez vous, mon cher confrère.

FIRMIN.

Chez moi !

DORIVAL.

Pour vous parler...

FIRMIN.

De quoi ?

DORIVAL.

D'une misère ;
J'avais vraiment besoin de vous voir, cher Firmin ;
On voulait nous brouiller.

FIRMIN.

Nous!

DORIVAL.

Le fait est certain.
Soyez franc. Vains efforts, ou du moins, je l'espère ;
Mon amitié pour vous, grâce au Ciel, est sincère,
Aussi, quand ce matin Laroche, en étourdi,
M'accusa, Dorival se montra votre ami.

FIRMIN.

Quoi ! Laroche...

DORIVAL.

Il m'a fait la plus affreuse scène.

FIRMIN.

Il se voit sans etat ; vous concevez sa peine.

DORIVAL.

C'est un ingrat ! Après ce que pour lui j'ai fait !
C'était pour vous servir, dit-il, qu'il agissait.
Il vous servait fort mal, en cherchant à me nuire ;
Vous rendre heureux, voilà tout ce que je désire.
Mais comme je connais bien mieux que lui vos goûts,
J'avais déjà formé certains projets sur vous.
Je le sais, le fracas des bureaux vous ennuie,
Et de Paris enfin vous n'aimez pas la vie.
Vous serez satisfait de mes arrangemens ;
Je vous assurerai de bons appointemens ;

Ainsi, sur votre sort aucune inquiétude.
Cependant vous vivrez dans quelque solitude;
Moi, je vous enverrai de l'ouvrage là-bas.
Vous aimez le travail, vous n'en manquerez pas.

FIRMIN.

Mais comment?

DORIVAL.

Ce projet n'est encor qu'en idée;
La chose de long-tems ne sera décidée.
Heureux qui vit aux champs! Pour ma part, je gémis
De me voir par ma place enchaîné dans Paris,
Esclave du grand monde, en butte à l'injustice.
Aussi d'un bon parent j'ai cru remplir l'office,
Tantôt, en renvoyant sans délais au pays,
Un cousin qui voulait s'établir à Paris.
Cher cousin! J'ai payé les frais de son voyage;
Ne vaut-il pas bien mieux vivre obscur au village,
Que végéter ici?...

FIRMIN.

Comme vous, je le croi.
Quel motif, s'il vous plaît, vous conduisait chez moi?

DORIVAL.

Mais, des vrais sentimens d'un confrère que j'aime;
Avant tout, je voulais m'assurer par moi-même;
Puis, vous m'avez aidé déjà plus d'une fois.
Je suis loin de cacher tout ce que je vous dois.
Pour correspondre à tout, ma place est si cruelle!...
L'organisation de mes travaux est telle...
Pour y suffire, il faut ma tête, en vérité.
Vous êtes bien content du ministre?

FIRMIN.

Enchanté.

DORIVAL.

C'est là ce qui s'appelle un ministre capable !
Ma foi, sans lui, le mal était irréparable.
Tout n'est pas bien encor ; je lui disais tantôt :
« Voulez-vous qu'avant peu tout marche comme il faut;
» Que présenté par vous, un mémoire sévère
» Trace au gouvernement ce qui lui reste à faire ? »
Dans nos projets il est entré fort vivement,
Et veut que cet écrit soit fait incessamment.
Il m'en avait chargé ; mais le détail immense
De ma place... D'honneur, je frémis, quand j'y pense.

FIRMIN.

Et sur moi vous comptez, n'est-ce pas ?

DORIVAL.

Oui, ma foi.

FIRMIN

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.

DORIVAL.

Je le sais.

FIRMIN.

Des erreurs de l'ancien ministère
Long-tems dans nos bureaux le témoin oculaire,
Au lieu de me borner à d'impuissans regrets,
Confiant au papier mes chagrins, mes projets,
Je me trouve avoir fait dès long-tems votre ouvrage.
Je ne prévoyais pas quel en serait l'usage,
Mais n'importe, au milieu de mon affliction,
Ce travail me servait de consolation.

DORIVAL.

Quoi! vraiment?

FIRMIN.

Voulez-vous que je vous abandonne
Mes papiers?

DORIVAL.

Volontiers. La rencontre est fort bonne.

FIRMIN.

Ils sont en mauvais ordre

DORIVAL.

Eh! mais, c'est bien le moins
Que pour les arranger je prenne quelques soins;
Dès ce soir le ministre aura notre mémoire,
Et je vous nommerai; vous en aurez la gloire.

FIRMIN.

De ce point, entre nous, je suis peu curieux.
Être utile, voilà l'objet de tous mes vœux.

DORIVAL.

Digne et brave Firmin, personne n'apprécie
Mieux que moi vos talens et votre modestie.
Ah! çà, vous allez donc m'apporter...

FIRMIN.

A l'instant.

Attendez-moi; je vais...

DORIVAL.

Allez, je vous attend.

FIRMIN.

Mon fils que j'aperçois vous tiendra compagnie;
Mais avec lui gardez le secret, je vous prie.

DORIVAL.

Et pourquoi ?

FIRMIN.

Pour raison.

DORIVAL.

Vous le voulez ? Fort bien ;
Cela me coûtera, mais je ne dirai rien.

(Firmin sort.)

DORIVAL.

Pauvre homme! il craint, je crois, que son fils ne le gronde.

SCÈNE V.

CHARLES, DORIVAL.

CHARLES, relisant un papier qu'il tient à sa main.

Encor ce Dorival !

(Il veut sortir.)

DORIVAL, le retenant.

Pourquoi donc fuir le monde
Ainsi, mon jeune ami ?...

CHARLES.

(A part.)

Monsieur... Quel contre-tems !

DORIVAL.

Je brûlais de vous voir, mon cher, depuis long-tems :
Comment gouvernons-nous les vers, la poésie ?
Le cher Firmin, je crois, un peu nous contrarie.
Il a tort ; vous avez un vrai talent déjà.
Si vous étiez connu ! Mais quoi ! cela viendra ;

Et je parlais de vous encor ce matin même
A la mère d'Ariste : oui, déjà l'on vous aime
Sur ce que j'en ai dit.

CHARLES.

A quelle occasion ?

DORIVAL.

Au bel esprit elle a quelque prétention ;
En l'honneur de son fils il faut bien qu'on la flatte ;
Si de quelque manière adroite et délicate
Vous lui fesiez la cour ! Moi, je vous cherche exprès ;
Elle m'a, pour ce soir, demandé des couplets.
Or, j'ai fait dans mon tems quelques pièces légères ;
Mais mon esprit s'est bien rouillé dans les affaires ;
Si c'était, non pas moi, mais vous qui les fissiez,
Cela serait charmant. Vous me les confiez ;
Je les lis, on en est charmé, l'on m'interroge ;
Moi, je nomme l'auteur en fesant votre éloge ;
Nous applaudissons tous à vos talens connus,
Et bientôt nous comptons un poète de plus,
Fameux par ses talens, ainsi que par ses armes.

CHARLES.

Un pareil avenir sans doute a bien des charmes.

DORIVAL.

Voilà pourtant le sort qui vous est réservé.

CHARLES, à part.

Il me flatte ; le fait ne m'est que trop prouvé.
Mais que de la louange on sait mal se défendre !
Malgré moi, je suis prêt à me laisser surprendre.
(Haut.)
Il faut donc pour ce soir...

DORIVAL.

Un rien, une chanson,
Où vous pourriez glisser sans affectation
Quelques traits délicats à la gloire d'Ariste.

CHARLES.

Que d'un ministre moi je sois panégyriste !
Jamais : d'un vrai poète ayons la dignité ;
Quand il s'adresse aux grands ; quoique bien mérité,
Tout éloge est suspect et sent la flatterie.

DORIVAL.

D'un enfant d'Apollon voilà bien le génie ;
Point de louanges, non ; quelques jolis couplets
D'amour, de sentiment.

CHARLES, regardant son papier.

Lorsque je les ai faits,
Croyais-je que sitôt ils seraient vus de Laure ?

DORIVAL.

Comment ! ce sont des vers ?

CHARLES.

Oh ! bien faibles encore.

DORIVAL.

Eh ! qu'importe ? Bon Dieu ! voilà tout ce qu'il faut.
Donnez, vous en aurez des nouvelles bientôt.
Une romance, au fond, est de peu d'importance ;
Mais ces riens-là souvent font plus que l'on ne pense,
Des femmes par ces riens on gouverne l'esprit,
Et les femmes toujours ont eu tant de crédit !
Donnez... Vous refusez ? Vous en êtes le maître.

Écoutez, j'aspirais à vous faire connaître ;
Vous ne le voulez pas ? gardez donc vos couplets :
C'était pour vous servir, au fond, que j'agissais.

CHARLES, hésitant.

Mais...

DORIVAL.

Quoi ! je n'entends rien aux façons que vous faites.

CHARLES.

Je ne sais si je dois...

DORIVAL, lui arrachant presque le papier.

Pauvre enfant que vous êtes !
Donnez cela ; je veux vous servir malgré vous ;
Votre père bientôt consentant à vos goûts...
Mais je l'entends.

(Il serre le papier dans sa poche droite.)

SCÈNE VI.

CHARLES, DORIVAL, FIRMIN.

FIRMIN, à Dorival, en lui remettant des papiers.

TENEZ. Chut!

DORIVAL, serrant les papiers dans sa poche gauche.

Je saurai me taire.

CHARLES, à part.

Ai-je eu tort ? De mes vers, au fond, que peut-il faire ?

DORIVAL.

Vous m'avez fait passer un quart d'heure bien doux,
Mes chers amis... Mais quoi ! l'on s'oublie avec vous.

Le ministre m'attend ; à regret je vous quitte :
Toujours on gagne à voir des hommes de mérite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FIRMIN, CHARLES.

FIRMIN.

Eh bien ! voilà cet homme intrigant, suivant toi ;
Personne plus que lui ne s'intéresse à moi.

CHARLES.

Peut être vous m'allez accuser de folie ;
Mais plus il vous caresse, et plus je m'en défie.
Auprès de vous il prend un ton sensible, doux ;
Il veut vous perdre, ou bien il a besoin de vous.

FIRMIN.

Pourquoi donc à ce point pousser la méfiance ?
Va, crois-en ma tendresse et mon expérience ;
Dussent-ils triompher, mon fils, à nos dépens,
Le plus tard que l'on peut il faut croire aux méchans.

SCÈNE VIII.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE.

LAROCHE.

Ah ! vous voilà, Firmin ? ma joie en est extrême ;
Ariste veut vous voir...

CHARLES.

Mon père ?

FIRMIN.

Moi ?

LAROCHE.

Vous-même.

J'ai bien vu, lorsque j'ai prononcé votre nom,
Que d'Ariste il fixait déjà l'attention ;
Pour Dorival, de peur à ce nom il frissonne.
A quelque chose au moins ma démarche est donc bonne.

CHARLES.

Vous voilà donc connu malgré vous : quel bonheur !

FIRMIN.

Oh ! tu me vois déjà ministre, ambassadeur.
Ariste veut me voir pour moins que rien peut-être.

LAROCHE.

Non ; sur ce que j'ai dit il veut vous mieux connaître.
Ce n'est pas tout encor ; peut-être Dorival,
D'après ce que j'ai fait, touche au terme fatal.
C'est une horreur... suffit. Ariste, tout à l'heure,
Pour vous voir, envoyait jusqu'en votre demeure.
On a dit au bureau que vous étiez ici ;
Sans doute il va venir ; et, tenez, le voici.

SCÈNE IX.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE, ARISTE.

(Laroche se retire au fond du théâtre, et écoute avec la plus grande attention.)

ARISTE.

Monsieur Firmin, j'ai vu de vous plusieurs ouvrages
Qui m'ont paru remplis des projets les plus sages;
Partout d'ailleurs j'apprends que vous êtes cité
Pour votre modestie et votre probité.
Les hommes comme vous me sont bien nécessaires;
Je viens donc réclamer vos secours, vos lumières,
Pour m'aider dans le poste à mes soins confié.
Voulez-vous m'accorder, Firmin, votre amitié?

FIRMIN.

Je suis honteux et fier de tant de confiance;
Et j'accepte votre offre avec reconnaissance;
Mais je crains qu'on ne m'ait un peu trop exalté.

CHARLES.

Monsieur, on vous a dit la pure vérité;
De grâce, sur ce point, n'en croyez pas mon père.

FIRMIN.

Vous, mon fils, vantez moins un mérite ordinaire.

ARISTE.

Voilà donc votre fils?

FIRMIN.

Oui.

ARISTE.

Ce Charles Firmis
Dont ma mère et ma fille encore ce matin
M'ont parlé?

CHARLES.

Votre mère et la charmante Laure
De Charles ont daigné se souvenir encore?

ARISTE.

Elles m'ont fait de vous un rapport bien flatteur.

CHARLES.

Puissé-je mériter leur estime, Monsieur!

ARISTE.

Aussi je veux lier une amitié sincère,
Bon jeune homme, avec vous, comme avec votre père.
S'il est de mon devoir, Firmin, de vous chercher,
Il est du vôtre aussi de ne vous point cacher.
Laissez à l'être nul sa honteuse inertie;
L'homme à talent, Monsieur, qui chérit sa patrie,
Au ministre lui-même ose se présenter
Et brigue les emplois qu'il croit bien mériter;
Le méchant et le sot, l'un vain, l'autre hypocrite,
Sont toujours là, vantant leur prétendu mérite:
Et comment discerner les vertus, les talens,
S'ils ne s'opposent pas à leurs vils concurrens?
Du bien qu'on ne fait pas, du mal qu'on laisse faire,
Songez qu'on est coupable.

CHARLES.

Entendez-vous, mon père?

ARISTE.

Oui, Monsieur, lorsqu'au vice il laisse un libre champ,
L'honnête homme devient complice du méchant.

FIRMIN.

Offrez-moi les moyens de servir ma patrie,
L'occasion par moi sera bientôt saisie.

ARISTE.

Eh! je n'en veux pas plus. Pour nous connaître mieux,
Chez moi venez souper aujourd'hui tous les deux;
Nous aurons une aimable et bonne compagnie,
Mes parens, mes amis, gens sans cérémonie.
Ma mère, à qui mon rang n'a pas donné d'orgueil,
Vous fera, j'en réponds, le plus aimable accueil.

FIRMIN.

Nous acceptons l'honneur que vous voulez nous faire.

ARISTE.

Et vous serez de moi satisfaits, je l'espère.

CHARLES, à part.

Je pourrai donc la voir.

LAROCHE, à part.

Ceci ne va pas mal :
L'instant est favorable, attaquons Dorival.
(A Ariste, en s'avançant.)
A l'honnête homme ainsi vous rendez donc justice?
Il s'agit maintenant de démasquer le vice.
Puisque j'ai le bonheur ici de vous trouver,
Je reprends mon discours, et je veux vous prouver...
Dorival, ce matin, m'a coupé la parole;

En l'accusant aussi, moi, j'ai fait une école.
La vérité pourtant, c'est que j'avais raison.
Vous demandiez des faits tantôt. J'en ai.

ARISTE.

Quoi donc ?

LAROCHE.

Cet homme qui soutient sa famille et sa mère,
Il vient de recevoir d'une belle manière
Un cousin qui venait tout bonnement chez lui,
Pour un petit emploi, réclamer son appui.
Comme un mauvais sujet l'hypocrite le chasse.
Doutez encor qu'il soit au-dessous de sa place !
Mais de son mauvais cœur soyez bien convaincu.
Sa pauvre mère encor...

FIRMIN.

Il vous est mal connu :
Ce parent qu'il renvoie aux champs, en homme sage,
Comblé de ses bienfaits retourne à son village.

ARISTE.

Avec lui Dorival s'est comporté fort bien.

LAROCHE.

Comment !

ARISTE.

Ma mère était présente à l'entretien.

FIRMIN.

Laroche, écoutez moins vos projets de vengeance.

LAROCHE.

Ferme ; de Dorival prenez bien la défense.

FIRMIN.

Il est absent ; je dois être son défenseur.

ARISTE.

Dans mon esprit, Firmin, ce trait vous fait honneur ;
Dorival je le gage, en eût agi de même
A votre égard ; pour moi, c'est un bonheur extrême
D'honnêtes gens ainsi de me voir entouré.
(A Laroche.)
Pour vous, de Dorival l'ennemi déclaré,
On vous dit bon, sensible, et j'ai peine à le croire ;
Ce que j'ai vu de vous n'est pas à votre gloire.

LAROCHE.

J'enrage... Taisons-nous.

ARISTE.

Et quant à Dorival,
Je l'aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal.
Sur lui je sais déjà les projets de ma mère.

CHARLES.

Comment !

ARISTE.

Ils ne sont pas éloignés de me plaire.
Et j'en ai d'autres, moi, sur vous comme sur lui,
Que je vous confirai, Firmin, dès aujourd'hui.
Je sors. Ne tardez pas à venir, je vous prie.
Charles, vous cultivez, dit-on, la poésie :
Ma mère, ce matin, m'a vanté vos talens.
Je veux mêler aux siens mes applaudissemens.
Vous nous lirez vos vers ; et soyez sûr qu'Ariste

Aime les arts au moins, s'il n'est lui-même artiste
Sans adieu, mes amis.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE.

CHARLES.

Je pourrai lui parler.
Les projets de sa mère, oh! Ciel! me font trembler.
Je vois qu'à Dorival sa main est destinée.

FIRMIN.

Voilà, je crois, mon fils, une heureuse journée.

LAROCHE.

Oui, pour vous; mais pour moi?

FIRMIN.

Ne vous affligez pas;
J'espère vous tirer d'un aussi mauvais pas.
(A son fils.)
Devant Ariste au moins, mon fils, de la prudence.

CHARLES.

Mais vous, mon père, aussi trêve à votre indolence.

FIRMIN.

Bien; c'est lui qui me prêche.

CHARLES.

Eh! n'ai-je pas raison?

FIRMIN.

Que son exemple au moins te serve de leçon.

Je sors. Sous un quart-d'heure ici je viens te prendre.
(A Laroche.)
Croyez que dès ce soir, si l'on daigne m'entendre,
(A son fils.)
Tout va se réparer. Attends-moi dans ces lieux.

SCÈNE XI.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Eh bien! qu'en dites-vous? suis-je assez malheureux?
Firmin qui le défend! quelle bizarrerie!

CHARLES.

Ami, j'ai rejeté tantôt votre industrie;
Je l'implore à présent. Il n'est que trop certain
Qu'à ce vil Dorival on destine sa main.
Je ne mérite pas d'être l'époux de Laure;
Mais Dorival en est bien plus indigne encore.

LAROCHE.

Croyez-vous donc avoir besoin de m'exciter,
Moi, que pour Dorival on vient de maltraiter?
Écoutez-moi; je sais qu'Ariste, en ce lieu même,
D'un ouvrage important, d'une importance extrême,
Difficile d'ailleurs, a chargé Dorival.
Il ne le fera pas, ou le fera fort mal.
Son incapacité dès lors est découverte.
Malgré son ton mielleux, tous désirent sa perte.
Aucun ne l'aidera, tant il est détesté!

CHARLES.

J'empêcherai mon père aussi de mon côté...
Je vois dans quel dessein il a pris ma romance.
Osera-t-il s'en dire auteur en ma présence ?

LAROCHE.

Regagnons le jardin. S'il me voit avec vous,
Tout est perdu. Voyons à frapper les grands coups.
Oh ! vous n'en êtes pas où vous croyez en être,
Mon ami Dorival. Vous vous dites mon maître :
Votre écolier se forme. Avant la fin du jour,
Il pourra vous donner des leçons à son tour.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME DORLIS, LAURE.

MADAME DORLIS.

Oui, Laure, il faut avant que notre monde vienne,
Sur un point important que je vous entretienne.
Dites, que pensez-vous de Dorival ?

LAURE.

Qui, moi ?

MADAME DORLIS.

Vous.

LAURE.

C'est un homme aimable, honnête, je le croi.

MADAME DORLIS.

Fort bien. J'aime à vous voir penser ainsi, ma chère
Car, si vous écoutez moi-même et votre père,
Dorival, avant peu, deviendra votre époux.

LAURE.

Mon époux ! Pour ce choix je m'en rapporte à vous.
Mais, vous me gronderez d'un semblable caprice,
Cet homme que j'estime, à qui je rends justice...
Si je pense qu'il doit m'épouser... malgré moi
J'éprouve au fond du cœur une espèce d'effroi.

C'est une répugnance injuste autant qu'extrême.
Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime!

MADAME DORLIS.

Va, je sais ce que c'est qu'une telle frayeur.

LAURE.

Mais...

MADAME DORLIS.

Effet d'une aimable et timide pudeur.
Comme toi n'ai-je pas été jeune, ma fille ?
Cet homme-là d'abord convient à ta famille.
Esprit universel, plein de goût, bon ami,
Si prévenant ! Partout on se l'arrache aussi.
S'il n'était inquiet sur le sort de sa mère,
Quelle tendre romance il promettait de faire,
Et d'apporter ce soir ! il veut te plaire en tout;
Dans les moindres objets il consulte ton goût.
Mais je l'entends. Jamais il ne se fait attendre.

SCÈNE II.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

DORIVAL, remettant la chanson à madame Dorlis.

Vous m'aviez demandé quelque chanson bien tendre;
J'ai fait ce que j'ai pu, Madame, et la voilà.

MADAME DORLIS.

Quoi! vous nous l'apportez, cher Dorival, déjà!
Je craignais qu'accablé de la triste nouvelle...

DORIVAL.

Quelle ?

MADAME DORLIS.

Sur votre mère....

DORIVAL.

Oui ; mais j'ai reçu d'elle
Une lettre ce soir... une lettre où j'apprends
Qu'enfin elle a touché...

MADAME DORLIS.

Bon, ces trois mille francs ?...

DORIVAL.

Pouvais-je sans cela ?... Grâce au Ciel, je respire !
Le désir de vous plaire a repris son empire,
Et j'ai fait les couplets que je viens vous offrir.

MADAME DORLIS.

Si tu l'avais vu, Laure, il t'aurait fait souffrir !
C'est là que de son cœur j'ai senti l'excellence.
Sans l'avoir lue aussi j'aime votre romance.

SCÈNE III.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

DORIVAL avec vous ! vous me le dérangez.
De quelque bagatelle encor vous le chargez ?

MADAME DORLIS.

Voilà mon fils. D'abord il se met en colère.

ARISTE.

Cet ouvrage important et pressé qu'il doit faire ?

DORIVAL, remettant le mémoire à Ariste.

Il est fait ; le voici.

ARISTE.

Déjà !

DORIVAL.

Croyez au moins
Qu'à cet écrit j'ai mis et mon tems et mes soins.

ARISTE.

Mais comment ?

DORIVAL, cherchant à se rappeler les mots de Firmin.

Les erreurs de l'ancien ministère
M'ont causé trop souvent une douleur amère...
Mes regrets n'ont été ni stériles ni vains.
Au papier confiant mes projets, mes chagrins...
Je me trouve avoir fait dès long-tems cet ouvrage ;
Et de le publier j'aurais eu le courage...
Quand le gouvernement enfin, mieux éclairé,
Vous choisit, et le mal fut bientôt réparé ;
Il se trouve aujourd'hui qu'on peut en faire usage ;
Il s'agissait de mettre en ordre chaque page ;
C'était, vous le sentez, l'affaire d'un instant.

MADAME DORLIS.

Eh bien ! mon fils, je crois que vous êtes content :
Ainsi vous vous trouvez tous deux d'intelligence ;
Ce que vous demandez, il l'avait fait d'avance.

ARISTE.

Je vois, avec plaisir, que nous nous entendons.

Donnez, et dès ce soir, mon cher, nous l'enverrons.

(Ici Laure s'assied près d'un métier de tapisserie et travaille. Madame Dorlis s'assied auprès d'elle, et lit tout bas la romance.)

DORIVAL, à part.

Bon. Tâchons d'éloigner ce Firmin qui me gêne
(Haut à Ariste.)
Maintenant. Excusez, je le dis avec peine ;
Mais je crains que tantôt cette accusation
De Laroche sur vous n'ait fait impression.

ARISTE.

Aucune.

DORIVAL.

Je l'ai craint. D'après ce qui se passe,
Je vois que ce Laroche avait promis ma place.
J'ai fait le plus grand cas jusqu'ici de Firmin ;
Mais pour moi je commence à le croire un peu fin.

ARISTE.

Eh ! mais, vous me vantiez tantôt sa bonhomie ?

DORIVAL.

Mais à ces bonnes gens faut-il que l'on se fie ?
De piéges, d'ennemis je suis environné.

ARISTE.

C'est à tort que Firmin par vous est soupçonné ;
J'en réponds.

DORIVAL.

Comme vous j'aimerais à le croire.

ARISTE.

De Laroche en effet l'ingratitude noire

Est faite pour vous rendre à ce point ombrageux
Mais s'il vous reste encor quelque doute odieux
Sur Firmin, à l'instant de votre erreur extrême
Vous sortirez.

DORIVAL.

Comment ?

ARISTE.

Vous l'allez voir vous-même.

DORIVAL.

Ici Firmin ?

ARISTE.

Ici. Je me l'étais promis ;
Je l'ai vu.

DORIVAL.

Bon !

ARISTE.

Il vient souper avec son fils.

LAURE.

Son fils !

MADAME DORLIS.

Charles Firmin ?

ARISTE.

Ce jeune militaire
Dont vous m'avez tantôt vanté le caractère,
Moi, je les ai priés à souper pour ce soir.

MADAME DORLIS.

Je me fais un plaisir de les bien recevoir.

ARISTE, à Dorival.

Vous n'êtes pas fâché de les voir ?

DORIVAL.

Au contraire.

MADAME DORLIS.

Pour moi, d'après le fils, j'aime déjà le père ;
Et toi, Laure ?

LAURE.

Mais c'est aussi mon sentiment.

ARISTE, à Dorival.

Vous vous expliquerez tous les deux franchement.

DORIVAL.

Oh ! l'explication est fort peu nécessaire :
A bien dire, toujours j'ai cru Firmin sincère ;
Et si pour lui je fus injuste un seul moment
Je reviens avec joie au premier sentiment.
Pour moi, je suis certain que l'amitié l'anime...

ARISTE.

J'en ai la preuve, il a pour vous beaucoup d'estime,
Et, quoiqu'il ne me fût connu que d'aujourd'hui,
J'ai vu qu'il méritait...

DORIVAL.

L'éloge que de lui
Tantôt je vous ai fait. Voilà mon caractère,
Et l'envie à mon cœur fut toujours étrangere.

ARISTE.

Il réunit bon sens, esprit et probité,
Et jamais on n'eût moins, je crois, de vanité.

Quoi ! sous le nom d'un autre il verrait son ouvrage
Sans humeur, sans courroux.

DORIVAL.

Vous croyez ?

ARISTE.

Je le gage.

MADAME DORLIS.

Son fils, sur cet article, est un peu différent.

LAURE.

C'est un jeune poète, impétueux, ardent.

DORIVAL.

A d'autres celui-là laisserait-il la gloire
De ce qu'il aurait fait ?

LAURE.

Oh ! j'ai peine à le croire.

DORIVAL.

En effet, à la fois et poète et guerrier,
Il est brave... il est vif...

ARISTE.

En sachant employer
L'un et l'autre à propos, ils seront fort utiles.

DORIVAL.

Il m'est doux de vous voir chercher des gens habiles.

ARISTE.

C'est mon devoir.

DORIVAL.

Sans doute.

(Bas à madame Dorlis.)

Un mot : vous le voyez,
On craint que du travail vous ne me dérangiez.

Si ce soir, par hasard, on chante ma romance,
Ne me nommez pas.

MADAME DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Même, lorsque j'y pense,
Si je priais quelqu'un de la société
De s'en dire l'auteur... pour plus de sûreté ?

MADAME DORLIS.

Comment ! vous souffririez qu'un autre en eût la gloire?

DORIVAL.

C'est un rien.

ARISTE.

Je voudrais parcourir ce mémoire.
Mais on vient : ce sont eux.

SCÈNE IV.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE. CHARLES, FIRMIN.

ARISTE.

Vous étiez attendus
Déjà, Messieurs ; entrez, soyez les bien venus.
Cher Firmin, vous voyez et ma mère et ma fille.
(A Charles.)
Vous, vous étiez connu déjà de la famille.

MADAME DORLIS, à Charles.

Je ne m'attendais pas à vous voir à Paris ;
On aime à retrouver ainsi ses bons amis.

CHARLES.

Ce titre m'est bien cher.

(A Laure.)

Et votre aimable tante.

Sa santé ?...

LAURE.

Maintenant, grâce au Ciel, excellente.

CHARLES.

Je n'oublirai jamais tout ce que je lui dois :
Chez elle je vous vis pour la première fois.

LAURE.

C'est nous qui lui devons de la reconnaissance.

ARISTE, à Firmin.

Laissons ces jeunes gens renouer connaissance.
C'est monsieur Dorival...

DORIVAL

Je, suis en vérité...
Ravi de vous trouver chez Monsieur... enchanté.

ARISTE.

Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice :
Il a quelque soupçon qu'il faut qu'il éclaircisse.

DORIVAL.

Eh ! non, monsieur Firmin connaît mon amitié.

ARISTE.

Et de retour croyez que vous êtes payé.
J'aurais voulu tantôt que vous pussiez entendre
Avec quelle chaleur Firmin sut vous défendre.
C'est ce Laroche encor..

DORIVAL

Dites-moi donc pourquoi
Laroche est à ce point acharné contre moi ?

ARISTE.

Cet homme-là n'a pas le secret de me plaire,
Au moins ; je lui soupçonne un mauvais caractère.

FIRMIN.

Non. Si pour vous tantôt j'ai parlé contre lui,
De Laroche, à son tour, je veux être l'appui.

DORIVAL.

Il n'en est pas besoin. Je l'estime moi-même
Je connais son bon cœur et sa folie extrême.
Qu'importe qu'en tous lieux par lui je sois noirci,
Si près de vous, Firmin, il n'a pas réussi ?
Notre explication, vous voyez, est finie.

MADAME DORLIS.

Mais asseyez-vous donc, Messieurs, je vous en prie.

DORIVAL, bas à Charles.

A madame Dorlis j'ai remis la chanson.

CHARLES.

Vraiment ?

DORIVAL.

Et de l'auteur j'ai déjà dit le nom.

ARISTE.

Firmin, que pensez-vous de mon aimable Laure ?

FIRMIN.

On la vante beaucoup, mais point assez encore.

ARISTE.

Je suis vraiment charmé de voir qu'elle vous plaît.

FIRMIN.

Oh ! beaucoup.

DORIVAL, bas à madame Dorlis.

Savez-vous ce que j'ai déja fait ?

MADAME DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Le jeune Firmin... il se mêle d'écrire.

MADAME DORLIS.

Eh bien ?

DORIVAL.

Je l'ai prié de vouloir bien se dire
Auteur de la romance. Il daigne y consentir.

MADAME DORLIS.

Je le crois bien, vraiment !

DORIVAL.

N'allez pas démentir...

MADAME DORLIS.

Puisque vous le voulez, il faut vous laisser faire.

ARISTE.

Mais tout en attendant nos convives, ma mère,
Vous pourriez nous choisir quelques amusemens.
Le jeu, qu'en dites-vous ? c'est un sot passe-tems.

FIRMIN.

Tout ce qu'il vous plaira,

CHARLES.

Que Madame s'explique.

LAURE.

Monsieur Charles fait-il toujours de la musique ?

ARISTE.

Laure chante fort bien. Ainsi de ses enfans
Un père à tous propos exalte les talens.
Voyons, n'aurais-tu pas quelque chanson nouvelle ?

CHARLES, à son père.

Tous les deux de chanter prions Mademoiselle ?

LAURE.

On vient de me remettre à l'instant ces couplets.

ARISTE.

Bon ! Si vous permettez, mes amis, moi, je vais,
Profiter du moment pour lire cet ouvrage.

DORIVAL.

Mais nous vous troublerons.

ARISTE.

Eh ! non ; j'ai pris l'usage
De travailler au bruit. Il ne s'agit ici
Que de lire, d'ailleurs.

(Il s'assied sur un côté du théâtre, et lit le mémoire que Dorival lui a remis.)

DORIVAL.

Mais...

ARISTE.

Si j'en use ainsi,

De grâce, excusez-moi ; mais vraiment cela presse.
Mon devoir...

DORIVAL.

J'entends : mais...

MADAME DORLIS.

Puisqu'il veut qu'on le laisse,
Voyons notre chanson.

LAURE.

L'air est fort bien choisi.

MADAME DORLIS.

L'auteur n'est pas bien loin, et je le vois d'ici.

DORIVAL, bas à madame Dorlis.

Ne me trahissez pas.

(Haut à Charles.)

C'est à vous que s'adresse
Un tel discours, mon cher.

LAURE.

A lui ?

FIRMIN.

Comment ! serait-ce
Charle en effet ?

DORIVAL.

Lui-même.

LAURE.

Eh quoi ! c'est de Monsieur ?

MADAME DORLIS.

Oui.

(A Laure.)

N'allez pas nommer le véritable auteur,
Pour raison.

(Haut.)

Dorival accompagnera Laure.

DORIVAL, prenant sa guitare.

Volontiers.

FIRMIN, à son fils.

Quelques vers bien négligés encore :
Mais la soif de rimer...

CHARLES.

Mais avant de porter
Un jugement, mon père, il faudrait écouter.

LAURE chante, et Dorival l'accompagne.

PREMIER COUPLET.

Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir, cesse d'aimer.
Ainsi chantait, au printems de sa vie,
Linval, sensible troubadour,
Qui ne pouvait offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

MADAME DORLIS, en regardant Dorival.

Ce couplet-là promet.

DORIVAL, en montrant Charles.

C'est à lui qu'il faut faire
Compliment.

MADAME DORLIS.

J'entends bien.

FIRMIN.

La pensée est vulgaire.

CHARLES.

Mais elle est vraie, au moins!

ARISTE.

Cette introduction
Est fort bien, et déjà fixe l'attention.

LAURE.

DEUXIÈME COUPLET.

Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait, mais il est auprès d'elle,
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout à coup la fortune inhumaine
Exile au loin le troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine,
O vous qui connaissez l'amour!

MADAME DORLIS.

Délicieux.

FIRMIN.

Pas mal.

DORIVAL.

Vous avez le suffrage
De tous vos auditeurs.

ARISTE.

J'aime fort ce passage.

Firmin, venez donc lire avec moi.

(Firmin va près du ministre, et lit avec lui le mémoire.)

MADAME DORLIS.

C'est divin.

DORIVAL, à Ariste.

Je dois beaucoup au moins, mais beaucoup, à Firmin

LAURE.

TROISIÈME COUPLET.

Elle a cessé cette cruelle absence;
Mais un autre aspire à son cœur.
Ah! dit Linval, s'il n'est plus d'espérance,
O mort! viens finir ma douleur.
Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle,
En lui révélant mon amour!
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

MADAME DORLIS.

Mais comme c'est touchant! Laure s'est attendrie;
Sur la fin du couplet sa voix s'est affaiblie.

LAURE.

Oui, quel qu'en soit l'auteur, d'un véritable amant!
Ces couplets sont l'ouvrage.

DORIVAL.

Un pareil compliment
Est bien fait pour flatter.

CHARLES.

Comment! il remercie.

DORIVAL.

N'est-il pas vrai, mon cher ?

MADAME DORLIS.

Pour moi, je suis ravie.

DORIVAL.

Ah ! Madame...

CHARLES.

Monsieur...

DORIVAL.

Que vous avais-je dit ?
Succès complet.

CHARLES.

Encor ?

ARISTE.

C'est d'un fort bon esprit !

DORIVAL, à Firmin.

Vous voyez, avec soin j'ai gardé vos pensées.

FIRMIN, en souriant.

A peu de chose près, je les vois là placées.

LAURE.

Je ne sais qui des deux...

DORIVAL, à Laure, en lui montrant Charles.

Doux moment pour l'auteur !

ARISTE.

Ouvrage de talent !

DORIVAL.

C'est beaucoup trop d'honneur.

MADAME DORLIS, relisant avec emphase les deux derniers vers de la romance.

Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

(Enthousiasmée, bas à Dorival.)
Dorival, c'en est fait, vous épouserez Laure.

CHARLES.

Ciel !

LAURE.

Quoi ?

ARISTE.

J'en ai peu vu d'aussi bien faits encore.
(A demi-voix à Dorival.)
Dorival, vous aurez l'ambassade.

CHARLES.

Ah, mon Dieu !

ARISTE.

Oui, vous serez nommé, j'en réponds, avant peu.
C'est d'un homme de bien, ce que je viens de lire ;
Il y règne d'ailleurs un talent que j'admire.

DORIVAL.

Pardon ; mais je ne sais si je dois accepter ;
Satisfait de mon sort...

ARISTE.

Vous devez tout quitter,
Si vous êtes ailleurs encor plus nécessaire.

DORIVAL.

Pourrai-je au moins choisir Firmin pour secrétaire ?

FIRMIN.

Quoi ! vous me demandez pour secrétaire, moi ?

DORIVAL.

Oui, je sens que de vous j'ai besoin.

CHARLES.

Je le crois.

ARISTE.

Nous en reparlerons. Eh bien, votre musique ?

DORIVAL.

Mademoiselle chante avec un goût unique.

SCÈNE V.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE, CHARLES, FIRMIN, UN VALET.

UN VALET.

Tous vos parens, Monsieur, entrent dans la maison.

ARISTE.

Mes amis, vous allez passer dans le salon ;
Moi, je veux envoyer ceci sans plus attendre
Voilà des vérités qui vont bien les surprendre.
Je le répète encor, cet ouvrage est complet ;
En bonneur, je voudrais pour beaucoup l'avoir fait.

DORIVAL.

(A Charles.) (A Laure.)
Vous voilà bien content ! L'ami Charles sait prendre
Fort bien les complimens.

LAURE.

J'étais loin de m'attendre,
D'après les jolis vers que j'avais vus de lui,
Qu'il eût jamais besoin d'emprunter ceux d'autrui.

DORIVAL.

C'est par pure amitié. Mais quoi! la compagnie
Attend.

FIRMIN, à son fils.

Eh bien! voilà ta romance applaudie.

CHARLES, avec dépit.

Oh! rien n'est plus flatteur.

MADAME DORLIS, à Dorival qui donne la main à Laure.

Bien, donnez-lui la main.
(En donnant la main à Firmin.)
Toujours charmant!

DORIVAL, en gagnant le fond du théâtre.

C'est vous qu'il faut louer, Firmin.
Je ne sais ce que c'est que de m'en faire accroire,
Et je lui dois vraiment mon mérite et ma gloire.
(Tous sortent, excepté Charles.)

SCÈNE VI.

CHARLES.

Attendons un moment; car, si je les suivais,
Dans mon trouble, je sens que je me trahirais.
Ai-je souffert avec assez de patience?
Ah! oui, vantez-moi bien l'effet de ma romance.

C'est par dérision qu'on m'en nommait auteur,
Et l'adroit Dorival en a seul tout l'honneur.

SCÈNE VII.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Charles, vous voilà seul? Cela va bien, je pense?

CHARLES.

Oui, très-bien en effet.

LAROCHE.

Moi, j'ai bonne espérance.

CHARLES.

Voilà plus que jamais Dorival en crédit.

LAROCHE.

Bon!

CHARLES.

On vante à l'envi son cœur et son esprit.

LAROCHE.

Vraiment? Mais cet ouvrage important, difficile...

CHARLES.

Il est fait.

LAROCHE.

Allons donc.

CHARLES.

Et le fond et le style,
Tout en est admirable.

LAROCHE.

Est-il possible ?

CHARLES.

Eh ! oui.

LAROCHE.

Il a donc un démon qui travaille pour lui ?

CHARLES.

Enfin, cette ambassade...

LAROCHE.

Eh bien ?

CHARLES.

On la lui donne.
On lui promet la main de la jeune personne.

LAROCHE.

Elle ne l'aime pas.

CHARLES.

On aura son aveu.

LAROCHE.

L'ambassade et la fille ! Eh bien ! non, ventrebleu !
Il ne les aura pas. Quoi ! ce vil hypocrite
Enleverait le prix de l'honneur, du mérite !
Non, morbleu ! non, jamais ! et si nous le souffrons,
Le connaissant si bien, nous nous déshonorons.

CHARLES.

D'Ariste, sans délai, je vais trouver la mère.
De mes couplets d'abord je veux...

LAROCHE.

Qu'allez-vous faire ?

Eh ! oui, c'est bien cela vraiment dont il s'agit !
Sur madame Dorlis qu'ils aient quelque crédit,
Soit ; mais croyez-vous donc qu'une simple romance
Sur l'esprit du ministre ait assez d'influence ?...
Eh ! non. C'est ce mémoire éloquent, et qu'il s'est
Procuré quelque part ; car il ne l'a pas fait...
Mais quoi ! sa fausseté fait seule tous ses charmes.
Combattons les méchans avec leurs propres armes.
En l'attaquant de front, je n'ai pu l'emporter ;
Pour réussir, je vois qu'il le faut imiter.
Quoi qu'il m'en coûte enfin pour tromper même un traître,
Sous un tout autre aspect il est tems de paraître.
Que je sache une fois ce qu'il a dans le cœur ;
Je suis moi-même un sot, ou j'ai bien du malheur,
Si je ne lui fais pas faire quelque sottise.
Rentrez ; je vais...

CHARLES.

Songez que dans cette entreprise
Il faut...

LAROCHE.

Et vous, songez qu'il va de mon honneur
A ce que du combat je sorte le vainqueur.

(Charles sort.)

SCÈNE VIII.

LAROCHE.

Recordons-nous. Son but fut toujours de connaître,
Afin de les servir, les penchans de son maître.

Avec Michel encore il causait ce matin.
Ce valet est bavard. Quelque soupçon malin
S'est déjà répandu. Grâce à son bavardage,
Il court un bruit qu'Ariste, encor galant, volage,
Fait pour quelque beauté chercher un logement.
Sans en rien croire on peut glisser adroitement...
Dorival... Taisons-nous.

SCÈNE IX.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL, se croyant seul.

A mes vœux tout succède.
Un chagrin inquiet cependant me possède.
Je ne tiens rien encore; et le père et le fils
Sont là prêts à m'ôter ce que l'on m'a promis.
Les éloigner... comment? Ariste irréprochable!
On ne gouverne point un homme raisonnable,
Qui n'a rien à cacher, aucuns ménagemens
A garder; ainsi donc aucun besoin des gens.
Ne lui pourrai-je enfin trouver quelque faiblesse?

LAROCHE, approchant.

Bon! j'y suis.

DORIVAL.

Ah! c'est vous?

LAROCHE.

Moi-même, qui confesse
Que j'ai des torts.

DORIVAL.

Ah! ah!

LAROCHE.

Que je sens d'autant plus
Que j'ai fait contre vous des efforts superflus.

DORIVAL.

C'est fort heureux, vraiment. Votre langue ennemie
S'est déchaînée avec assez de perfidie.

LAROCHE.

Il est trop vrai; je n'ose espérer mon pardon.

DORIVAL.

Ah! fort bien; le malheur vous fait changer de ton.

LAROCHE.

Il faut que je renonce à cette grande place
Que vous vouliez tantôt ici que j'acceptasse;
Mais au moins, en faveur d'une vieille amitié,
Ne me nuisez pas.

DORIVAL.

Moi!

LAROCHE.

Vous. Un peu de pitié.

DORIVAL.

Mais...

LAROCHE.

Comme j'ai quelqu'un qui pour moi s'intéresse...

DORIVAL.

Quelqu'un? C'est?...

LAROCHE.

Une dame à qui Michel m'adresse,

DORIVAL.

Michel ! Vous connaissez ce valet ?

LAROCHE.

Oh ! fort peu.
Mais, comme on a donné ma place à son neveu,
Il cherche à m'obliger.

DORIVAL.

Cette dame est parente
D'Ariste, apparemment ?

LAROCHE.

On dit qu'elle est charmante,
Qu'il fait chercher pour elle un logement...

DORIVAL.

C'est bon.
Je ne demande pas tous ces détails... Son nom ?

LAROCHE.

Je l'ignore.

DORIVAL.

Fort bien.

LAROCHE.

Michel le sait peut-être.

DORIVAL.

Vous me croyez donc bien jaloux de la connaître ?

LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

DORIVAL.

Je ne veux rien savoir
Là-dessus : c'est demain que vous devez la voir ?

LAROCHE.

Demain.

DORIVAL.

Comme il paraît que c'est un grand mystère...

LAROCHE.

Oh! très-grand. Ainsi donc, songez bien à vous taire.

DORIVAL.

Il suffit, brisons là. Je ne vous nuirai pas;
Il est de mon destin de faire des ingrats;
Mais je vous aime encor, malgré votre injustice,
Et je me joindrai même à votre protectrice.
Vous pouvez y compter.

LAROCHE.

Oh! vous êtes trop bon.

DORIVAL.

Mais au moins que ceci vous serve de leçon.

LAROCHE.

Oh! jamais...

DORIVAL.

C'est assez.

LAROCHE, à part.

Il donne dans le piége:
Comme on va vite avec tant soit peu de manége!
Ainsi presque toujours, et je le vois trop bien,
La droiture en affaire est un mauvais moyen.

(Il sort.)

DORIVAL.

Allons trouver Michel. Ce que je viens d'apprendre,

Ce que tantôt lui-même a su me faire entendre,
Tout prouve qu'il s'agit d'un amoureux lien;
Quel bonheur! Pour le coup, Ariste, je vous tien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LAROCHE, seul, s'asseyant et s'essuyant le front.

Ariste va venir; j'ai couru comme un diable :
Grâce au Ciel, je sais tout. Ils sont encore à table.
Je vois trop maintenant quel projet est le tien;
Ariste vertueux, tu n'étais bon à rien,
Dorival; vive ceux dont on connaît les vices!
Toujours ils ont besoin de secrets, de services;
Et de leurs complaisans, et de leurs confidens,
En dépit d'eux, ils sont à jamais dépendans.
Il respire; au ministre il croit une faiblesse :
Voyez quel vaste champ ouvert à sa bassesse!
Mieux que toi, j'ai saisi ce secret important;
Tu ne présumes pas le piége qui t'attend.
Ariste vient; allons, redoublons de courage,
Et tâchons cette fois d'achever notre ouvrage.

SCÈNE II.

ARISTE, LAROCHE.

ARISTE.

Eh quoi! c'est encor vous qui m'avez demandé?

LAROCHE.

Que cet entretien soit le dernier accordé,
Si je ne parviens pas à vous convaincre, Ariste.
Votre honneur et le mien veulent que je persiste.
Tout ce que j'ai tenté pour perdre Dorival
A tourné bien pour lui, comme pour moi fort mal;
Mais de le démasquer j'ai gardé l'espérance.

ARISTE.

Ah! c'en est trop enfin, et je perds patience.

LAROCHE.

Un seul mot. Écoutez. Je sais qu'en ce moment
Vous cherchez dans Paris un petit logement.

ARISTE.

Quoi?

LAROCHE.

Je sais qu'il s'agit d'y loger une fille
Dans la misère, ainsi que toute sa famille.

ARISTE.

De quel droit épier ainsi mes actions?

LAROCHE.

De l'ami Dorival j'ai suivi les leçons;
C'est lui qui, le premier, de votre domestique
A tiré, ce matin, ce récit véridique.
A d'étranges soupçons dès lors il s'est livré.
Quant à moi, sur ce point, je suis bien rassuré;
Car poussant l'examen plus loin, dans sa demeure
J'ai vu la demoiselle; elle est plus que majeure:
Dorival la croit jeune: or, sans vous emporter,
Jusqu'au bout, s'il se peut, tâchez de l'écouter;

S'il ne découvre pas toute son infamie,
Tenez-moi pour fripon le reste de ma vie.
Je l'aperçois; je sors pour ne pas vous gêner.

(Il sort.)

ARISTE.

L'insensé! dans sa haine à ce point s'obstiner!
Quoi! Dorival... Non, non.

SCÈNE III.

ARISTE, DORIVAL.

DORIVAL, à part.

Il est seul, le tems presse;
Pour peu que je m'y prenne avec un peu d'adresse,
Je suis maître de lui.

ARISTE, à Dorival.

Ce qu'en ces lieux j'attends
Vous regarde, mon cher: sans perdre un seul instant,
Dès ce soir, j'ai pris soin d'envoyer votre ouvrage,
Et du gouvernement il aura le suffrage,
Je l'espère.

DORIVAL.

Le sûre est surtout précieux;
De l'avoir obtenu je me crois trop heureux.
(A part.)
Sur ce sujet, comment faut-il que je l'amène?
Je ne hasarde rien, la chose est bien certaine,
Et je puis me livrer...

ARISTE.

Vous paraissez rêveur ?

DORIVAL.

Je songe au tour affreux qu'un adroit imposteur
Peut donner quelquefois à telle circonstance...

ARISTE.

Que dites-vous ?

DORIVAL.

Il faut rompre enfin le silence.
Des méchans ont sur vous répandu des soupçons...
De grâce, répondez à quelques questions ;
Si je suis indiscret, que l'amitié m'excuse.

ARISTE.

Parlez, je répondrai.

DORIVAL.

Si Michel ne m'abuse,
Dans un faubourg, pour vous, il cherche un logement.

ARISTE.

Puisque vous le savez, d'accord.

DORIVAL.

Secrètement ?

ARISTE.

Il est vrai, jusqu'ici j'en ai fait un mystère.

DORIVAL.

Pour une demoiselle ?

ARISTE.

Oui.

DORIVAL.

Qui vous est bien chère ?

ARISTE.

Pour elle j'ai conçu le plus tendre intérêt.

DORIVAL, à part.

Il ne s'en cache pas : comment douter du fait ?
(Haut.)
Et vous ne voulez pas que cette affaire éclate ?

ARISTE.

Mais, non.

DORIVAL.

Ah ! je comprends ; la chose est délicate.
Dans ses propos, d'ailleurs, le monde est si méchant !...
Mais je puis vous servir.

ARISTE.

Vous ?

DORIVAL.

Moi-même.

ARISTE.

Comment ?

DORIVAL.

J'ai ce qu'il vous faut.

ARISTE.

Quoi ?

DORIVAL.

Maison simple, ignorée ;
Mais dans l'intérieur, charmante et décorée !...
Jardin délicieux, meubles d'un goût exquis,
Le plus joli boudoir peut-être de Paris !

ARISTE.

(A part.) (Haut.)
Laroche a-t-il dit vrai ? Quelle raison secrète

Me fait donc, suivant vous, chercher cette retraite?

DORIVAL, en souriant.

Sur les choses qu'on veut dérober à mes yeux
Je ne sais point porter un désir curieux...
Voyez en moi d'ailleurs un ami véritable.
De tout, pour vous servir, Dorival est capable;
Quoi que vous ordonniez, sans examiner rien,
Il vous obéira. Vous m'entendez?

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL.

Il faut être indulgent... Oh! j'ai de la morale;
Mais sur ce point, pourvu qu'on échappe au scandale...
Je vais trop loin, peut-être; accusez-en mon cœur;
Il ne souhaite rien comme votre bonheur.
Si j'ose vous tenir un semblable langage,
C'est qu'au fond de ce cœur je me sens le courage
De vous parler de même en votre adversité;
C'est vous que j'aime enfin, non votre dignité.

SCÈNE IV.

LES PRÉCEDENS, UN VALET.

LE VALET, remettant des lettres au ministre.

Des lettres qu'à l'instant on vient de me remettre.

ARISTE, donnant des lettres à Dorival.

Celles-ci sont pour vous.

DORIVAL.

Voulez-vous bien permettre?

En voilà que je dois porter dans nos bureaux ;
Tout feu pour les plaisirs, tout feu pour les travaux.
Voilà comme je suis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARISTE.

Il faut que je le dise,
Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Dorival... je le crois sans peine maintenant,
De mon prédécesseur fut le vil complaisant.
Je ne me prétends pas plus vertueux que d'autres ;
Tout homme a ses défauts, et nous avons les nôtres :
Mais un homme qui s'offre avec cette impudeur !
Le choisir pour mon gendre, et pour ambassadeur !
Son amitié lui fait me prêter ses services ;
Sont-ils donc nos amis ceux qui servent nos vices ?

SCÈNE VI.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE.

Pardon ; mais Dorival quitte à l'instant ces lieux :
Eh bien ?

ARISTE.

Je vous avais mal jugés tous les deux.
Vous venez de me rendre un signalé service,
Et mieux instruit, je sais vous rendre enfin justice.

LAROCHE.

Pour honnête homme enfin je suis donc reconnu ?
Je respire.

ARISTE.

Oui, c'est vous qui l'aurez confondu.
Mais moi, dois-je abjurer la maxime chérie
Que la force d'esprit, le talent, le génie
Ne peuvent exister dans un cœur sans vertu ?
Cet homme que pour vil à l'instant j'ai connu,
Il m'a remis tantôt un éloquent mémoire.
Du meilleur écrivain il soutiendrait a gloire :
Quelle fatalité que je ne conçois pas !
Un si rare talent avec un cœur si bas !
Sans délai j'ai pris soin d'envoyer cet ouvrage ;
Et le gouvernement dans ses lettres, je gage,
(Il décachète une des lettres qu'il tient à la main.)
De cet écrit me fait l'éloge... Justement.

LAROCHE.

Je n'ai sur cet objet aucun renseignement.
L'ouvrage est bon ?

ARISTE.

Parfait.

LAROCHE.

Je gagerais ma vie
Qu'il n'en est pas l'auteur.

ARISTE.

Comment ?

LAROCHE.

Je le parie.

Je lui crois plus de cœur encor que de talent.
Si je pouvais... j'y suis. Oui, moyen excellent;
Si vous me secondez, il se trahit lui-même.

ARISTE.

Mais comment ?

LAROCHE.

Chut, il vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

LAROCHE.

Quelle disgrace extrême.

DORIVAL.

Quoi donc ?

LAROCHE.

En un instant comme tout a changé !

DORIVAL.

Que peut signifier ce visage affligé ?

LAROCHE

Quel coup de foudre !

DORIVAL.

Enfin ?

LAROCHE.

Quelle fatale lettre !
A Monsieur à l'instant on vient de la remettre :
Mais faut-il ?...

ARISTE.

Achevez.

LAROCHE.

Il est disgracié.

DORIVAL.

Se peut-il ?

LAROCHE.

De sa place il est remercié.

DORIVAL.

Que dites-vous ? grand Dieu !

LAROCHE.

La chose est trop réelle.
Quelqu'un m'avait déjà dit tout bas la nouvelle
Par un zèle excessif j'accours pour m'informer...
Et Monsieur franchement vient de me confirmer...

DORIVAL.

Dois-je croire, Monsieur, cette nouvelle affreuse ?

ARISTE.

Ah ! comment supporter cette épreuve honteuse ?

LAROCHE.

Permettez donc, la honte ici n'est pas pour vous ;
Quoique j'aie éprouvé tantôt votre courroux,
J'ai toujours tant aimé vous et votre famille,
Que j'ai tout oublié.

ARISTE.

Ciel ! ma mère et ma fille
C'en est trop, et je veux...

LAROCHE.

De grâce, taisez-vous.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LAROCHE, DORIVAL, FIRMIN, CHARLES, MADAME DORLIS, LAURE.

LAROCHE.

MADAME, et vous, Firmin, venez, unissons-nous.

MADAME DORLIS.

Pourquoi ?

LAROCHE.

Pour consoler Monsieur dans sa disgrâce.

LAURE.

Que dit-il ?

MADAME DORLIS.

Qu'est-ce donc ?

LAROCHE.

Il a perdu sa place.

LAURE.

Grand Dieu !

DORIVAL.

L'événement comme vous me surprend.

MADAME DORLIS.

J'étais loin de prévoir un malheur aussi grand.

CHARLES.

Ainsi, sur cette terre injuste et corrompue,
Le talent est proscrit, la vertu méconnue,
L'honnête homme ne reste en place qu'un instant,
Et du méchant lui seul le triomphe est constant!

ARISTE.

Jeune homme, croyez-moi, le Ciel est équitable.
Le châtiment atteint tôt ou tard le coupable.

DORIVAL.

Mais répondez ; au moins de ce coup imprévu
Connaît-on le sujet !

LAROCHE.

Il n'est que trop connu ;
Certain mémoire seul cause cette aventure.

FIRMIN.

Un mémoire ! Celui dont vous fesiez lecture ?

DORIVAL.

Où l'on se permettait de donner des avis,
Des conseils, qui sans doute auront été mal pris.

LAROCHE.

Précisément.

DORIVAL.

Eh bien, avais-je tort de dire
Qu'il est des vérités que l'on doit s'interdire ?

ARISTE.

A remplir mon devoir je n'hésite jamais ;
Et de l'avoir rempli, quel qu'en soit le succès,
Je ne me repens pas.

DORIVAL.

Beau sentiment, sans doute ;
Elle était belle aussi la place qu'il vous coûte.

LAROCHE.

Et tout n'est pas fini. D'autres perdront la leur ;

On sait trop qu'un ministre est rarement l'auteur
Des ouvrages nombreux qui de ses bureaux sortent.

DORIVAL.

Eh bien ?

LAROCHE.

Dans celui-ci comme tous les mots portent!

FIRMIN.

Expliquez-vous.

LAROCHE.

On veut savoir absolument
Celui qui s'est permis cet écrit véhément.

DORIVAL.

La disgrâce d'Ariste alors pourrait l'atteindre ?

LAROCHE.

Mais, entre nous, on a tout sujet de le craindre.

DORIVAL.

Eh! mais, ce n'est pas moi.

FIRMIN.

Moi seul en suis l'auteur.

ARISTE.

Qu'entends-je ?

MADAME DORLIS.

Vous, Firmin !

FIRMIN.

Moi, je m'en fais honneur.

LAROCHE.

Là, que vous ai-je dit ?

FIRMIN.

De ce faible mémoire,
Sans honte, à Dorival j'ai pu laisser la gloire;
Je ne laisserai pas de même le danger :
Ce danger, avec vous je dois le partager;
Tantôt j'ai pu me taire, à présent je me nomme.

CHARLES.

Bien, mon père. Voilà parler en honnête homme;
Et tant de modestie, avec tant de fierté,
Voilà le vrai talent, voilà la probité.
Allez, votre disgrâce, Ariste, est honorable;
Mon père n'a pu rien écrire de coupable;
Et Laure à ce revers peut devoir le bonheur.
Pour son hymen alors n'écoutant que son cœur,
Si l'heureux Charles un jour peut enfin y prétendre!..

MADAME DORLIS.

Charles! que dites-vous?

FIRMIN.

Son cœur sensible et tendre
Prend à votre malheur un si vif intérêt!

ARISTE.

Ainsi chacun de vous a trahi son secret.
Firmin, puisque c'est vous qui fites ce mémoire,
Recueillez-en donc seul et le prix et la gloire.
Il honore à la fois votre esprit, votre cœur,
Et le gouvernement vous nomme ambassadeur.
Je suis ministre encor, et je m'en félicite,
Puisque je puis ainsi payer le vrai mérite.

MADAME DORLIS.

Que dit-il ?

DORIVAL.

Qu'ai-je fait !

ARISTE.

Vous voilà donc connu,
Homme fourbe en talent, comme fourbe en vertu !
Il m'a donc cru, le traître à lui-même semblable.

LAROCHE.

Comme il calomniait une action louable !
Car enfin j'ai tout su par elle et par Michel.
Cette femme pour qui d'un amour criminel
Il vous croyait atteint ! elle est infirme, âgée
Par les soins de Monsieur elle est déjà logée.
Et pour qui ces secours secrets et généreux ?
Pour la fille d'Armand, ce marin si fameux.
En secourant ainsi l'honorable indigence,
Votre fils a payé la dette de la France.

ARISTE.

De grâce, mes amis, gardez-moi le secret,

MADAME DORLIS.

Pourquoi ?

ARISTE.

Le publier, c'est détruire un bienfait,
(A Dorival.)
Sortez.

(Dorival sort confondu.)

LAROCHE, le voyant sortir.

Pauvre garçon ! il me fait de la peine,

Je l'avais bien prévu que je perdrais ma haine,
Dès que je le verrais déchu de sa grandeur.

FIRMIN.

Bien ! Nous nous unirons pour calmer sa douleur.

LAROCHE.

C'est dit ; je me sens prêt à lui rendre service.

ARISTE.

J'ai lu dans votre cœur, Charle ; il est trop novice
Encor pour déguiser un innocent amour.
Vos vœux, mon jeune ami, seront remplis un jour.

LAROCHE.

Reconnaissez en lui l'auteur de la romance,

MADAME DORLIS

Il se pourrait !

LAURE.

Mon cœur me l'avait dit d'avance.

MADAME DORLIS.

Charles fera, je crois, un excellent époux.

ARISTE.

Imitez votre père, et sa main est à vous.
Sur l'intrigant ainsi l'honnête homme l'emporte.
Qu'il en arrive, hélas ! rarement de la sorte !
Qui mérite une place est loin de l'obtenir ;
Et le sot, en rampant, est sûr de parvenir.

FIN DE MÉDIOCRE ET RAMPANT.

LE

FAUX PAYSAN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. PLANARD;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, le 10 décembre 1811.

NOTA. La notice sur M. Planard se trouve dans le tome 12 des comédies en vers, volume 29 de la Suite du Répertoire.

33.

PERSONNAGES.

LE COMTE MÈDINA.
M. LOPEZ.
CAROLINE, sa fille.
M. MORILLOS, corrégidor de Cadix.
BAZILE, paysan.
ANTONIO, paysan.
LAURETTE, femme d'Antonio.
MADAME PÉDRO.
UN GREFFIER du corrégidor.
ARCHERS.
UN VALET de M. Lopez.

La scène se passe dans un village, à deux lieues de Cadix.

LE

FAUX PAYSAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage agréable ; dans le lointain un château ; sur un des côtés une ferme.

SCÈNE I.

LE COMTE, seul, en habit de paysan, assis devant la porte de la ferme.

Juste Dieu ! qu'est-ce que la vie !
A mon âge il faut donc me vouer au malheur.
Une seule action, un fatal point d'honneur,
Un duel me proscrit au sein de ma patrie.
D'un sang noble, riche seigneur,
A mon sort fortuné chacun portait envie,
Et maintenant chacun m'oublie,
Je ne suis plus qu'un laboureur.
Que dis-je ! m'oublier ? hélas ! non, la fureur
Du duc de la Plata ne s'est point affaiblie ;
Il me poursuit toujours, j'en ai l'avis certain...
(Il se lève.)

Mais qu'ai-je à redouter, enfin ?
Pour moi la mort ne peut-être cruelle.
Dépouillé de mes biens, sans amis, sans parens
Qui puissent à la cour me témoigner leur zèle,
Et faire avec l'aide du tems
Casser l'arrêt fatal qui condamne ma tête,
Je sens que chaque jour augmente mes tourmens.
Autour de moi, partout où mon regard s'arrête,
Je ne saurais trouver qu'un triste souvenir!
C'est dans ce pays que mon père,
Par ses vertus, se fit chérir
Des heureux qu'il eut soin de faire :
Je me vois dans des lieux où la plus tendre mère
A partagé mes premiers jeux.
Ma mère !... hélas ! ce tems heureux
S'est enfui pour jamais comme une ombre légère.
Ton fils, sans être criminel,
Sous un nom supposé, réduit à la misère,
N'est plus qu'un étranger sous le toit paternel,

SCÈNE II.

LE COMTE, BAZILE, accourant.

BAZILE.

Ah ! Monseigneur ! triste nouvelle,

LE COMTE.

Qu'as-tu donc ?

BAZILE.

Du château je sors en ce moment...

LE COMTE.

Eh bien ?

BAZILE.

Plus que jamais il faut être prudent,
Et suivre les conseils que vous donne mon zèle.
Monsieur Lopez, hier, arriva de Cadix.
S'il vous reconnaissait ? morguenne ! j'en frémis.

LE COMTE.

Mais il ne m'a pas vu depuis ma tendre enfance.

BAZILE.

Fort bien ; mais votre ressemblance
Avec feu votre père...

LE COMTE.

Eh bien ?

BAZILE.

Le frappera.

LE COMTE.

Sous ces habits de l'indigence
Pourrait-il donc songer au comte Médina ?

BAZILE.

Mais, jarni, vous avez certain air de noblesse,
Certaine propreté, certain arrangement,
Qui vous trahit à tout moment.
Pour vous en corriger, vainement je vous presse
De me regarder quelquefois.
Avec l'air d'un bon villageois
On peut garder encor certaine gentillesse ;
J'en suis un exemple, je crois ;

Mais, tout franc, c'est vouloir que l'on vous reconnaisse,
Que d'en faire voir plus que moi.

LE COMTE.

Ne crains rien, mon pauvre Bazile ;
Je le répète encor : monsieur Lopez m'a vu
Trop jeune, et je ne puis en être reconnu.
Passe-t-il quelques jours dans ce champêtre asile ?

BAZILE.

Oui ; si j'en crois ce que m'ont dit ses gens,
Il veut ici demeurer quelque tems
Avec sa fille.

LE COMTE.

Oh, Ciel !

BAZILE.

D'où vient cette surprise ?

LE COMTE.

Ah ! Bazile, es-tu bien instruit ?
Et n'est-ce point une méprise ?
Caroline en ces lieux !

BAZILE.

Oui, c'est ce qu'on m'a dit ;
Depuis cinq jours elle est de retour de Madrid.

LE COMTE.

Quoi ! cette jeune et tendre amie
Je trouve près de moi ?

BAZILE.

Vous l'aimeriez, vraiment ?

LE COMTE.

Si je l'aime, Bazile ! avec idolâtrie :

Au couvent, à Madrid, je la voyais souvent.
Ce portrait que j'ai fait mystérieusement,
C'est le sien... Et tu dis qu'elle est ici! j'oublie
Et mes chagrins et mon malheur.
Son cœur va partager les peines de mon cœur!
Ah! qu'un infortuné tient encore à la vie,
Quand il trouve un consolateur.

BAZILE.

En voici ben d'un autre! Eh morgué! Monseigneur,
Perdez-vous la raison! Quoi! vous voulez instruire
Mam'selle Caroline?...

LE COMTE.

En pourrais-tu douter?
Cours au château, sans t'arrêter.

BAZILE.

Au château! c'est donc un délire?

LE COMTE.

Tâche de la voir seule...

BAZILE.

Un moment

LE COMTE.

Dis-lui bien...

BAZILE.

Non, Monseigneur.

LE COMTE.

Non?

BAZILE, vivement.

Non, je ne lui dirai rien.

Je suis un paysan ; mais un paysan sage,
Et qui veut conserver vos jours.
Voyez si jusqu'ici j'ai bien conduit l'ouvrage.
Poursuivi par vos ennemis,
Sans ressources et sans amis,
Vous avez prudemment pensé qu'en ce village,
Où l'on ne vous a vu qu'à l'âge de huit ans,
Vous pourriez échapper aux yeux des malveillans.
Bon serviteur de votre père,
Je vous reçois dans ma chaumière,
Et vous y fais passer pour un de mes parens ;
C'est être assez adroit, j'espère.
Ce n'est pas tout : pour vivre il faut s'industrier.
Pour régir une part de cette vaste terre,
Monsieur Lopez cherche un fermier ;
Je me rends à Cadix, et je sais si ben faire,
Morgué ! qu'il vous prend pour le sien.
Être fermier de son bien
N'est pas fort doux, la chose est claire ;
Mais c'était la seule manière
De dérouter les gens de la Sainte-Hermandad.
Et quand les choses sont dans un si bon état,
Pour une fille un peu jolie,
Vous prétendez gâter tout ce que j'avons fait !
Non, Monseigneur, non, s'il vous plaît.
Pour empêcher cette folie,
Heureusement que me voilà ;
Et quelque chose me dit là :

(Montrant son cœur.)

De ton jeune seigneur faut conserver la vie,

Le Ciel t'en récompensera.

LE COMTE.

Je connais Caroline et toute sa constance ;
Sur mon sort elle doit gémir!
D'ailleurs, ne vois-tu pas qu'il faut la prévenir,
Pour éviter une reconnaissance
Qui pourrait avoir lieu devant monsieur Lopez,
Et qui me perdrait.

BAZILE.

Je ne sais
Quel parti prendre.

LE COMTE.

Il faut, en toute diligence
Te rendre...

BAZILE.

Un moment ! un moment !
Si j'allais d'abord prudemment
Près de mam'selle Caroline,
Parler de vous tout doucement ?

LE COMTE.

Eh ! c'est ce que je veux.

BAZILE.

Je verrais à sa mine
Si vous êtes toujours aimé.

LE COMTE.

Certainement.

BAZILE.

J'ai le coup d'œil très-pénétrant.

LE COMTE.

Fort bien.

BAZILE.

La parole assez fine.

LE COMTE.

Sans doute.

BAZILE.

Et sur un rien, ventrégué, je devine
Tout ce qu'on a dans l'ame.

LE COMTE.

Bon.

BAZILE.

Enfin, mon adresse...

LE COMTE.

Est extrême.

BAZILE.

Je vais l'examiner.

LE COMTE.

Avec attention.

BAZILE.

Et si je vois, morgué! qu'elle est toujours la même...

LE COMTE.

Tu l'instruiras de tout.

BAZILE.

C'est la bonne façon.
Je vais donc au château; laissez, laissez-moi faire.

(Fausse sortie.)

LE COMTE.

Oui, cours.

BAZILE.

Ah ! jarni ! j'oubliais
De vous parler d'une autre affaire.

LE COMTE.

Qu'est-ce ? voyons.

BAZILE.

Monsieur Lopez
Avec son ton brusque et sévère,
M'a dit qu'il voulait, dès ce soir,
Être payé de ce quartier de ferme
Que vous lui devez.

LE COMTE.

Oui, le terme
Est expiré, mais comment donc pouvoir
Payer aujourd'hui cette dette ?
Quel embarras !

BAZILE

Dame, je crois
Que c'est ben votre faute ; une jeune fillette
Sert dans la ferme un ou deux mois ;
D'avoir un amoureux il lui prend fantaisie,
Et vous me lui baillez une dot fort jolie ;
Cet argent nous manque à présent.

LE COMTE.

En fesant le bonheur de cet aimable enfant,
Je le connus aussi : dans ma triste existence,

Je croyais tout plaisir loin de moi pour jamais ;
Je me trompais ; alors je fis l'expérience
Que l'homme en tous les tems sent quelque jouissance
Auprès des heureux qu'il a faits.

BAZILE.

C'est superbe, Monseigneur ; mais
Avec la même complaisance,
Donnez comme ça des maris
A chaque fille du village
Qui voudrait en avoir, et ma foi, je prédis
Que nous plirons bientôt bagage.

LE COMTE.

Où trouver de l'argent ?

BAZILE.

Chez madame Pédro,
Peut-être.

LE COMTE.

Ah ! cette veuve ? oui ; l'idée est fort bonne.

BAZILE.

Elle a bien des écus cette chère personne ;
Je passerai chez elle en allant au château.

LE COMTE.

Dépêche-toi, je t'en conjure.

SCÈNE III.

LE COMTE.

Je crois rêver encore. O trop fortuné jour !
Mon courage renaît ; mon cœur dans ce retour
Voit le plus favorable augure.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ANTONIO, LAURETTE.

LAURETTE, accourant.

Ah ! not' bon maître, vous voilà ?
De vous revoir queu plaisir j'avons là !

LE COMTE.

Eh ! c'est toi, ma chère Laurette ?

ANTONIO.

Serviteur à monsieur Pérès.

LE COMTE.

Bonjour, mes bons amis.

LAURETTE.

Je quittons tout exprès
Notre petit village et notre maisonnette,
Qui ne sont pas ben loin d'ici,
Pour vous visiter.

ANTONIO.

Et voici

Des fruits de not' jardin, qui seront bons, j'espère,
Offerts de si bon cœur, ils ont droit de vous plaire ;
Je les avons soignés pour vous seul

LE COMTE.

Grand merci.
De vous revoir mon plaisir est extrême.
Avec Bazile, à l'instant même,
Ici nous parlions de vous deux ;
Vous savez combien je vous aime.

LAURETTE.

Pardine, c'est par vous que nous sommes heureux

LE COMTE.

Vous êtes donc contens de votre sort ?

ANTONIO.

Oh ! dame
Je le crois ben

LE COMTE.

Et de ta femme,
Es-tu toujours bien amoureux ?

ANTONIO.

Pargué ! c'est qu'elle le mérite.

LAURETTE.

Ah ! je voudrais ben voir que ça passât si vite !

LE COMTE.

A merveille, mes bons amis ;
Tâchez d'être toujours unis.

ANTONIO.

Toujours.

LAURETTE.

Ah ! bon Dieu ! quand j'y songe,
Comme on nous fait mensonge sur mensonge,
En parlant mariage !

ANTONIO.

Oh ! c'est ben vrai !

LE COMTE.

Comment ?
Que vous disait-on ?

LAURETTE.

Bah ! des horreurs !

LE COMTE.

Vraiment ?

LAURETTE.

Tenez, je sommes en ménage
Depuis un mois.

ANTONIO.

Oui, depuis un grand mois.

LAURETTE.

Eh bien, entre nous deux, pas encore une fois
Le moindre mot d'humeur.

ANTONIO.

Le plus petit tapage.

LE COMTE.

C'est fort heureux.

LAURETTE.

Et cependant,

Ma mère me disait sans cesse :
Fillette, écoutez-moi, mon conseil est prudent ;
Jamais ne faut prendre d'amant,
Et surtout de mari ; c'est une sotte espèce.

ANTONIO.

Et feu mon pauvre père donc !
Qui me disait toujours, quoiqu'il ne fût pas bête :
Antonio, souviens-toi, mon garçon,
Qu'il faut pour prendre femme avoir perdu la tête.

LAURETTE.

Ces maris sont de vrais tyrans,
Me répétait toujours ma mère.

ANTONIO.

Ces femmes sont des garnemens,
Me disait bien souvent mon père.

LAURETTE.

Ils sont grondeurs matin et soir.
Ce qui leur plaît faut toujours le vouloir.

ANTONIO.

Drès le fin point du jour c'est un sabat du diable,
Si nous ne voulons pas en être gouvernés.

LAURETTE.

Faut sans cesse obéir pour leur être agréable.

ANTONIO.

Elles nous mènent par le nez.

LAURETTE.

Contrarians sur tout ce que vous ordonnez.

ANTONIO.

Soyez triste, madame est gaie.

LAURETTE.

Ils sont toujours trompeurs.

ANTONIO.

C'est de fausse monnaie.

LAURETTE.

Et les maîtresses !

ANTONIO.

Les galans !

LAURETTE, se fâchant.

Hein ! quoi ! ton père osait te dire !...

ANTONIO, de même.

C'est ainsi que ta mère avait soin de t'instruire ?

LAURETTE.

Tes propos sont jolis !

ANTONIO.

Eh ! les tiens sont charmans.

LAURETTE.

Eh ! tais-toi donc.

ANTONIO.

Finis de grâce

LAURETTE.

Antonio !...

ANTONIO.

Laurette !...

LE COMTE, souriant.

Eh ! là, là, mes enfans,

Que cette petite humeur passe,
Ou vous allez tous deux prouver que vos parens
Raisonnaient assez bien.

LAURETTE.

Non, sans doute, au contraire.

ANTONIO.

Oh! nous ne les imitons pas.

LAURETTE.

Nous sommes très-unis.

ANTONIO.

Cela se voit, j'espère.

LE COMTE.

Oui, fort bien, mais vous êtes las;
Venez vous rafraîchir; j'ai moi-même une affaire
Qui m'occupe, et...

LAURETTE.

Je vais visiter de ce pas
Ma vieille tante; elle reste là-bas
Sous ces arbres.

ANTONIO.

Ne tarde guère.

LAURETTE.

Non, non, je m'en vas revenir.

ANTONIO.

Bon; mais pourtant faut convenir
Que t'avais là, Laurette, une drôle de mère.

LAURETTE.

Eh! pardine, comme ton père.

(Le Comte et Antonio entrent dans la ferme.)

SCÈNE V.

LAURETTE.

Voyez un peu... mais allons promptement
Chez ma tante.

SCÈNE VI.

LAURETTE, MORILLOS, LE GREFFIER, ARCHERS.

MORILLOS, dans la coulisse.

La, doucement.
Doucement, vous dit-on.

LAURETTE.

Quel est tout ce tapage?

MORILLOS, paraissant.

Que diable! nous allons entrer dans le village;
Laissez-moi donc marcher devant.

LE GREFFIER.

Tout comme il vous plaira.

(Bas.)

Que de cérémonie!

MORILLOS.

Messieurs, du respect, je vous prie.
Ce n'est pas pour rien que je suis
Corrégidor adjoint du ressort de Cadix.
Et bien que, contre ma coutume,
Je ne porte aujourd'hui que mon petit costume,

Vous devez toujours être à mes ordres soumis.

LAURETTE.

Des soldats !... ah ! j'ai peur.

(Elle veut fuir.)

MORILLOS.

Holà ! jeune fillette ?

LAURETTE.

Monsieur le Commandant ?

MORILLOS.

Vous tremblez.

LAURETTE.

Pas du tout.

MORILLOS.

D'honneur, elle est fort de mon goût,
Et voilà le gibier qu'avec plaisir je guette.

LAURETTE, effrayée.

Vous me guettez, Monsieur ?

MORILLOS.

Vous le mériteriez.

LAURETTE.

Moi ? je suis une fille honnête,
Qui ne fais point de mal, qui m'appelle Laurette.

MORILLOS.

Fort bien ; un mot.

LAURETTE.

Mon Dieu ! c'est que vous m'effrayez.

MORILLOS.

Vraiment ?

LAURETTE.

Oh ! oui, votre figure...

MORILLOS.

Elle est plus gentille que dure ;
Mes traits sont assez délicats.

LAURETTE, lui fesant la révérence.

Pardon, je ne m'y connais pas.

MORILLOS, l'arrêtant.

Dites-moi donc, dans ce village
Trouve-t-on quelque auberge ?

LAURETTE.

Oui, chez le gros Thomas ;
La première maison.

MORILLOS.

Il suffit.

LAURETTE.

En ce cas,
Je puis donc m'en aller sans tarder davantage ?

MORILLOS.

Oui, oui, c'est bon, mon petit cœur.
Allez.

LAURETTE.

Bien obligé, Monsieur.

SCÈNE VII.

LES PRÉCEDENS, excepté LAURETTE.

MORILLOS, à sa suite.

Dans cette auberge allez m'attendre.
Surtout ne vous enivrez pas;
Et monsieur le Greffier marchera sur vos pas
Dès qu'il aura reçu mon ordre.
(Au Greffier.)
Il faut t'apprendre
Le véritable but qui nous fait ce matin
Venir dans ce pays.

LE GREFFIER.

Si j'ai su vous entendre,
C'est pour un vol commis dans quelque bois voisin.

MORILLOS.

Eh non, j'ai tenu ce langage,
Tantôt, devant tes compagnons,
Craignant leur maudit bavardage.
Pour vous, c'est différent. Vous êtes discret, sage;
Apprenez mes intentions.

LE GREFFIER.

Bon, j'écoute, monsieur de Morillos.

MORILLOS.

Allons!
Toujours, toujours le même style
Monsieur de Morillos!... Mais ce n'est plus mon nom.

Ne vous ai-je pas dit, en partant de la ville,
De m'appeler tout court corrégidor?

LE GREFFIER.

Pardon.
Morbleu! quel bonheur est le vôtre!
Comment avez-vous pu parvenir jusque-là?

MORILLOS.

Eh, mais, par mon parent, le duc de la Plata.

LE GREFFIER.

Vous, son parent?

MORILLOS.

Sans doute.

LE GREFFIER.

En voici bien d'un autre!
Et de quel côté, s'il vous plaît?

MORILLOS.

La question est singulière!

LE GREFFIER.

Est-ce du côté droit, ou gauche?

MORILLOS.

Eh! le benêt!
Gauche ou droit, le côté ne fait rien à l'affaire.
Enfin, j'ai près de lui déjà quelque crédit,
Et pour mieux m'assurer encor sa bienveillance,
J'ai des moyens certains. Voici ma confidence.
Tu sais que le neveu du duc de la Plata
Reçut une forte blessure. .

Du jeune comte Médina ?
Qu'un arrêt fut lancé ?

LE GREFFIER.

Oui, je sais tout cela.

MORILLOS.

Eh bien, après cette aventure,
Le Comte eut le tems de s'enfuir,
Et le duc irrité n'a pu le découvrir ;
Mais moi, j'espère y parvenir.

LE GREFFIER.

Peste ! pour plaire au duc la marche serait sûre ;
Mais comment pourrez-vous ?...

MORILLOS.

Un ami de Madrid
Depuis très-peu de jours m'écrit
Qu'un homme inconnu sollicite
Pour faire révoquer l'arrêt en question,
Et que, d'après ce qu'on débite,
Cette sollicitation
Part de Cadix ou bien du voisinage.
Il n'en fallait pas davantage
Aux ennemis du Comte ; et, sans perdre de tems,
On questionne, on cherche avec un soin extrême ;
Bref, sur plusieurs renseignemens,
On croit être certain que le Comte lui-même
Se cache en ce pays ou dans les environs.
Juge, si nous le découvrons,
De la brillante récompense
Que le duc me réservera !

LE GREFFIER.

Sans doute.

MORILLOS.

Je me vois déjà
Seigneur d'une haute importance,
En grand crédit, et possesseur
D'une place... en un mot, digne de mon mérite.

LE GREFFIER.

D'avance, je vous fais compliment, Monseigneur.

MORILLOS.

Vas donc à l'auberge au plus vite,
Retrouver tous nos gens...

LE GREFFIER.

Fort bien ; je suis d'avis
De commencer par ce pays
Nos recherches.

MORILLOS.

Parbleu ! c'est la bonne manière.
Vois quelques paysans, demande, informe-toi.
Au château, chez Lopez, je vais pour une affaire,
Et puis je vous rejoins.

LE GREFFIER.

Reposez-vous sur moi.
Je suis dans notre ministère
Plus ancien que vous, je croi
Mais si je vous sers bien dans cette conjoncture,
J'aurai quelque profit aussi sur la capture ?

MORILLOS, d'un air de protection.

Oui, oui, partez, mon cher ; devenu grand seigneur,

Mon attente une fois remplie...
Je vous... éleverai.

LE GREFFIER.

Grand merci.

(A part en sortant.)

J'ai grand peur
De demeurer petit toute ma vie.

SCÈNE VIII.

MORILLOS.

Bravo, cher Morillos, bravo!
Maintenant courons au château,
Songeons à mon amour. Oui, cette Caroline
A touché mon cœur. J'imagine
Que son père ne peut me refuser sa main.
Mais, dirai-je à Lopez quel est le grand dessein
Qui m'amène en ces lieux? Non, ce n'est pas mon compte,
Car si je l'instruisais que je cherche le Comte,
Il jaserait peut-être, et puis
Quelqu'autre agissant au plus vite,
Pourrait me souffler le mérité
D'une arrestation dont j'attends un grand prix.
Ainsi, soyons discret.

SCÈNE IX.

MORILLOS, M. LOPEZ.

MORILLOS.

Eh ! c'est Lopez, je pense ?

M. LOPEZ.

Ah ! ah ! c'est vous ? Bonjour.

MORILLOS.

J'arrive de Cadix,
Pour un vol qu'ici près on dit s'être commis.

M. LOPEZ.

Un vol ! Vous faites bien d'agir en diligence.
Le genre humain devient plus pervers chaque jour.
On ne trouve partout que fausseté, détour ;
Chez personne on ne peut placer sa confiance ;
Chacun vous trahit tour à tour.

MORILLOS.

Votre système est donc, mon cher, la méfiance ?

M. LOPEZ.

C'est vous qui l'avez dit. Aussi dans ce séjour
Je veux fixer ma résidence,
Pour y vivre tranquille.

MORILLOS.

Ou pour fuir la dépense.
A la ville toujours on en fait plus qu'aux champs ;
Et vous fûtes dans tous les tems...

M. LOPEZ.

Avare ?

MORILLOS.

Non, mais économe.

M. LOPEZ.

Et je dois l'être.

MORILLOS, bas.

Le pauvre homme !
Il a de rente, au moins, quarante mille écus,
En dépense deux mille au plus,
Et se plaint.

M. LOPEZ.

Mais de mes affaires,
Vous le savez, je n'aime guères,
Monsieur, qu'on vienne se mêler.

MORILLOS.

Oh ! j'en parlais... pour en parler ;
Et mon esprit est bien occupé d'autre chose.
Je suis fort tourmenté.

M. LOPEZ.

Par quoi donc ?

MORILLOS.

Par l'amour.

M. LOPEZ.

Qui, vous ?

MORILLOS.

Oui, je ne dors ni la nuit ni le jour,
Et votre fille en est la cause.

M. LOPEZ.

Plaisantez-vous ?

MORILLOS.

Moi, non, je dis la vérité,
Et je crois que, sans vanité,
Mon cher Lopez, je puis prétendre
A l'honneur d'être votre gendre.
Vous connaissez ma probité ?

M. LOPEZ.

Qui n'en a pas ?

MORILLOS.

De plus, j'ai su vous rendre
Quelque service, dans le tems
Où l'on fit vendre cette terre :
Son acquisition fesait fort mon affaire ;
Mais quand je vous vis sur les rangs,
J'y renonçai pour vous, et même, alors, ma bourse
Vous fut d'une grande ressource.

M. LOPEZ.

Il est vrai, je vous ai des obligations ;
Mais je vous ai rendu vos fonds
Avec des intérêts plus qu'honnêtes.

MORILLOS.

Sans doute.
Qui vous demande rien ?

M. LOPEZ.

Je suis pressé ; voyons :
Ma fille vous plaît donc ?

MORILLOS.

Oui.

M. LOPEZ.

Bon, mais je redoute,
Pour vous donner sa main, un fort grand embarras.

MORILLOS.

C'est ?...

M. LOPEZ.

Que vous ne lui plairez pas.

MORILLOS.

Ah !... c'est là votre crainte ?

M. LOPEZ.

Oui, telle est ma franchise.

MORILLOS.

Ah ! bon Dieu ! quel discours ! malgré moi j'en souris.
Mais, mon ami Lopez, souffrez que je vous dise
Qu'elle est depuis cinq jours de retour à Cadix.

M. LOPEZ.

Parbleu ! je le sais bien.

MORILLOS.

Et savez-vous encore
Que ma bouche près d'elle a déjà prononcé
Le grand, le puissant mot ?

M. LOPEZ.

Quel mot ?

MORILLOS.

Je vous adore.

M. LOPEZ.

Oui ? vous voilà bien avancé.

MORILLOS.

Et vainement jamais je n'adore une belle.

M. LOPEZ, s'impatientant.

Quel ennui ! finissons ; enfin, vous aime-t-elle ?

MORILLOS.

Eh ! sans doute, mon cher, soyez sûr de cela.
Elle m'aime, vous dis-je, et m'aimera de reste.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE, dans le fond.

On m'avait dit vrai, le voilà ;
Oh ! s'il pouvait savoir combien je le déteste !

MORILLOS, à Lopez.

C'est la vérité pure ; accordez-moi sa main.

CAROLINE, bas.

Oh, Ciel,

M. LOPEZ.

Qu'elle y consente, elle est à vous demain ;
Mais je ne veux point la contraindre.

CAROLINE, bas.

Ah ! je respire donc, et je n'ai rien à craindre.

MORILLOS.

Me voilà marié.

CAROLINE, bas.

Nous verrons.

M. LOPEZ, à Morillos.

Serviteur.

MORILIOS.

Je vous suis au château.

M. LOPEZ.

Non, je vais voir ma terre.
Visiter tous mes champs.

MORILLOS.

Quoi, par cette chaleur ?
Du moins, puis-je, sans vous déplaire,
Auprès de ma future aller faire ma cour ?

M. LOPEZ.

Permis à vous, voyez si le cœur de ma fille
Répond à votre bel amour.

MORILLOS.

Ah ! je me vois de la famille.
Que je vais vivre heureux dans ce charmant séjour !

CAROLINE, se cachant derrière un arbre.

Évitons sa rencontre.

MORILLOS, sortant.

Adieu, papa.

M. LOPEZ.

Bonjour.

SCÈNE XI.

M. LOPEZ, CAROLINE.

M. LOPEZ.

Il appelle déjà ma fille sa future,
Et prétend que ses soins près d'elle ont réussi.
D'un sot, pourtant, jamais on n'eut mieux la tournure;
Mais il est riche; et puis, comme maxime sûre,
On dit souvent qu'un sot peut être bon mari.

CAROLINE, accourant.

Ah! mon père....

M. LOPEZ.

Eh bien, quoi? que cherchez-vous ici?

CAROLINE.

Pardon; mais on vient de m'instruire
Qu'on a vu monsieur Morillos
Entrer dans ce village.

M. LOPEZ.

Après?

CAROLINE.

Pour mon repos.
Au nom du Ciel, veuillez lui dire
De ne plus me parler d'amour.

M. LOPEZ.

Pourquoi donc? Il m'a dit qu'il avait su vous plaire.

CAROLINE.

Oh! comme il a menti, mon père.

A Cadix, depuis mon retour,
Il vient m'obséder chaque jour ;
Et quoique sa présence et me gêne et m'ennuie
J'ai toujours craint d'être impolie,
En lui disant : Monsieur, je ne puis vous souffrir.
Mais, s'il a de l'esprit, il a dû le sentir.

M. LOPEZ.

En ce cas, c'est un sot ; car dans le moment même,
Avec une assurance extrême,
Il m'a demandé votre main.

CAROLINE.

Ah ! refusez-la lui, de grâce.

M. LOPEZ.

Morillos est riche, et sa place...

CAROLINE.

Mon père, écoutez-moi.

M. LOPEZ.

Voyons.

CAROLINE.

Il est certain
Que si malgré mes pleurs vous avez le courage
De conclure l'hymen qui vous est demandé,
Je meurs avant le mariage.

M. LOPEZ.

Vraiment ?

CAROLINE.

Oui, c'est très-décidé.

M. LOPEZ.

La résolution est belle ;

Mais je vois ce que c'est; quelque flamme cruelle,
Sans doute, occupe votre esprit.
Vous avez peut-être à Madrid
Vu quelque jeune fat bien sot, bien ridicule,
Que votre jeune cœur croit aimer tout de bon,
Qui, par de faux sermens, troubla votre raison,
En souriant tout bas de vous voir si crédule.

CAROLINE, vivement.

Qui, lui? me tromper de cette façon-là!
Oh, non, mon père, non.

M. LOPEZ.

Ah! lui. Nous y voilà.
Et quel est donc ce lui?

CAROLINE.

Mon père...

M. LOPEZ.

Allons, parlez.

CAROLINE.

Pour vous je n'ai point de mystère.
Dès que je le connus, il parvint à me plaire.

M. LOPEZ.

Et qui?

CAROLINE.

Le comte Médina.

M. LOPEZ, surpris.

L'ancien maître de cette terre?

CAROLINE.

Lui-même.

M. LOPEZ.

Perdez-vous l'esprit ?
Lors de son départ pour Madrid,
Il n'était qu'un enfant comme vous.

CAROLINE.

Oui, mon père.
C'est là, c'est à Madrid que notre amour sincère
Prit naissance. Souvent le Comte vint me voir
Au sortir du collége, et nos deux cœurs...

M. LOPEZ, bas.

Qu'entends-je ?

CAROLINE.

Mais un événement, aussi cruel qu'étrange,
Nous sépara bientôt.

M. LOPEZ, bas et vivement.

Elle pourrait savoir....
(Haut.)
Et qu'est-il devenu depuis son aventure ?

CAROLINE.

Hélas ! je n'en sais rien, et c'est mon désespoir.

M. LOPEZ.

Est-il bien vrai ?

CAROLINE.

Je vous l'assure.
Ah ! dieux ! qu'a-t-il pu devenir !

M. LOPEZ, après un silence.

Allons, c'est un enfantillage.
Un tel époux jamais n'eût pu vous convenir :

Devenez raisonnable, sage...

CAROLINE.

O Ciel ! et vous croyez que monsieur Morillos
Peut me convenir davantage ?

M. LOPEZ, brusquement.

Oh ! tous deux laissez-moi, s'il vous plaît, en repos.
S'il n'a pas fait votre conquête,
Tant pis pour lui. J'ai bien d'autres choses en tête.

CAROLINE.

Oui, oui, c'est fort bien dit ; ainsi,
Ne songez plus à celle-ci.
Croyez qu'un pareil mariage...

M. LOPEZ.

Adieu. Sous cet épais feuillage
Promenez-vous un peu. Je reviendrai bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

CAROLINE.

Ah ! je ne crains plus rien. Mon père
M'intimide beaucoup avec son air sévère ;
Mais il m'aime, et monsieur de Morillos tantôt
Sera congédié, j'espère.
Rien ne viendra plus me distraire
Du souvenir de mon cher Médina.
Ici, tout me rappellera
Nos projets de bonheur, son amour, sa tendresse ;

J'aperçois ce bosquet dont il parlait sans cesse
Vers ces beaux lieux guidons mes pas.
Ces beaux lieux !... hélas ! non, je ne l'y verrai pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCÈNE I.

LE COMTE, BAZILE, essoufflé.

BAZILE, seul un moment.

Comme j'avons couru! je suis rendu vraiment;
Mais, par bonheur enfin, j'ons trouvé de l'argent,
Et cette bonne veuve...

LE COMTE, sortant de la ferme.

Ah! te voilà?

BAZILE.

Moi-même.

LE COMTE.

Je guettais ton retour.

BAZILE.

Tout va parfaitement.

LE COMTE.

Ah! je n'en doutais pas. Caroline est la même.

BAZILE.

Oh! je vous parle, moi, de madame Pédro;
Avant les amours, les affaires.
A la voir arriver vous ne tarderez guères
Elle-même a voulu vous porter un rouleau
Contenant les ducats qui nous sont nécessaires.

LE COMTE.

Mais Caroline, enfin ?..

BAZILE.

N'était point au château,
Et l'on m'a dit qu'avec son père
Elle se promenait.

LE COMTE.

Où, Bazile ?

BAZILE.

En sortant,
Don Lopez a parlé de la grande prairie.

LE COMTE.

Vas-y donc, mon ami; tâche, je t'en supplie,
D'éloigner Caroline, et là dans un instant...

BAZILE.

C'est mon projet, laissez-moi faire.
Mais, Monseigneur, auparavant,
Promettez-moi, morgué, de me rendre un service.

LE COMTE.

Quel ?

BAZILE.

Je me doute, car je suis observateur,
Que madame Pédro n'est pas sans un caprice...

LE COMTE.

Pour qui ?

BAZILE.

Pour votre serviteur
Vous savez que ces pauvres veuves,

Quand elles n'ont plus de mari,
Sont tristes et dans le souci,
Souffrent de terribles épreuves,
Et vous lorgnent les biaux garçons!
Moi je l'épouserais sans faire de façons
Elle est riche, et ma foi, si vous vouliez, peut-être,
Lui dire quelques mots, avec tout votre esprit
Vous arrangeriez ca.

LE COMTE.

Je puis bien te promettre
D'y faire mes efforts.

BAZILE.

C'est dit.
Vous la déciderez sans peine, j'imagine;
Car tout à l'heure, encore, elle m'a fait vraiment
Un accueil gracieux, une charmante mine,
Et cependant j'étais un emprunteur d'argent.

LE COMTE.

Cours près de Caroline exercer ton adresse.
Au nom du Ciel, dépêche-toi.

BAZILE.

Je vais parler pour vous, daignez parler pour moi.
(Il sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE.

Voilà le seul ami que mon malheur me laisse.

SCÈNE III.

LE COMTE, MADAME PÉDRO.

MADAME PÉDRO, gaîment.

Eh ! bonjour, cher monsieur Pérès.

LE COMTE.

Quoi ! madame Pédro, vous avez pris la peine
De venir ici tout exprès ?...

MADAME PÉDRO.

Pour vous rendre service ; et tout ce que j'en fais,
C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Peut-être je vous gêne
En vous empruntant...

MADAME PÉDRO.

Mon Dieu non.
Regardez-moi, je vous supplie,
Comme votre meilleure amie,
Et banissez toute façon.
Voilà vos cent ducats.

LE COMTE.

Je vous en remercie.

MADAME PÉDRO.

Vous ne vous doutez pas combien je suis ravie
De pouvoir vous servir en cette occasion.

LE COMTE.

En obligeant les gens, quelle grâce infinie !

MADAME PÉDRO, bas.

Une grâce infinie ! ah ! ah ! voyons un peu ;
C'est la première fois qu'il me fait si beau jeu.

LE COMTE.

Vous en avez, au reste, à tout ce que vous faites.
(Bas.)
Envers nos créanciers nous devons être honnêtes.

MADAME PÉDRO, bas.

Il est charmant. Je crois qu'il parle tout de bon.
(Haut.)
Il est vrai que j'entends souvent dans le village
Citer mon éducation
Et mon air distingué.

LE COMTE.

Le village a raison.

MADAME PÉDRO.

C'est tout simple, dans mon jeune âge
J'ai servi quatre ans au château,
Où bientôt je devins la femme
Du premier cocher de Madame,
Que je regrette encor, de mon pauvre Pédro ;
Ainsi, vous voyez la distance
Qui me met au-dessus de tous nos villageois ;
Mais vous, c'est une différence,
Et je vous fais l'aveu que toujours je vous vois
Avec plaisir et complaisance.

LE COMTE.

Ah ! que vous me flattez !

MADAME PÉDRO.

Je dis ce que je pense
Votre société me conviendrait beaucoup.
Tous deux en bons voisins nous pourrions vivre ensemble,
Nous visiter souvent, enfin... mais pas du tout,
On ne vous voit jamais ; vous êtes, ce me semble,
Froid envers vos amis.

LE COMTE.

Froid envers mes amis ?
Vous ne me rendez pas justice.
Bien loin de là, quand je le puis,
J'offre de tout mon cœur service pour service.

MADAME PÉDRO, bas.

Allons, allons, il n'est que timide, je croi.
J'ai remarqué que la jeunesse
Me respectait beaucoup.

LE COMTE.

Chez moi,
Des occupations me retiennent sans cesse ;
Je fais aller moi seul ma ferme...

MADAME PÉDRO.

Pauvre enfant !
Tout seul ! c'est comme moi ; bon Dieu quelle tristesse !
Je m'ennuie, et beaucoup.

LE COMTE.

S'il est ainsi, comment
Ne vous point marier de nouveau ?

MADAME PÉDRO, minaudant.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même ;
Tenez, m'est-il permis de parler franchement ?

MADAME PÉDRO.

Sans doute.

LE COMTE.

Je connais un homme qui vous aime...
Mais qui vous aime éperdument.

MADAME PÉDRO, bas.

Fort bien.
(Haut.)
Sans vanité je crois pouvoir encore
Passer pour être fraîche, aimable...

LE COMTE.

Assurément.

MADAME PÉDRO.

Mais je ne puis pourtant penser que l'on m'adore.

LE COMTE.

Adorer, c'est fort... mais enfin
On aspire au bonheur d'obtenir votre main.

MADAME PÉDRO.

Eh bien, monsieur Pérès, j'avoue avec franchise
Que je pourrais fort bien prendre un second mari,
Si par vous il m'était choisi.
(Bas.)
Je veux l'encourager.

LE COMTE.

Il faut que je vous dise

Que celui qui pour vous sent un penchant secret
N'est pas riche, et ce point l'embarrasse, le gêne
Pour se déclarer.

MADAME PÉDRO.

Bon, qu'est-ce que cela fait ?
J'ai du bien pour tous deux.

(Bas.)

C'est lui, j'en suis certaine.

LE COMTE, bas.

Bazile aura beau jeu.

(Haut.)

Vous savez à peu près
De qui je veux parler ?

MADAME PÉDRO.

Eh mais,
Je soupçonne...

LE COMTE.

Entre nous, il a quelque espérance
De ne pas vous déplaire.

MADAME PÉDRO.

Ah ! le petit fripon !
Voyez-vous ça.

LE COMTE.

Peut-être un semblable soupçon,
Est une vaine confiance ?

MADAME PÉDRO.

Mais... je vous répondrai quand je saurai son nom.

LE COMTE.

Eh bien, Madame, c'est...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MORILLOS.

MORILLOS.

Eh ! l'ami, dites donc ?...

LE COMTE, bas.

Que vois-je ? un officier de justice s'avance.

MADAME PÉDRO, bas.

Allons, un importun vient là par sa présence
Empêcher la conclusion.

MORILLOS, appelant.

Eh !

LE COMTE.

Fesons bonne contenance.

MORILLOS, plus fort.

L'ami ?

MADAME PÉDRO, avec humeur.

L'ami ! l'ami !... Monsieur, que voulez-vous ?

MORILLOS.

Je veux, je veux d'abord qu'on prenne un ton plus doux.

MADAME PÉDRO.

Ma foi, c'est à vous d'être honnête,
Qui venez brusquement troubler un tête-à-tête.

MORILLOS.

Allons, paix, s'il vous plaît. Le fermier de Lopez
Loge ici ?

LE COMTE, bas.

Qu'est-ce à dire ?

MADAME PEDRO.

Oui, le voilà lui-même ;
Vous voulez lui parler ?

MORILLOS, au Comte.

C'est vous que je cherchais.

LE COMTE, bas.

Je suis peut-être en un péril extrême.

MORILLOS.

Je viens vous demander de vrais renseignemens
Sur la valeur de cette terre.

LE COMTE.

Et par quelle raison Monsieur vient-il me faire
Cette demande-là ?

MORILLOS.

C'est que dans peu de tems
J'en serai le seigneur.

MADAME PÉDRO.

On va donc la revendre ?

MORILLOS.

Pas du tout ; mais Lopez va m'accepter pour gendre.

LE COMTE, vivement.

Vous épousez sa fille ?

MORILLOS.

Oui, très-probablement,

LE COMTE.

Vous ?

MORILLOS.

Pourquoi cet étonnement ?
Ma prétendue est fort jolie ;
Regardez mon air un moment,
Et vous verrez que c'est une chaîne assortie.

LE COMTE, bas.

Ciel !

MORILLOS.

Mais je veux auparavant
Savoir le revenu de ce vaste domaine.
L'affermez-vous entier ?

LE COMTE.

Non, le quart tout au plus.

MADAME PÉDRO, toujours avec humeur.

A régir tout ce bien il aurait trop de peine.
On l'afferme en total près de vingt mille écus.

MORILLOS.

Vingt mille écus ! Lopez deviendra mon beau-père.

MADAME PÉDRO.

Quel seigneur si gentil nous allons avoir là !

MORILLOS.

Que dites-vous ?

MADAME PÉDRO.

Je dis que nous ne pensions guère
A vous voir remplacer le comte Médina.

MORILLOS.

C'est sa faute. Pourquoi fut-il opiniâtre ?

Contre le fils d'un duc, morbleu! pourquoi se battre?

MADAME PÉDRO.

Ah! vous n'auriez pas fait cette sottise-là?

MORILLOS.

Moi? non sans doute; aux lois je sais trop me soumettre.

LE COMTE.

Mais celles de l'honneur le forcèrent peut-être
A soutenir ce combat malheureux.

MORILLOS.

Eh non, c'est qu'il avait un esprit orgueilleux.

LE COMTE.

Eh! mais...

MORILLOS.

Un caractère affreux.

LE COMTE.

Le connaissiez-vous bien, Monsieur! pour vous permettre...

MORILLOS.

Parbleu, ses actions le font assez connaître;
C'était un ferrailleur, le plus triste sujet!...

LE COMTE.

Monsieur!...

MORILLOS.

Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, bas.

Position cruelle!

MADAME PÉDRO.

Il a raison, Monsieur, de quel droit, s'il vous plaît
Venez-vous donc chercher querelle

notre bon seigneur ? on le dit bienfaisant,
Du plus aimable caractère,
Doux, généreux, compatissant;
Et pour le peindre, enfin, comme un homme excellent,
Il a les vertus de son père,
Dont la mort fut pour nous un si cruel chagrin.

LE COMTE, bas à madame Pédro.

Bien, madame Pédro; que j'aime à vous entendre !...

MADAME PÉDRO, bas et vivement.

Vraiment, il m'a serré la main !
Je ne l'aurais pas cru si tendre.

LE COMTE, à Morillos.

Celui dont vous parlez, s'il était devant vous,
D'un mot vous forcerait peut-être,
Monsieur, à prendre un ton plus honnête et plus doux.

MORILLOS.

Devant moi ? plût à Dieu qu'il voulût y paraître !
J'ai le regard si fin, les yeux si pénétrans,
Que je saurais le reconnaître,
Malgré tous les déguisemens
Que sans doute il a pris après son aventure.
Oh ! je me connais en figure.
Par exemple, en un rien de tems,
J'ai vu que vous étiez de simples paysans.

MADAME PÉDRO.

Des paysans ?...

MORILLOS, se retournant.

Que vois-je ? eh ! oui, c'est ma future.

LE COMTE, bas et vivement.

Coquine ! je suis perdu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

MORILLOS.

Pour mon cœur la douce espérance !

CAROLINE, bas.

Quel ennui ! Morillos ! ah ! si je l'avais su !...

MORILLOS, à Caroline

Je vous rencontre enfin, et mon impatience...

MADAME PÉDRO, bas.

Toujours des importuns.

LE COMTE, bas.

Tâchons de fuir,

MORILLOS, au Comte.

Holà !

Eh ! monsieur le fermier ? un moment, restez là.
Je n'ai pas achevé de vous parler d'affaire.

MADAME PÉDRO.

Dans la ferme il est nécessaire.

LE COMTE.

Oui, Monsieur, permettez...

CAROLINE, voyant le Comte.

Ciel !

MORILLOS.

Qu'est-ce que cela ?

MADAME PÉDRO, soutenant Caroline.

Voyez donc comme elle est émue.

LE COMTE, bas.

Que dire ?

CAROLINE, bas.

Qu'ai-je fait ?

MORILLOS, au Comte.

D'où vient qu'à votre vue ?...

LE COMTE, cherchant.

Je ne sais que penser... Eh ! mais, je crois pourtant
Reconnaître... Oui, je me rappelle...
Rien n'est plus sûr. Eh quoi ! Mademoiselle,
Vous vous souvenez donc de Pérès ?

MORILLOS.

Hein ? comment ?

CAROLINE, bas.

Pérès ?

LE COMTE.

Mademoiselle avait une parente
Qui restait à Madrid, qu'elle aimait tendrement,
Et qu'elle venait voir souvent.
Je servais cette bonne tante ;
Elle mourut entre mes bras
Sa nièce fut témoin de ce cruel trépas,
Et mon aspect, sans doute...

CAROLINE, l'interrompant.

Il est vrai, votre vue
M'a soudain vivement émue.

MORILLOS.

Ah ! quel excès de sensibilité !
Pour un futur époux la douce perspective !
Chaque mot qu'elle dit rend ma flamme plus vive ;
De plaisir je suis transporté.

CAROLINE.

Puis je ne sais, mais dans la matinée
J'ai plusieurs fois craint de me trouver mal.

MADAME PÉDRO.

Oh ! n'en soyez point étonnée ;
On sent un trouble sans égal
A la veille d'un mariage ;
On ne se porte jamais bien,
On soupire, on s'agite, on s'émeut pour un rien.
Vous éprouvez tout ça, je gage ?

CAROLINE, regardant le Comte.

Mais depuis le moment, j'en conviens avec vous,
Où mon père est venu me parler d'un époux,
Ma position est cruelle.

MORILLOS.

Elle est charmante !

LE COMTE, bas.

Elle est fidèle.

MORILLOS.

Mais calmez, calmez vos soucis ;
Dans peu nous allons être unis.

MADAME PÉDRO.

Et vous ferez fort bien. En fait de mariage,

Le plus tôt vaut le mieux. N'est-ce pas votre avis,
Pérès ?

LE COMTE.

Ah ! oui ; quand on s'engage
A l'objet qu'on chérit, l'hymen est un lien
Que l'on doit regarder comme le premier bien.

MADAME PÉDRO, bas.

Le fripon ! comme il sait m'entendre !

CAROLINE.

Oui, ma tante, je m'en souvien,
Me disait : Mon enfant, tu ne saurais comprendre
Le bonheur pur de deux époux
Qui, formés l'un pour l'autre, ont même caractère,
Mêmes sentimens, mêmes goûts,
Et même besoin de se plaire.
Le Ciel bénit leur nœud, la vertu le resserre.
Aux soins de leur ménage attachant leurs plaisirs,
L'innocence et la paix règlent tous leurs désirs :
On voit régner entre eux confiance pareille ;
Le jour présent ajoute au bonheur de la veille ;
Si quelquefois les maux qui frappent les humains
Répandent sur leur sort quelque triste nuage,
Ils pleurent tous les deux, confondent leurs chagrins ;
Ainsi que le plaisir la peine se partage,
Et bientôt des jours plus sereins
Font oublier les jours d'orage.

MORALLOS.

C'est superbe !

LE COMTE, bas.

Pour moi quel discours si touchant !

MADAME PÉDRO, bas.

Il est ému, je crois ; c'est un signe excellent.

MORILLOS.

De ce joli tableau nous serons la copie.
(A Caroline.)
Vous aimez, j'en suis sûr, pour la première fois ?

CAROLINE.

Je l'avoue, un seul homme a su fixer mon choix ;
Je n'aimai que lui seul et l'aimerai sans cesse.

MORILLOS, au Comte.

Hein ? a-t-on jamais vu cet excès de tendresse ?
Vous en êtes ému.

LE COMTE.

Je dois en convenir,
J'entends toujours parler d'amour avec plaisir.

MORILLOS.

Pourquoi donc ?

LE COMTE.

Vous allez vous moquer, je parie ;
Mais j'aime aussi quelqu'un avec idolâtrie.

MADAME PÉDRO, bas.

Fort bien... J'aime assez ce détour,
Pour me déclarer son amour.

MORILLOS.

Vous amoureux, mon cher? Les gens de votre espèce
S'amusent-ils à soupirer ?

MADAME PÉDRO.

Eh ! vraiment, pourquoi pas ?

LE COMTE.

Oui, je puis assurer
Que l'amour vient souvent adoucir ma détresse.

MADAME PÉDRO, à Morillos.

Ainsi que vous, on peut avoir un cœur, je crois.

MORILLOS.

Oh ! tant qu'il vous plaira.

LE COMTE.

Comme Mademoiselle,
J'aime pour la première fois,
Et je fais le serment d'être toujours fidèle.

MADAME PÉDRO, bas.

Un cœur tout neuf ! c'est trop joli.
Je n'y puis plus tenir.

(Haut.)

Puisque chacun ici
Vient de faire sa confidence,
A mon tour maintenant ; il m'est permis, je pense...

MORILLOS.

Quoi ! Madame s'en mêle aussi ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! C'est une épidémie.

MADAME PÉDRO.

Pourquoi donc rire, je vous prie ?

MORILLOS, riant.

Mais, ma bonne, entre nous, vous avez quarante ans.

MADAME PÉDRO, se fâchant.

Ma bonne ! voyez donc les airs impertinens
De ce nouveau venu.

MORILLOS.

Tudieu ! quelle commère !

MADAME PÉDRO.

Commère ! moi commère !

MORILLOS.

Elle a perdu le sens.

MADAME PÉDRO.

Oh ! çà, finirez-vous ?

MORILLOS.

C'est à vous de vous taire.

MADAME PÉDRO.

Monsieur....

LE COMTE.

Tout doux.

MADAME PÉDRO.

Les insolens
N'ont jamais eu l'art de me plaire.

MORILLOS.

C'est trop fort, pour le coup.

CAROLINE.

Paix donc, voici mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. LOPEZ, BAZILE.

BAZILE, à M. Lopez.

Oui, Monsieur, voilà le fermier
Que je vous ons donné, c'est un garçon fort sage,
Un peu nouveau dans le métier,
Mais qu'a d' la force et du courage

M. LOPEZ.

Fort bien.

BAZILE, bas.

Ah! ventregué! je pouvions ben courir :
Voilà nos deux amans ensemble;
Mais tout va fort bien, ce me semble,
Et rien n'est découvert.

LE COMTE, bas à Caroline.

Gardons de nous trahir.

M. LOPEZ, à Caroline.

Te voilà, mon enfant? Quoi! pas encor rentrée?

CAROLINE, regardant le Comte.

Ici je me plais tant, que j'y suis demeurée.

MORILLOS, à demi-voix.

C'est parce que j'y suis.

M. LOPEZ, au Comte.

Bonjour, Pérès.

LE COMTE, saluant Lopez.

Monsieur...

M. LOPEZ.

Malgré cette forte chaleur,
De ma terre je viens de voir une partie.
Elle est en bon état.

BAZILE.

Je passons notre vie
A la ben cultiver. Puis c'est un bon pays.
(Bas.)
Sans moi nous n'aurions pas récolté deux épis.

LE COMTE.

Vous êtes donc, Monsieur, content de notre ouvrage,
Et de l'état où sont vos biens ?

M. LOPEZ.

Oui, mais...
(Fixant le Comte.)
C'est singulier... oui, je me ressouviens...

BAZILE, bas.

V'là ce que je craignais. Je tremble, il l'envisage ;
Et c'est son père trait pour trait.

MORILLOS.

Que regardez-vous donc?

M. LOPEZ.

Rien, c'est qu'il me paraît
Avoir ailleurs vu son visage.

LE COMTE.

Je ne crois pas pourtant avoir connu Monsieur.

BAZILE.

Oh ! c'est que sa figure est vraiment revenante.

MADAME PÉDRO.

Sans doute, ce cousin vous fait beaucoup d'honneur.

BAZILE.

On dit qu'il me ressemble, et, ma foi, je m'en vante.

MADAME PÉDRO.

Qui ? lui vous ressembler ? vous plaisantez, je croi.

M. LOPEZ.

Non, il n'a pas un air paysan comme toi.

BAZILE.

C'est qu'il a fait son tour d'Espagne
A courir le pays voilà ce que l'on gagne ;
Mais puisque vous voulez le comparer à moi,
Écoutez donc, Monsieur, quand je prends le dimanche
L'habit nouveau que je me suis donné,
Mon chapeau neuf et ma cravate blanche,
Et que je suis ben bontonné,
Plus mal que lui je crois ne pas être tourné.

M. LOPEZ.

Pérès, vous me devez un terme...

LE COMTE.

Oui, Monsieur, de mon prix de ferme.
Veuillez excuser ce retard ;
Je viendrai m'acquitter ce soir même au plus tard.

M. LOPEZ.

Fort bien, je vous attends.

CAROLINE, bas.

Ce soir.

M. LOPEZ.

Viens, Caroline.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE, ANTONIO.

LAURETTE, pleurant et cachant d'une main quelque chose dans son tablier.

Ah ! mon Dieu ! que je suis chagrine !

ANTONIO.

Ça t'apprendra. Pourquoi fourrer les mains partout ?

LAURETTE, pleurant.

C'est toi qu'en es la cause.

ANTONIO.

Hein ? moi ?

LAURETTE.

Toi.

ANTONIO.

Pas du tout.

LAURETTE.

Finis, car tout ça me dépite.

M. LOPEZ.

Qu'est-ce donc que ces pleurs ?

MORILLOS, à Laurette.

Eh ! c'est vous, ma petite ?

CAROLINE, lui prenant la main.

Vous avez des chagrins ?

LAURETTE.

Et de bien grands encor.

LE COMTE.

Laurette, explique-toi.

LAURETTE.

Je suis bien malheureuse !
Not' maître, voulez-vous me pardonner mon tort ?

LE COMTE.

Quel est-il ?

LAURETTE.

Ah ! jamais je ne fus si chanceuse.
Je rangeais votre chambre, et voyant ces papiers
Où vous faites, je crois, de compt' des ouvriers,
Pêle-mêle sur votre table,
J'ai voulu les couver : j'ouvre votre tiroir ;
V'là que, pour mon malheur, un démon me fait voir
Une toute petite et gentille figure,
faite avec des couleurs.

LE COMTE, bas.

Oh ! Ciel !

BASILE, bas.

Ah ! ventrebleu.

LAURETTE.

On appelle cela, je crois, de la peinture.

ANTONIO.

Eh ! non, c'est un portrait, ignorante !

LAURETTE.

Ah ! mon Dieu !
Ai-je dit aussitôt, c'est une demoiselle ;
Antonio ? regarde ! Oui, vraiment, qu'elle est belle !

A-t-il fait ; donne donc, je veux la voir de près.
Il tire à lui ; je tiens ; il gronde, je querelle,
Et voilà, comme un fait exprès,
Que ce beau portrait tombe à terre,
Que la dorure, que le verre
Sont brisés, fracassés, et je viens en pleurant
Vous demander pardon.

MADAME PÉDRO, au Comte.

Comment,
Vous avez un portrait de femme ?

LE COMTE, embarrassé.

Moi, non, je ne sais ce que c'est.

MADAME PÉDRO, à Laurette.

Voyons donc, qu'en avez-vous fait ?
Montrez-moi...

LAURETTE, tirant le portrait de dessous son tablier.

Le voilà, Madame.

BAZILE.

Ah ! tout doux, tout doux, s'il vous plaît.
Ce bijou m'appartient.

MADAME PÉDRO.

A vous ? que signifie ?
Que vois-je ! Qu'est ceci ?

(A Caroline.)

Permettez, je vous prie :
Eh ! oui, voilà vos traits ; c'est vous assurément,
Mademoiselle.

MORILLOS, regardant le portrait.

Bon !... Mais oui, ma foi, c'est elle.

M. LOPEZ.

Quel singulier événement !

BAZILE vivement, passant près de Caroline.

Eh quoi ! ma jeune demoiselle,
Ce portrait est à vous ? Vous l'aviez donc laissé
Sous le grand marronier, où je l'ai ramassé ?

CAROLINE, vivement et prenant le portrait.

En effet... oui, c'est mon ouvrage.
De dessiner mes traits hier j'ai commencé,
Et tenant mon crayon tantôt sous cet ombrage,
J'achevais...

BAZILE.

Un crayon ? je l'ons aussi trouvé,
Avec ces petites tablettes.

M. LOPEZ.

L'étourdie !

MORILLOS, à Caroline, à demi-voix.

Ah ! j'entends ; ce portrait que vous faites,
C'est à moi qu'il est réservé.

BAZILE.

Dans le tiroir de notre table
J'avais tout renfermé ; mais ce furet malin,
(Montrant Laurette.)
Ça vous est curieux en diable,
Et ça fourre partout ou son œil ou sa main.

LAURETTE, s'en allant.

Oh ! d'être curieuse, allez, je suis guérie
Et si jamais pareille étourderie...

ANTONIO, la suivant.

Ça recommencera pas plus tard que demain.

LAURETTE.

Tais-toi, tu n'es qu'un vrai taquin.

(Ils rentrent.)

BAZILE, à Caroline.

J'irai vous rapporter ce soir, Mademoiselle,
Vos tablettes, votre crayon.

CAROLINE, avec intention.

Fort bien. Dans cette occasion
Je sens que je ne puis assez payer ton zèle.

BAZILE.

Écoutez donc, ma foi, je ne me vante pas ;
Mais, sans moi, vous étier, je crois, dans l'embarra

M. LOPEZ, donnant de l'argent à Bazile.

Bazile, prends ceci.

BAZILE, refusant.

Pour une bagatelle?

M. LOPEZ.

Prends, je le veux absolument.

MORILLOS.

Quoi ! tu fais des façons ? J'en suis fâché, vraiment;
Car à mon tour déjà je fouillais dans ma poche.

BAZILE.

Oh ! c'est le premier pas qui coûte seulement,
Et de vous refuser je me ferais reproche.
Vous êtes étranger, il faut être poli.

MORILLOS, attrapé.

Ah !... tenez donc, mon cher ami.

BAZILE.

Morgué ! queu présent magnifique !
Tout un ducat !

MORILLOS.

Oui, d'être généreux
Je crois vraiment que je me pique,
Depuis que je suis amoureux.

M. LOPEZ.

Au château songeons à nous rendre.
Pérès, je m'en vais vous attendre.

LE COMTE, regardant Caroline.

Monsieur, je vais chercher mes papiers à l'instant.
Suis-moi, Bazile.

MADAME PÉDRO, sur le devant de la scène.

Quoi ! me quitter brusquement ?
Mais il va ressortir, je le guette au passage.

(Madame Pédro s'asseoit sur le banc. Le Comte entre dans la ferme avec Bazile. M. Lopez sort avec Caroline ; Morillos est derrière eux, et au moment où il va sortir, il voit le Greffier qui lui fait des signes du côté opposé du théâtre.)

LE GREFFIER, à Morillos.

St ! st !

MORILLOS.

Que veut dire cela ?
Le Greffier me fait signe. Approche, me voilà.

LE GREFFIER

Je vous cherche partout.

MORILLOS.

Pourquoi ?

LE GREFFIER.

Dans le village
J'ai fait mes questions.

MORILLOS.

Eh bien ?

LE GREFFIER.

Un homme ici
Fait naître des soupçons.

MORILLOS.

En vérité ?

LE GREFFIER.

Je gage
Que c'est le Comte. Il vit toujours dans le souci,
Ne voit presque personne, on le connaît à peine.
L'air assez distingué, la démarche hautaine ;
Voilà ce qu'on m'a dit.

MORILLOS.

Quel est son nom ?

LE GREFFIER.

Pérès.

MORILLOS.

Qui ? le fermier de don Lopez ?

LE GREFFIER.

Précisement.

MORILLOS.

Qu'entends-je ! et l'on t'a dit... Silence !
Viens m'instruire à l'écart ; je le vois qui s'avance.

(Ce bout de scène doit se jouer dans le fond du théâtre, et fort vivement.)

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BAZILE, MADAME PÉDRO.

BAZILE, au Comte.

En êtes-vous bien sûr ? Ne vous trompez-vous pas ?
Elle veut m'épouser ?

LE COMTE.

Eh ! oui, quand tu voudras.
Parle, tout est d'accord.

(A madame Pédro.)

Pardonnez, ma voisine,
Si je vous quitte brusquement,
Mais Bazile vous reste ; arrangez-vous.

MADAME PÉDRO.

Comment ?....

LE COMTE.

Sans moi vous pourrez bien conclure, j'imagine.
Pardon, encore un coup.

(Bas.)

Suivons ma Caroline.

SCÈNE IX.

BAZILE, MADAME PÉDRO.

MADAME PÉDRO, bas.

J'ENTENDS, il veut traiter par un ambassadeur ;
C'est sa timidité.

BAZILE, très-content.

Jarnigué ! quel bonheur !

MADAME PÉDRO.

D'où vous vient cette joie ?

BAZILE.

Eh ! pardi ! c'est d'apprendre
Que vous avez enfin compassion
D'un pauvre malheureux, d'un excellent garçon,
Qui depuis bien long-tems pour vous sent là du tendre.
Le joli mariage, Ah ! que nous danserons !
Et vous serez heureuse...

MADAME PÉDRO.

Allons, plus de mystère,
Il a rompu la glace.

BAZILE.

Eh oui, là, sans façons,
Convenons de nos faits.

MADAME PÉDRO.

Eh bien ! avec franchise
Je vous l'avoûrai donc : mes vœux sont satisfaits,

Car depuis long-tems je cherchais
Un mari doux, honnête...

BAZILE.

Enfin à votre guise.

MADAME PÉDRO.

D'un bon cœur.

BAZILE.

Oh ! pour ça, je vous en réponds bien.

MADAME PÉDRO.

Dont la tournure fût aimable....

BAZILE, bas.

Tenons-nous droit, morgué !

MADAME PÉDRO.

Qui, dans son entretien,
Sût faire un compliment ; cela ne gâte rien.

BAZILE, bas.

Oui, n'oublions pas ça.
(Haut.)
Comme elle est agréable !

MADAME PÉDRO.

Surtout, je veux que mon mari
Soit économe, rangé, sage,
Et n'aille pas courir les bouchons du village.

BAZILE.

Écoutez le serment que je vais faire ici :
Je jure, et ma parole est franche,
De souper tous les soirs avec vous en secret,
Et de n'aller au cabaret

Qu'une seule fois le dimanche.

MADAME PÉDRO.

Plaît-il ?

BAZILE.

Faut pourtant convenir
Que vous avez bon goût d'avoir su me choisir.

MADAME PÉDRO.

Vous choisir, et pourquoi ?

BAZILE.

Mais pour mari, j'espère.
Oh ! je me doutais ben que j'avais su vous plaire,
Mais je n'osais pas trop...

MADAME PÉDRO, d'un air de mépris.

Qu'entends-je ! ah ! justes dieux !
Quel affront !

BAZILE.

Pourquoi donc êtes-vous étonnée ?

MADAME PÉDRO.

Un paysan ! oser...

BAZILE.

Mais...

MADAME PÉDRO.

Mais jugez-vous mieux,
Et soyez plus respectueux.

BAZILE.

Je dois l'être en effet, vous êtes mon aînée ;
Cependant...

MADAME PÉDRO.

Taisez-vous... Mais je vois ce que c'est :
Vous m'aimez, dites-vous, et l'amour n'y voit goutte ;
Ce que Pérès de moi vous a dit en secret,
Vous l'avez pris pour vous ?

BAZILE.

Sans doute.

MADAME PÉDRO, riant très-fort.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

BAZILE.

Qui vous fait rire ainsi ?

MADAME PÉDRO, riant toujours.

Eh ! c'est lui, lui Pérès, qui sera mon mari !

BAZILE, partant d'un éclat de rire.

Pérès ? ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME PÉDRO, de même.

Ah ! ce pauvre Bazile !
Qui se berçait, hélas ! d'un espoir inutile.

BAZILE, de même.

Oui, oui, ce mari-là, vraiment,
Est bien bon pour vous !

MADAME PÉDRO.

Excellent.

BAZILE.

Il doit vous adorer ?

MADAME PÉDRO.

Voyez la jalousie !

BAZILE.

C'est ça.

MADAME PÉDRO.

Comme il enrage !

BAZILE.

Ah ! morgué ! queu folie !

MADAME PÉDRO.

Pour être mon mari, voyez le beau garçon !

BAZILE.

Pour épouser Pérès, quel aimable tendron !

(Ils éclatent de rire très-fort chacun de leur côté.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente un appartement du château. Une porte vitrée dans le fond, et deux fenêtres au travers desquelles on voit un jardin.)

M. LOPEZ, MORILLOS.

MORILLOS.

Mais encore une fois...

M. LOPEZ.

Mais encore une fois,
Vous ne lui plaisez pas; c'est assez dit, je crois;
Et vous venez avec une assurance extrême,
Tantôt, me faire un conte à dormir tout debout.
Je suis sûr, disiez-vous, je suis sûr qu'elle m'aime.

MORILLOS.

Mais est-il bien certain?...

M. LOPEZ.

Je le tiens d'elle-même.

MORILLOS.

Elle est bien difficile!

M. LOPEZ.

Ah! chacun a son goût;
Vous n'êtes pas du sien.

MORILLOS.

C'est donc par stratagème,
Morbleu! qu'elle disait ce matin ces mots-là :
Oui, j'aime, et pour toujours.

M. LOPEZ.

Non, elle était sincère;
Un autre mieux que vous trouva l'art de lui plaire.

MORILLOS.

Cet autre, quel est-il?

M. LOPEZ.

Le comte Médina,
Puisque enfin il faut tout vous dire.

MORILLOS, bas.

Ah! ah! vous pourrait m'[illegible]...
[illegible]?

M. LOPEZ.

A Madrid.

MORILLOS, bas.

Madrid? bon.

[illegible]

[illegible] chez sa tante?

M. LOPEZ.

[illegible]

MORILLOS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MORILLOS, bas.

Fort bien ! cette parente
Était un tour de leur façon.

M. LOPEZ.

dieu.

MORILLOS.

Deux mots encor : dites-moi, je vous prie...

M LOPEZ.

h ! j'ai tout dit. Je n'ai ni le tems ni l'envie
'écouter vos soupirs. Montrez de la raison.
adis, lorsque j'aimais une femme jolie,
e fesais mon aveu ; me disait-elle non,
Laissant aux sots amans leurs plaintes ordinaires,
Je répondais bonjour. Usez de ce moyen :
Qui plaît est roi, mon cher, *qui ne plaît plus n'est rien.*
Ainsi consolez-vous. Bonsoir, j'ai des affaires.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MORILLOS.

Oui, je prends mon parti, morbleu ! je ne crains plus
D'agir imprudemment ; c'est le Comte lui-même ;
Et du moment que Caroline l'aime,
Tout s'explique à mes yeux. Ah ! que je suis confus
D'avoir été si sot ! Cette vieille parente
Et la perte de ce portrait
N'étaient que faussetés pour couvrir leur secret.
Et puis, quand je me représente
L'air noble qu'il a pris avec moi ce matin,

MORILLOS.

C'est donc par stratagème,
Morbleu ! qu'elle disait ce matin ces mots-là :
Oui, j'aime, et pour toujours.

M. LOPEZ.

Non, elle était sincère;
Un autre mieux que vous trouva l'art de lui plaire.

MORILLOS.

Cet autre, quel est-il ?

M. LOPEZ.

Le comte Médina,
Puisque enfin il faut tout vous dire.

MORILLOS, bas.

Ah ! ah ! ceci pourrait m'instruire...
Où se sont-ils connus ?

M. LOPEZ.

A Madrid.

MORILLOS, bas.

Madrid ? bon.
(Haut.)
Le Comte la voyait sans doute chez sa tante ?

M. LOPEZ.

La tante de qui ?

MORILLOS.

Mais, de votre fille !

M. LOPEZ.

Eh ! non.
Elle n'en eut jamais.

MORILLOS, bas.

Fort bien ! cette parente
Était un tour de leur façon.

M. LOPEZ.

Adieu.

MORILLOS.

Deux mots encor : dites-moi, je vous prie...

M. LOPEZ.

Oh ! j'ai tout dit. Je n'ai ni le tems ni l'envie
D'écouter vos soupirs. Montrez de la raison.
Jadis, lorsque j'aimais une femme jolie,
Je fesais mon aveu ; me disait-elle non,
Laissant aux sots amans leurs plaintes ordinaires,
Je répondais bonjour. Usez de ce moyen :
Qui plaît est roi, mon cher, *qui ne plaît plus n'est rien.*
Ainsi consolez-vous. Bonsoir, j'ai des affaires.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MORILLOS.

Oui, je prends mon parti, morbleu ! je ne crains plus
D'agir imprudemment ; c'est le Comte lui-même ;
Et du moment que Caroline l'aime,
Tout s'explique à mes yeux. Ah ! que je suis confus
D'avoir été si sot ! Cette vieille parente
Et la perte de ce portrait
N'étaient que faussetés pour couvrir leur secret.
Et puis, quand je me représente
L'air noble qu'il a pris avec moi ce matin,

Tout, absolument tout, rend mon soupçon certain.
Quel plaisir de duper ceux qui me croyaient dupe!

SCÈNE III.

MORILLOS, BAZILE.

BAZILE, ouvant la porte vitrée, et fesant des signes en dehors.
Doucement, n'entrez pas, ce Morillos est là.

MORILLOS.

C'est toi, Bazile?

BAZILE.

Oui, me voilà.
Tandis que mon parent s'occupe
A compter avec don Lopez,
Je voyais le jardin.

MORILLOS.

Ah! ton ami Pérès
Est donc dans la maison?

BAZILE.

Oui, Monsieur.

MORILLOS, bas.

À merveille.
Mais à propos, mon cher, tu dois être content;
Ce portrait retrouvé t'a valu de l'argent.
As-tu fait bien souvent des trouvailles pareilles?

BAZILE.

Ma foi, non; jamais.

MORILLOS.

Cependant

: te crois fort adroit

BAZILE

Il ne faut pas d'adresse

our trouver un portrait ; on le voit, on se baisse,

)n le prend, et c'est tout.

MORILLOS.

Il suffit, je m'entends.

(Bas.)

Le sot, qui veut lutter avec moi de finesse !

Allons trouver nos gens.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BAZILE

Il se parle en secret,

Que veut dire cela ?... Cet homme me déplaît ;

Que de tourment nous donne une seule équipée !

Ces gentilshommes sont bien faibles du cerveau,

Morgué ! parce qu'ils ont un plumet au chapeau,

Ils s'allongent entre eux un ou deux coups d'épée,

Tout comme si c'était dans l'eau.

Au village j'avons plus d'esprit, sans reproche.

Quand je prenons querelle, eh ben, une taloche,

Un coup de poing, tout est fini,

Et les gens de la cour n'en prennent nul souci.

(Apercevant le Comte et Caroline.)

Ah ! vous voilà ?

SCÈNE V.

LE COMTE, CAROLINE, BAZILE.

CAROLINE.

Sur la terrasse,
Nous avons aperçu Morillos s'éloigner;
Et de peur d'être vus, nous rentrons.

BAZILE.

Mais, par grâce,
Soyez prudens; gardez qu'on aille soupçonner,
En vous voyant long-tems ensemble...

LE COMT

Sois tranquille.

BAZILE.

Croyez au bon sens de Bazile.
Je vous laisse un moment.

(Bas.)

Jarni! ce Morillos
Me donne un peu de tablature;
Observons-le pour mon repos.
Je ne sais, mais jamais je n'ons vu de figure
Qui représentât mieux celle de ces oiseaux
Qu'on nomme de mauvais augure.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

LE COMTE.

Je suis auprès de vous, c'est vous que je revois !
Mon bonheur est si grand, que je crains quelquefois
D'être égaré par un mensonge.

CAROLINE.

Non, mon cœur bat trop fort pour que ce soit un songe.

LE COMTE.

J'oublie en vous voyant que je suis malheureux.

CAROLINE.

C'est pourtant moi qui rends vos maux plus rigoureux.

LE COMTE.

Vous, Caroline, vous ?

CAROLINE.

Oui, je connais mon père.
Croyez, si de vos biens il est propriétaire,
Qu'il ne les acheta qu'afin de m'enrichir ;
Mais du malheur qui vous accable
Je lui peindrai l'excès, et saurai l'attendrir.
Dans ce duel, peut-être, il vous a cru coupable ;
Des méchans contre vous ont pu le prévenir,
Je le détromperai. Je sens que ma tendresse
S'accroît de vos malheurs ; mais de votre détresse
Songeons surtout à vous tirer.

LE COMTE.

Mon amie, écoutez; votre ame noble et belle
Peut sur ce point vous égarer;
De la vertu cette ame est le modèle;
Mais votre père a-t-il les mêmes sentimens?
L'égoïsme...

CAROLINE.

Ah! croyez...

LE COMTE.

Pardonnez: je le sens,
Un pareil discours vous afflige;
Mais à m'aimer rien ne l'oblige.
D'ailleurs, vous le savez, la perte de mes biens
Est le moindre des coups dont le destin me frappe;
Que m'importent ces biens, si ma tête n'échappe
A la proscription?

CAROLINE.

Ah! grand Dieu! j'en conviens;
Mais contre cet arrêt n'est-il point de moyens?

LE COMTE.

Le secret: il n'en est point d'autre.
Bazile, vous et moi, sachons garder le nôtre.

CAROLINE.

Eh quoi! ne peut-on pas faire agir à la cour?
Votre adversaire, enfin, voit encore le jour.

LE COMTE.

Ah! que le Ciel, hélas! prenne soin de sa vie!
C'est mon plus vif désir, c'est ma plus chère envie,
Et cet espoir... gardons de nous y trop livrer:

L'arrêt est prononcé... l'on pourrait nous surprendre ;
Auprès de don Lopez il est tems de me rendre ;
Mais avant de nous séparer,
Remettez en mes mains cette image chérie,
Ce portrait qui tantôt m'a pensé découvrir.

CAROLINE, tirant le portrait de son sein.

Ah ! j'oubliais... dites-moi, je vous prie,
D'où ce portrait peut vous venir.

LE COMTE.

C'est moi qui, dans ma solitude,
Peignis vos traits intéressans ;
Croyez que sans beaucoup d'étude
Mon pinceau les fit ressemblans.
Ils étaient gravés là.

CAROLINE.

Cher Médina, mon ame
Apprend à vous aimer de momens en momens.
Reprenez ce portrait que votre amour réclame ;
Puis-je le refuser en des instans si doux ?

LE COMTE, vivement et lui prenant les mains.

Je le reçois à tes genoux.

MADAME PÉDRO, paraissant derrière l'une des croisées.

Ah ! bon Dieu !

CAROLINE.

Juste Ciel !

LE COMTE.

Fuyons.

(Ils s'enfuient.)

SCÈNE VII.

MADAME PÉDRO, entrant en scène.

Ah ! je suis morte.
Qui l'eût jamais pensé ! le traître ! l'imposteur !
Le perfide ! vit-on jamais pareille horreur !

SCÈNE VIII.

MADAME PÉDRO, M. LOPEZ.

M. LOPEZ.

Quel bruit ! qu'avez-vous donc à crier de la sorte ?

MADAME PÉDRO.

Ah ! Monsieur !

M. LOPEZ.

Quoi ?

MADAME PÉDRO.

Je suis victime d'un trompeur.

M. LOPEZ.

Qui ? vous, Madame ?

MADAME PÉDRO.

Oui.

M. LOPEZ.

Que m'importe ?

MADAME PÉDRO.

Comment ! que vous importe ? Ah ! de sa trahison

est à vous, s'il vous plaît, de me faire raison.

M. LOPEZ.

Moi ?

MADAME PÉDRO.

Sans doute. Celui par qui je suis trahie,
C'est Pérès.

M. LOPEZ.

Mon fermier ? En ce cas, il faut voir
De quel genre est son tort ?

MADAME PÉDRO.

Du genre le plus noir,
Il m'aimait...

M. LOPEZ.

Ah ! j'entends.

MADAME PÉDRO.

Le scélérat m'oublie.
Mais savez-vous pour qui ?

M. LOPEZ.

Ni ne veux le savoir.

MADAME PÉDRO.

Pour votre fille.

M. LOPEZ.

Êtes-vous folle ?

MADAME PÉDRO.

Monsieur, croyez-en ma parole ;
Je les ai surpris là, tous deux
Fort émus, s'essuyant les yeux,

Et le galant fermier, à genoux devant elle
Comme un amant tendre et fidèle,
Recevant de sa main ce portrait qui...

M. LOPEZ.

MADAME PÉDRO.

Ah ! vous partagez ma colère ?

M. LOPEZ.

Ce discours !... Quelle idée a frappé mon esprit ?

MADAME PÉDRO.

Vous prendrez mon parti, j'espère ?

M. LOPEZ.

Mais parlez, de ce qu'ils ont dit
N'avez-vous donc pu rien entendre ?

MADAME PÉDRO.

Non, ils ont fui subitement ;
Mais n'importe, j'ai su comprendre...

M. LOPEZ, à lui-même, vivement.

Oui, mon émotion, tantôt en le voyant...
Ses traits... Il va venir...
(A madame Pédro.)
Laissez-moi seul.

MADAME PÉDRO.

Je pense
Que vous me vengerez ?

M. LOPEZ.

Laissez-moi, vous dit-on.

MADAME PÉDRO.

Un fermier ! ah ! quelle indécence !

M. LOPEZ.

Maudite femme !

MADAME PÉDRO.

Et moi qui venais sans façon
Vous demander votre salon
Pour danser à la noce.

M. LOPEZ.

Oh ! je perds patience.

MADAME PÉDRO.

Mais il est de retour à la ferme, je pense.

M. LOPEZ.

Allez donc l'y chercher, morbleu !

MADAME PÉDRO.

J'y cours, et nous verrons beau jeu.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. LOPEZ, seul, très-agité.

Dans quel trouble je suis ! Tout dit que c'est le Comte ;
Son air, ses traits... Mais, à ce compte,
Ma fille a dû tantôt le reconnaître... Eh quoi !
Caroline et Bazile, en se jouant de moi,
Auraient pu me faire un mystère !...
(Voyant un valet.)
Qu'est-ce ?

SCÈNE X.

M. LOPEZ, LE COMTE, UN VALET.

LE VALET, à M. Lopez.

Votre fermier.

M. LOPEZ.

Qu'il entre.

LE VALET.

Le voici.

M. LOPEZ, bas.

Plus je le vois, plus je le considère...

LE VALET.

Puis de Cadix on vient de vous porter ici
Ce paquet.

M. LOPEZ.

Donne, et sors.

(Le valet sort.)

(Au Comte.)

Approchez

(Ouvrant le paquet, et vivement après y avoir jeté les yeux.)

Qu'est ceci ?

LE COMTE.

Excusez-moi, Monsieur, je me suis fait attendre,
Peut-être ?

M. LOPEZ.

Non, asseyez-vous.

(Bas.)
Par une erreur je crains de me laisser surprendre.
Examinons, contraignons-nous.

LE COMTE, bas.

Madame Pédro m'inquiète:
Peut-être aussi, de loin, m'a-t-elle méconnu.

(Ils s'asseyent tous les deux près d'une table. Le Comte dépose un sac d'argent et des papiers.)

Voici, Monsieur, l'argent qui vous est dû.

M. LOPEZ.

Fort bien; en retardant d'acquitter votre dette,
Vous me fesiez penser que, pour régir mes biens,
Vous n'aviez pas assez consulté vos moyens,
Et qu'enfin vous fesiez de mauvaises affaires.

LE COMTE.

Non, je ne me plains pas; mais je ne pensais guères
Qu'un retard de huit jours pût vous contrarier.

M. LOPEZ.

Je vous crois, et me plais à vous rendre justice:
Bazile vint chez moi vous offrir pour fermier,
Me répondit de vous, et, sans nul autre indice,
Sachant qu'à sa parole on peut se confier,
J'acceptai; mais dans ce métier,
Je vous soupçonne bien novice.

LE COMTE.

Cependant...

M. LOPEZ.

Votre père était-il laboureur?

TE.

S[illegible] ieur :

[illegible]taire ;

M. LOPE[illegible] [illegible]e non loin

[illegible]que m[illegible]

[illegible]r

VOTRE [illegible]

M. LOPEZ.

Oui, la perte d'un père
[illegible]st le plus grand des maux.

LE COMTE.

Ah ! je l'éprouve aussi.

M. LOPEZ.

Mais pour guider votre jeunesse
Ne pouviez-vous trouver quelque sincère ami ?

LE COMTE.

Mon père en avait un.

M. LOPEZ.

Eh bien ?

LE COMTE.

Dans la détresse
C'est lui qui m'a plongé.

M. LOPEZ.

Vous devez le haïr.

LE COMTE.

Ah ! j'aimerais mieux le chérir.

M. LOPEZ.

not me paraî ent que des défauts.

E, bas.

si j'ab
régl

ute sa vie,

(Bas.)
Employons ma dernie.
(Haut.)
Vous le savez, c'est depuis peu
Que je suis seigneur de ce lieu? nvie,

LE COMTE.

Oui, Monsieur... je le sais.

M. LOPEZ.

Je voudrais donc m'instruire
De ce que mes vassaux disent, pensent de moi.

LE COMTE.

Eh mais, à quel sujet?

M. LOPEZ.

Leur entendez-vous dire
Qu'ils se trouvent heureux de vivre sous ma loi?
Enfin, sont-ils contens?

LE COMTE.

Mais, Monsieur, je le croi.

M. LOPEZ.

Le jour où je devins maître de cette terre,
Leur fut bien favorable à tous;

Le comte Médina fut pour eux si sévère,
Que leur sort maintenant doit leur paraître doux.

LE COMTE, commençant à être ému.

Le comte Médina, dites-vous ?

M. LOPEZ.

Oui, le père
De ce jeune proscrit ; il fut pour ses vassaux
Bien exigeant, bien dur...

LE COMTE, se contraignant.

Je croyais au contraire
Qu'il les comblait de biens.

M. LOPEZ.

C'est-à-dire de maux.

(Bas.)

Poussons-le vivement.

LE COMTE.

Quel étonnant langage !
Mais j'entends chaque jour dire dans le village
Qu'il était généreux.

M. LOPEZ.

Point.

LE COMTE.

Bienfaisant.

M. LOPEZ.

C'est faux.

LE COMTE.

Que mille qualités...

M. LOPEZ.

Il n'eut que des défauts.

LE COMTE, bas.

O douleur!

M. LOPEZ.

Il ne fut, durant toute sa vie,
Que peu sincère ami.

LE COMTE, bas.

Je brûle, je frémis.

M. LOPEZ.

Pour le bonheur des siens ne montrant nul envie,
Époux, père assez froid..

LE COMTE, se levant vivement.

Ciel!

M. LOPEZ, de même.

Vous êtes son fils.

LE COMTE.

Grand Dieu! moi?

M. LOPEZ.

J'en suis sûr.

LE COMTE, hors de lui.

Eh bien oui, je le suis.
Je connais le péril où cet aveu m'expose,
Mais auprès de l'honneur la vie est peu de chose.
Je ne déguise plus ni mon rang ni mon nom.
Devant moi de mon père on insulte la cendre,
Et je serai toujours son fils pour le défendre;

Modèle des vertus, généreux, juste, bon,
Les villageois de ce canton
Bénissent encor sa mémoire ;
A soulager leurs maux il mit dans tous les tems
Ses soins, son bonheur et sa gloire ;
Il honora son rang par de nobles talens ;
Bon père, tendre époux, pleuré de ses parens,
Emportant la publique estime,
Il descendit dans le tombeau ;
Pour vous surtout, pour vous, l'insulter est un crime,
Et vos discours pour moi sont un malheur nouveau.
Maintenant profitez du destin qui m'opprime,
La mort depuis long-tems est mon unique espoir ;
Du respect filial je serai la victime,
Et je mourrai sans crainte, ayant fait mon devoir.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MORILLOS ET SA SUITE, CAROLINE, BAZILE, MADAME PÉDRO, LAURETTE, ANTONIO.

MORILLOS, entrant avant les autres, au Comte.

MONSEIGNEUR, pardonnez, si de mon ministère
Je m'acquitte.

LE COMTE, vivement.

Une trahison !

M. LOPEZ, vivement.

Des archers en ces lieux !
(A Morillos.)
Que prétendez-vous faire ?

BAZILE, vivement dans la coulisse.

Ils sont entrés, vous dis-je.

CAROLINE, accourant avec les Paysans.

Ah ! juste Ciel, mon père,
Vous faites arrêter, dit-on, votre fermier ?

BAZILE, menaçant les archers.

Par la ventfegué ! le premier...

MADAME PÉDRO, à M. Lopez.

Puisqu'il est malheureux, je n'ai plus de colère.
Il vous doit de l'argent, je vais payer pour lui.

LAURETTE, à M. Lopez.

Non, non, Monsieur, c'est notre affaire.
Pour l'acquitter, j'allons drès aujourd'hui
Vendre notre jardin.

ANTONIO.

Not' pré.

LAURETTE.

Notre chaumière.

ANTONIO.

Nous ne vous demandons qu'un jour.

MADAME PÉDRO.

Moi je l'acquitte à l'instant même.

LAURETTE.

Laissez-nous le plaisir extrême
De l'obliger à notre tour.

MADAME PÉDRO.

J'ai plus de bien que vous.

Modèle des vertus, géné[illegible]
Les villageois de [illegible] imons davantage.
Bénissent encor[illegible]
A soulager leurs m[illegible] up ?
Ses soins, [illegible]
Il honora son r[illegible]
Bon père, ten[illegible]
Emport[illegible]
Il de[illegible]
Pour vou[illegible] Tout.
Et vos [illegible] OMTE, très-attendri.
Maint[illegible] mis, ce généreux langage
La r[illegible] che, hélas ! trop vivement,
Du[illegible] j'ai besoin en ce moment
F[illegible] De rassembler tout mon courage.
Reconnaissez en moi le comte Médina.

LES PAYSANS.

Monsieur le Comte !

CAROLINE.

Oh ! Ciel !

BAZILE.

Il est perdu.

CAROLINE.

Mon père !...

LE COMTE.

Carolinè ! ah ! fuyons.

(A Morillos.)

Monsieur, que faut-il faire ?

out le village

LE COM

uls an

483

bo

mme, écoutez-moi.

LE COMTE.

Que pourriez-vous m

M. LOPEZ, d'un ton mesuré.

Écoutez-moi, vous dis-je. En ce cruel instant,
Je dois vous révéler un secret important,
Qui, je l'espère et le désire,
Va porter à vos maux quelque adoucissement.

LE COMTE, surpris.

Et c'est vous qui prenez le soin de m'en instruire ?
C'est vous...

M. LOPEZ, du même ton.

Ah ! de grâce, écoutez.
Vos reproches après pourront se faire entendre ;
Qu'ils soient injustes, mérités,
Vous ne me verrez pas chercher à m'en défendre.
Votre plus grande peine est, si je vous en crois,
De n'avoir rencontré que chez ces villageois
Des cœurs compatissans et des amis fidèles.
Mais on m'a dit pourtant, et je sais en effet,

LAURE[illegible] a tout fait.

[illegible] les ;

MADA[illegible]

Monsieur, vous [illegible]
Nous allons tout[illegible]

[illegible]

[illegible]

Arrêtez, m[illegible] peine rétabli,
Me t[illegible] plaidé votre cause ;
Et j[illegible]nt à celui de l'ami
D[illegible] vous a fait toute chose,
Recor[illegible] vous pouvez fonder un grand espoir,
[illegible]après l'écrit que dans le moment même
M[illegible] je viens de recevoir.
[illegible], lisez.

(Il lui donne un papier.)

LE COMTE, le prenant.

Je tremble, et mon trouble est extrême.
Du Roi voilà le seing !...

(Lisant.)

Au comte Médina
Je fais grâce !...

CAROLINE ET LES PAYSANS.

O mon Dieu !

LE COMTE.

La force m'abandonne.

guë ! le
RO,

donn
ez cela.

CAROLINE.

omte !

MADAME PÉDRO.

Je pleure de joie.

LE COMTE.

Mes yeux m'ont-ils trompé ? faut-il que je les croie ?
Ah ! Monsieur, nommez-moi cet ami généreux...

M. LOPEZ, attendri.

Vous ne devinez pas ? je suis bien malheureux !

LE COMTE, se précipitant dans ses bras.

Mon père !

CAROLINE.

Pouviez-vous encor le méconnaître ?

LE COMTE.

Pardonnez mon erreur, ou je meurs à vos yeux.

M. LOPEZ, vivement.

Quand pour vous obliger à vous faire connaître
Je me suis vu forcé d'employer un détour,
Ah ! combien j'ai souffert ! Quoi ! lorsque chaque jour

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE sur M. Laya. 3

L'AMI DES LOIS, comédie en cinq actes par M. Laya. 17

NOTICE sur M. Merville. 119

LA FAMILLE GLINET, comédie en cinq actes, par M. Merville. 125

MÉDIOCRE ET RAMPANT, comédie en cinq actes, par M. Picard. 263

LE FAUX PAYSAN, comédie en trois actes, par M. Planard. 389

FIN DE LA TABLE.

SM

FEB 2 1 1967